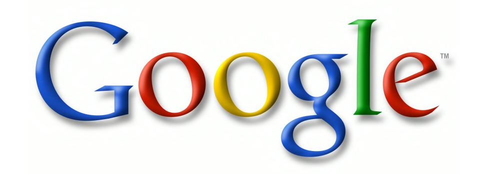


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

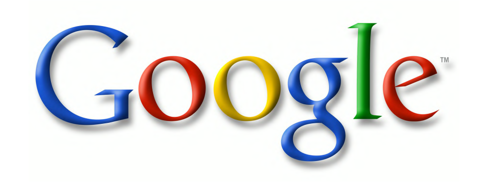
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

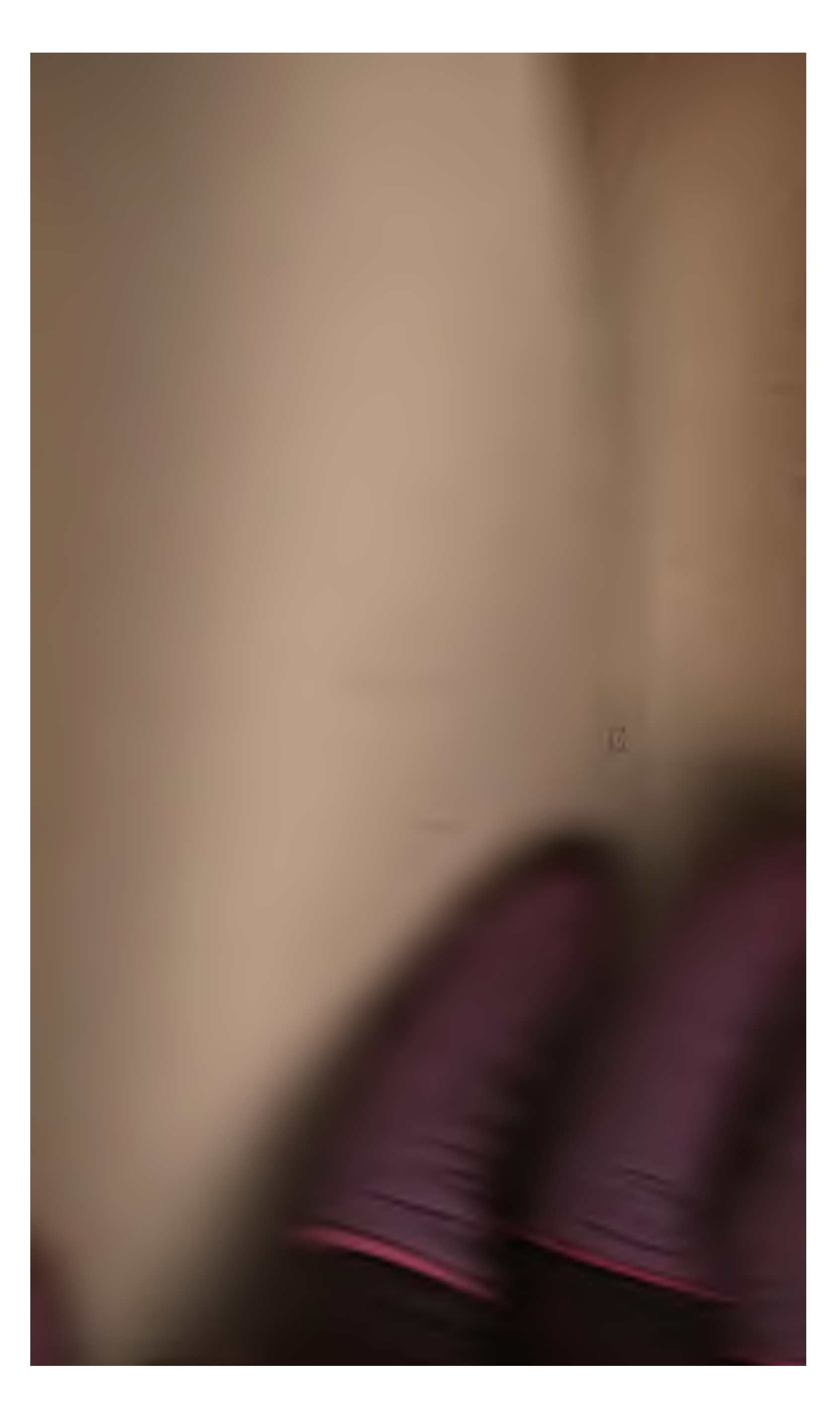
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



LES DOMINICAINS

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R L



PORTRAIT DE DIÉGO DE DÉZA

P. F. MANDONNET, O. P.
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG (Suisse)

LES DOMINICAINS

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

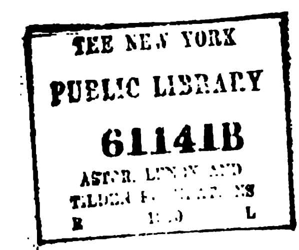
C'est Diégo de Déza qui a été cause que Leurs Altesses possédassent les Indes, et que moi je sois demeuré en Castille alors que j'étais déjà en route pour l'étranger.

CHRISTOPHE COLOMB, *lettre du 21 déc. 1504.*



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

1893



APPROBATION

Nous soussignés avons lu par commission du T. R. P. Provincial de la Province de France l'ouvrage du R. P. Pierre Mandonnet intitulé : *les Dominicains et la Découverte de l'Amérique*, et nous en approuvons l'impression.

Fr. Th. COCONIER, O. P.
Maître en Théologie
Prof. à l'Univ. de Fribourg (Suisse)

Fr. J. BERTHIER, O. P.
Docteur en Théologie
Prof. à l'Univ. de Fribourg (Suisse)

Imprimatur :

Fr. Th. BOURGEOIS
Prieur Provincial

Tous droits de reproduction et de traduction réservés

INTRODUCTION

La découverte de l'Amérique est un de ces événements qu'il faut compter parmi les grands facteurs qui modifient de loin en loin la marche générale de l'histoire. Aux premiers temps de la conquête, on put croire que l'invention des Indes serait surtout un agrandissement du théâtre de la vie humaine, un champ d'expansion ouvert aux densités sociales de l'Europe, et plus encore une mine inépuisable de richesses, dont l'exploitation allait, sinon assouvir, du moins apaiser les avidités de l'Ancien Monde.

Après quatre siècles, on s'aperçoit que l'Amérique n'aura pas été seulement une conquête géographique et commerciale : elle va être le sol d'une civilisation nou-

velle. Sans détruire ni absorber la vitalité des anciennes sociétés de l'Europe, elle va déplacer le centre de gravité de l'activité humaine et ouvrir une nouvelle période historique.

Ces pressentiments n'ont pas été étrangers à la fermentation universelle qui s'est produite dans les esprits et dans divers pays au moment du quatrième centenaire de la découverte. L'Italie, qui a donné l'inventeur ; l'Espagne, qui a réalisé la conquête ; les États-Unis, qui ont recueilli le meilleur de l'héritage et ont une foi invincible dans leurs destinées, ces trois nations ont convié le reste de l'humanité à leurs fêtes. Les sciences, les lettres, les arts, ont de leur côté fourni des contributions moins bruyantes et moins populaires, mais plus solides et plus durables. L'histoire surtout s'est appliquée à ressusciter le passé, à faire revivre les événements et les hommes qui y ont été mêlés. Dans ce retour

ardent vers des choses et des noms disparus, rien n'a été oublié de ce qui tient de près ou de loin au fait colossal de la découverte et à la personne de celui qui en fut l'héroïque instrument. Les familles, les cités, les provinces, des pays entiers, se sont complus à l'évocation des glorieux souvenirs dont ils se considèrent comme les gardiens authentiques et les protecteurs nés. La conscience d'être parmi les héritiers d'un de ces lots de gloire, encore que nous soyons le dernier des ayants droit, nous a inspiré le désir de rappeler la part qu'un grand ordre religieux eut dans les idées et les événements qui aboutirent à la découverte du Nouveau Monde. Par le principe même de leur cosmopolitisme, les grandes sociétés monastiques jouissent d'une sorte d'ubiquité, et leur présence se manifeste presque toujours dans les mouvements historiques contemporains de leurs siècles de prospérité.

Toutefois il n'est pas dans notre dessein d'aborder, même sommairement, l'histoire de l'action exercée par l'ordre dominicain en Amérique. Cette œuvre est immense; elle embrasse la plus belle partie des efforts faits par le christianisme pour conquérir spirituellement le Nouveau Monde.

Les travaux d'évangélisation forment la base de cette activité déployée par les Frères Prêcheurs. De bonne heure leurs missionnaires se répandent partout. Souvent ils accompagnent les conquérants, et s'établissent au cœur des régions nouvellement explorées. Ils multiplient leurs fondations, autour desquelles rayonnent des camps volants de missionnaires. Ils convertissent, baptisent, instruisent et civilisent les Indiens. Placés dès les débuts de la conquête entre les indigènes et leurs compatriotes, ils protègent leurs néophytes et moralisent les conquérants. Quand les passions humaines, plus

puissantes que la religion et la justice, se déchaînent contre les Indiens, ils élèvent hautement la voix, flétrissent partout l'iniquité, écrivent contre les abus, traversent l'Océan, obtiennent des édits des rois d'Espagne et des décrets des souverains pontifes pour sauvegarder les droits d'une race sans défense. En butte à la fois aux colères de leurs compatriotes, dont ils entravent l'ambition et l'arrogance, et à l'inconscience des Indiens, qui les confondent avec leurs maîtres, ils ont souvent à subir les persécutions des uns et des autres, et arrosent tous les coins du Nouveau Monde du sang d'un incessant martyre.

Barthélemy de Las Casas, avec son demi siècle d'apostolat, est pendant la première moitié du XVIe siècle l'âme de cette évangélisation et de la protection de la race américaine. Décoré par Charles Quint du titre officiel de Protecteur des Indes, il se multiplie partout ; il franchit

huit fois l'Océan, discute avec les ministres et les souverains, écrit contre les abus et les adversaires de ses clients, revient et parcourt les Indes pour y faire observer de plus justes lois, tente des projets gigantesques, et se trouve aux prises avec la légion des conquérants et les résistances de la nature elle-même. Entre temps, ou plutôt au milieu de ces agitations, il écrit et il discute les questions de droit, fait le tableau, passionné peut-être mais sincère, des souffrances des Indes, et cherche à émouvoir l'Europe par la vue de ces douloureux spectacles. Vieilli, mais non abattu, il rentre en Espagne et se retire dans un couvent de Valladolid. Il se fait l'historien de ces luttes de la conquête auxquelles a été mêlée sa vie et où se sont usées ses forces. Il demeure le centre où viennent aboutir toutes les pétitions, toutes les plaintes, tous les désirs des missionnaires du Nouveau Monde et de leurs fidè-

les. Il est leur agent infatigable à la cour; il fait porter des décrets, surveille la nomination des évêques, envoie des renforts d'apôtres, et meurt, le dernier survivant de cet âge héroïque, remplissant encore à Madrid son rôle de solliciteur et de Protecteur des Indes (1).

Au Nouveau Monde, les dominicains ont porté de tous les côtés les efforts de leur dévouement et de leur zèle. Ils sont missionnaires, protecteurs, juristes, linguistes, historiens, professeurs, inquisiteurs et prélats (2). Maîtres du haut ensei-

(1) Sur Las Casas, voyez son *Historia de las Indias*, 5 vol., Madrid, 1875-1876, où l'auteur donne de nombreux renseignements autobiographiques sur les premiers temps de son séjour en Amérique; J. A. Llorente, *Œuvres de Las Casas, précédées de sa vie*, 2 vol., Paris, 1822; A. Helps, *the Life of Las Casas the apostle of the Indies*, 1 vol., London, 1883 (4e édit.); C. Gutierrez, *Fray Bartolomé de Las Casas, sus tiempos y su apostolado*, 1 vol., Madrid, 1878; A. M. Fabié, *Vida y Escritos de Fray Bartolomé de Las Casas*, 2 vol., Madrid, 1879, etc.

(2) Pour l'histoire générale de l'ordre en Amérique on peut consulter : A. Remesal, *Historia de la provincia de S. Vicente de Chiapa y Guatemala, de la orden de*

gnement en Espagne, ils sont les fondateurs des universités de l'Amérique, et donnent de nombreux évêques à tous les

S. Domingo. Madrid, 1619, 1 vol. fol. A. Davila Padilla, *Historia de la fundacion y discurso de la provincia de Santiago de Mexico, de la orden de Predicadores, por las vidas de sus varones insignes y casos notables de Nueva España*, Madrid, 1592; Bruxelles, 1625, 1 vol. fol. J. Melendez, *Tesoros verdaderos de las Indias en la Historia de la gran provincia de S. Juan Bautista del Perù, de el Orden de Predicadores*, Roma, 1681, 3 vol. fol. Alfonso de Zamora, *Historia de la provincia de San Antonino del nuevo reyno de Granada*, Barcelona, 1701, 1 vol. fol. Alfonso Fernandez, *Historia ecclesiastica de nuestros tiempos*, etc., Toledo, 1611, 1 vol. fol. A. Rose, *les Dominicains en Amérique*, Paris, 1878.

Les principaux ouvrages écrits par les dominicains sur l'histoire de l'Amérique sont ceux de B. de Las Casas : onze traités sur les affaires des Indes, publiés en 1552 à Séville, seconde édition de ses *Œuvres*, à laquelle manquent plusieurs traités, Barcelone, 1646. Llorente, *Œuvres de Las Casas*, Paris, 1822, 2 vol, édit. franc. et espagnole : elle contient six des traités déjà édités de Las Casas et deux inédits. Fabié dans le t. II de sa *Vie de Las Casas*, a publié de nombreux documents, parmi lesquels des lettres et écrits de Las Casas. B. de Las Casas, *Historia de las Indias*, Madrid, 1875-1876, 5 vol. ; *de las Antiguas Gentes del Perù*, Madrid, 1892, 1 vol. in-8°. A. Remesal, *Historia general de las Indias occidentales, y particular de la gobernacion de Chiapa y Guatemala*, Madrid, 1620, fol. A. Davila Padilla, *Varia Historia de la Nueva España y Florida, donde se tratan muchas cosas notables*

sièges de cette Église naissante (1). Ils ont enfin l'honneur de compter dans leurs rangs les deux premiers saints de l'Amérique : Louis Bertrand, un de ses plus admirables apôtres, et Rose de Lima,

ceremonias de Indios, y adoracion de sus idolos, descubrimientos, milagros, vidas de varones ilustres, y otras sucedidas en esta provincia, Valladolid, 1632 et 1634. 1 vol. fol. J.-B. du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*. Paris, 1667-1671, 4 vol. in-4°, J. B. Labat, *Nouveau Voyage aux isles de l'Amérique*, Paris, 1742, 8 vol. in-12. A. Touron, *Histoire generale de l'Amérique depuis sa découverte*. Paris, 1768-1770, 14, vol. in-12.

Sur l'histoire primitive de l'Amérique et les antiquités indiennes : Diégo Duran, *Historia de las Indias de Nueva España y islas de Tierra Firme,* Mexico, 1867-1880, 3° vol. in-4. Cet ouvrage est la réunion des deux traités auxquels le P. Duran avait primitivement donné les titres de : *Historia de los Indios Mexicanos*, et *Antiguallas de los Indios de la Nueva España*. Brasseur de Bourbourg, *Popol Vuh, le livre sacré et les mythes de l'antiquité américaine, avec les livres héroïques et historiques des Quichés*. Paris, 1861 : c'est la publication du ms. du P. Francisco Ximenez. Gregorio Garcia, *Origen de los Indios del Nuevo Mundo y Indias occidentales*. Valencia, 1607 ; Madrid, 1729, 1 vol. fol.

(1) Il n'y a pas moins de 62 nominations d'évêques dominicains en Amérique pendant le XVI° siècle, bien que plusieurs de ces Églises aient été établies a[illegible] tard.

la première et la plus gracieuse fleur de sainteté des Indes. Aussi, après plus d'un siècle et demi d'établissement dans le Nouveau Monde, Clément X pouvait-il déclarer que « l'ordre de Saint Dominique semblait avoir reçu du Ciel en partage la glorieuse mission d'amener à la connaissance du vrai Dieu et d'assujettir à l'Église romaine la grande nation américaine » (1).

Mais, ainsi que nous l'avons dit, notre pensée n'est pas de mettre la faux dans cette belle moisson d'histoire, malgré le plaisir que nous trouverions à y couper quelques épis. Notre dessein se borne présentement à écrire ce que nous appellerions volontiers la préface de l'histoire des dominicains en Amérique. Avant l'heure de ses grandes entreprises et de ses vastes travaux, l'ordre eut une part honorable dans les événements qui pré-

(1) Bulle du 16 avril 1671. Rose, *l. c.*, p. 8.

parèrent la découverte des Indes ; et c'est l'examen de cette participation, demeurée trop longtemps obscure et oubliée, que nous entreprenons dans ce petit écrit. Cette étude est ardue en plus d'un point ; mais nous ne doutons pas que ceux qui s'intéressent au passé glorieux de l'ordre de Saint Dominique et à l'histoire de l'Église, ne trouvent quelque intérêt aux pages que nous leur offrons.

Sans toucher donc à l'histoire même de l'Amérique, nous examinerons quelle a été l'influence exercée par les grands docteurs dominicains du XIIIe siècle sur le mouvement scientifique qui prépara la découverte du Nouveau Monde, et quels services signalés un célèbre Frère Prêcheur, Diégo de Déza, rendit généreusement à Christophe Colomb dans les difficultés qui entourèrent son immortelle entreprise.

PREMIÈRE PARTIE

Les idées cosmographiques d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin et la découverte de l'Amérique.

LES DOMINICAINS

ET LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

CHAPITRE PREMIER

LES IDÉES DIRECTRICES DE CHRISTOPHE COLOMB.

Le 12 octobre 1492, trois caravelles portant une centaine de matelots et un homme de génie abordaient à des rivages demeurés jusque-là inconnus au monde civilisé. Ce n'étaient pas les vents alisés et les courants océaniques qui avaient conduit seuls cette flottille dans des parages mystérieux et longtemps redoutés ; ce n'était pas même son seul capitaine, encore que ses intuitions et sa hardiesse lui aient mérité une part unique dans un événement qui allait en engendrer tant d'autres. La découverte du

Nouveau Monde est un de ces faits qui procèdent de l'évolution lente mais sûre d'une idée; et peu, mieux que celui-là, mettent en évidence la dépendance étroite dans laquelle sont les uns des autres les éléments théorétiques et les éléments réels d'un événement. Quoi qu'il en puisse être de quelques inventions réputées fortuites et sans antécédents apparents, la découverte est, en loi commune, le produit d'une idée plus ou moins longtemps élaborée, et venue à maturité sous l'action formatrice des milieux historiques qu'elle a traversés. A ce point de vue, c'est un labeur digne du philosophe et de l'historien de travailler à dégager à travers le temps les étapes par lesquelles est passée une conception pour se former, se développer et livrer à terme un produit souvent étonnant.

Ces vues ont été largement développées et appliquées par Alexandre de Humboldt dans son *Cosmos* (1), et plus spécialement, pour la question qui nous concerne, dans son *Essai critique de la géographie du Nouveau Continent* (2).

(1) T. II, Paris, 1848. La partie qui a pour titre : *Essai historique sur le développement progressif de l'idée de l'univers*, p. 121-427.

(2) Paris, 1836-39, 5 vol.

Aussi n'avons-nous pas vu sans une vive satisfaction M. Henry Harrisse se rattacher à de Humboldt et émettre dès les premières pages de ses savantes études sur Christophe Colomb le jugement remarquable que nous transcrivons touchant la genèse des idées qui influencèrent et dirigèrent l'inventeur du Nouveau Monde.

« Alexandre de Humboldt, en son admirable *Essai critique de la géographie du Nouveau Continent*, nous a montré la continuité d'idées qui rattache les projets de Christophe Colomb aux théories d'Aristote, d'Ératosthène, de Strabon, d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin et de Roger Bacon. Le hardi navigateur génois ne les connut que par les polygraphes du moyen âge ; mais aux citations relevées dans ses écrits, à la manière dont elles sont présentées, on voit qu'il n'a pas cherché seulement à s'abriter derrière le prestige des philosophes de l'antiquité et des docteurs de l'Église. Colomb leur a emprunté de vagues conceptions, mais aussi des idées vraies, et, en les réalisant, il suivait le courant qui entraînait les savants de son siècle. (1) »

(1) *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages,*

Il n'est pas douteux en effet que les idées qui orientèrent le génie de Colomb vers les Indes, lui soient venues de l'antiquité : non sans doute qu'il les ait puisées directement dans les philosophes et les géographes anciens ; mais, quoique arrivées à lui par des canaux détournés, on ne peut néanmoins en méconnaître l'origine. Une des sources principales où Colomb a trouvé réunies les autorités de l'antiquité et du moyen âge est incontestablement l'*Imago mundi* de Pierre d'Ailly (1). Il ne faudrait pas croire toutefois que l'archevêque de Cambrai eût de ce chef des titres bien positifs à la reconnaissance de la postérité. L'œuvre de d'Ailly est une compilation du

sa famille et ses descendants. Paris, 1884, 2 vol., t. I, p. VIII.

(1) M. Fernandez de Navarrete, *Colección de los viajes. y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles*. Madrid, 1825, t. I, p. 409. L'*Imago mundi* a été éditée pour la première fois en 1490. L'exemplaire de Colomb, annoté de sa main, se conserve à Séville (H. Harrisse, *Bibliotheca americana vetustissima*, additions. Paris, p. xv). Las Casas connaissait cet exemplaire de Colomb et l'avait eu sous les yeux (*Historia de las Indias*. Madrid, 1875, t. I, p. 313). L'*explicit* du livre indique la date et la méthode de sa composition : « Explicit *Imago mundi* de Scriptura et ex pluribus auctoribus recollecta anno Domini 1410 ».

moyen âge; beaucoup diraient aujourd'hui qu'elle est un simple plagiat, si nous ne savions que notre idée moderne de la propriété littéraire n'avait pas encore entièrement cours au commencement du XVe siècle. On a voulu voir dans l'ouvrage de d'Ailly une appropriation peu scrupuleuse de l'*Opus majus* de Roger Bacon (1). Sur l'un des points les plus importants et que nous examinerons plus loin, d'Ailly ne fait, il est vrai, que transcrire littéralement Roger Bacon. Mais, quoi qu'il en soit, d'Ailly ne fut qu'un instrument tout matériel de la science grecque et des grands scolastiques. Il dut fortuitement cet honneur au fait de la découverte de l'imprimerie, qui, contemporaine de Colomb, vulgarisa son œuvre et la mit ainsi à portée de main de l'inventeur du Nouveau Monde.

Quelles étaient donc ces idées scientifiques qui donnèrent un point d'appui solide aux projets de Christophe Colomb? C'est ce qu'il est facile de dire. L'idée fondamentale fut une vérité d'ordre cosmographique : l'affirmation de

(1) H. Harrisse : « Le cardinal Pierre d'Ailly, qui, pour la partie cosmographique, a audacieusement pillé l'*Opus majus* de Roger Bacon ». *Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres*. Paris, 1872, p. 117. — L. Salembier, *un Évêque de Cambrai et la Découverte de l'Amérique*. Lille, 1892.

la sphéricité de la terre. Au lieu de l'imagination homérique représentant le monde comme une plate-forme entourée d'eau et dont on ne pouvait franchir la périphérie, la conception aristotélicienne d'une terre globulaire devait inévitablement conduire, avec les progrès de la navigation, à la pensée d'un voyage autour du monde. Une autre idée, idée secondaire, il est vrai, mais qui exerça un grand empire sur Colomb, fut celle de la proximité relative des extrémités occidentales de l'Europe et de la partie orientale de l'Asie. Cette idée, tout erronée qu'elle était, venait, comme la première, d'Aristote. La science de tous les âges, à peu d'exceptions près, devait la laisser passer et arriver jusqu'à Christophe Colomb. C'est elle qui lancera le hardi navigateur, non à la découverte d'un nouveau monde dont il ne soupçonna jamais l'existence, mais à la recherche d'une route abrégée pour atteindre les Indes. Que si cette erreur laissa mourir Colomb dans la persuasion constante que sa découverte n'était autre que l'extrémité orientale du continent asiatique, elle favorisa en tout cas ses desseins en lui dissimulant, avec l'étendue réelle de l'immense espace inexploré, les difficultés gigantesques de son entreprise.

Que ces deux idées aient été le pivot scientifique des entreprises de Christophe Colomb, il n'y a pas l'ombre d'un doute.

Une des sources principales d'où Colomb a tiré, sinon les éléments, du moins la confirmation de ses convictions cosmographiques, est incontestablement la lettre que lui adressa le célèbre astronome florentin Paolo Toscanelli. Cette lettre, écrite tout d'abord le 23 juin 1474, pour le chanoine Fernam Martins, était destinée à éclairer le roi de Portugal Alphonse V sur ses projets de découvertes maritimes. Ce fut quelques années plus tard, deux ou trois ans à peine, que Colomb en reçut lui-même une copie de Toscanelli. L'amiral la transcrivit de sa propre main sur les gardes d'un exemplaire d'Anéas Sylvius qui était à son usage, et conservé encore à la bibliothèque Colombine, à Séville. C'est de là qu'elle a été tirée et publiée pour la première fois dans l'original latin par M. Harrisse (1). Ce qui surprend quelque peu dans la lettre de Toscanelli, c'est

(1) *Don Fernando Colon, historiador de su padre*, Sevilla, 1871; *Fernand Colomb*, p. 178, etc. On ne possédait, avant cette publication du texte original, qu'une traduction italienne incomplète. Nous donnons en appendice le texte intégral de cette lettre.

de voir que la question scientifique qui y est agitée n'a fait aucun progrès depuis le XIIIe siècle. Les connaissances de Toscanelli ne sont pas allées au delà de celles d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin. Pour lui, il résulte de la sphéricité de la terre que l'on peut aller au pays des épices et des aromates par une voie maritime plus courte que la voie ordinaire de la Guinée. En se dirigeant constamment vers l'occident, on atteindra ainsi les Indes, qui sont à une médiocre distance. Les idées de Toscanelli étaient anciennes comme Aristote, et ce que la dernière avait d'erroné n'avait subi aucune retouche, aucune correction. Ce que le cosmographe florentin sait de plus, ce sont les noms des extrémités des Indes, telles que les voyageurs du XIIIe et du XIVe siècle, et particulièrement Marco Polo, les avaient décrites. Ainsi, dans cette navigation vers le couchant, on trouvera l'empire du grand Khan et la province de Kathay, où est sa résidence ; la grande ville de Quinsay, dans la province de Mango, voisine de la précédente, et enfin, avant d'arriver jusque-là, l'île de Cipangu (le Japon).

La science de Christophe Colomb n'alla jamais au delà de celle de Toscanelli. Arrivé sur

les côtes de l'Amérique, il se croit aux Indes. Dans son premier voyage, à Cuba, il est convaincu qu'il est proche de la ville de Quinsay, et envoie deux ambassadeurs au Grand Khan dans sa ville de Kathay; les envoyés naturellement ne le trouvent pas (1).

Le 12 juin 1494, il fait dresser un acte notarié attestant qu'il est aux Indes; il oblige son équipage à le signer, sous peine d'une amende de 10,000 maravédis et d'avoir la langue coupée pour tout récalcitrant (2).

Dans son dernier voyage, le 7 juillet 1503, il écrit de la Jamaïque aux rois Catholiques qu'il n'est plus qu'à dix journées du Gange. Il a visité la province de Mango et le Kathay, c'est-à-dire la Chine méridionale et septentrionale de Marco Polo. De là il est revenu à Saint-Domingue (3).

Après ces témoignages, il est presque inutile de faire appel aux *Histoires de l'Amiral*, attribuées à son fils Fernand, et à l'*Histoire des*

(1) *Journal de bord de Colomb*, dans Navarrete, *l. c.*, I, p. 37, 47.

(2) Navarrete, I, 143.

(3) H. Harrisse, *Bibliotheca americana vetustissima*, n° 1. Voyez l'exposition développée de ces idées de Colomb dans Harrisse, *Fernand Colomb*, p. 122, etc.

Indes de Las Casas, si ce n'est pour montrer que les mêmes idées étaient dans tous les esprits. Les *Histoires* donnent en cinq raisons la totalité des motifs d'ordre scientifique qui ont déterminé Colomb à son entreprise. Las Casas suit les *Histoires*, et donne une même exposition des cinq raisons avant d'entrer dans des considérations fort développées sur des questions dépendantes du fait de la sphéricité de la terre : par exemple, la discussion des autorités des anciens sur l'habitabilité des antipodes (1). Quant aux cinq raisons, elles reviennent toutes à établir, soit le fait de la sphéricité de la terre ouvrant un chemin occidental vers les Indes, soit la proximité relative du Portugal des rivages orientaux de l'Asie (2).

(1) Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias*, 5 vol. Madrid, 1875-76, liv. I, chap. VI, VII. Las Casas fait surtout appel à l'autorité d'Albert le Grand dans son traité *de Natura locorum*.

(2) *Hist. de las Indias*, p. 54. « 1° Como toda el agua y la tierra del mundo constituyan una esfera y por consiguiente sea redondo, consideró Cristobal Colon ser possible rodearse de oriente à occidente andando por ella los hombres hasta estar piés con piés los unos con los otros, en qualquiera parte que en opósito se hallassen.

« 2° Sabia... que mucha y muy gran parte desta esfera habia sido ya calcada, passeada y por muchos navegada, é que no quedeba para ser toda descubierta ». Cette allé-

Ainsi donc deux idées d'ordre scientifique servirent de bases au projet de Christophe Colomb, et firent entrer à un moment donné des régions immenses dans l'orbite du monde civilisé.

D'où venaient ces idées et quelle avait été leur histoire?

Ces idées venaient de loin. On a dû le pressentir en nous entendant qualifier d'aristotélicienne la théorie de la sphéricité de la terre. C'est en effet jusqu'à Aristote, aux plus beaux jours de la sagesse grecque, qu'il faut remonter pour retrouver clairement l'idée mère qui portait en elle la découverte de l'Amérique. Ce n'est pas à dire toutefois que l'affirmation de cette vérité ait attendu le fondateur du Lycée pour se faire jour dans le domaine de la philosophie. D'après les uns, Thalès de Milet et l'école naturaliste d'Ionie l'auraient déjà professée explicitement ; d'après les autres, elle serait

gation, en tant qu'elle suppose que Colomb s'attendait à trouver autre chose que les Indes, est erronée. Las Casas l'emprunte aux *Histoires*. Voy. Harrisse, *Fernand Colomb*, p. 121 et suivantes.

« 3° Que aquel dicho espacio... no podia ser mas que la tercera parte del circulo mayor de la esfera ».

Les 4e et 5e raisons tendent, elles aussi, à diminuer l'étendue qui sépare des Indes les îles du cap Vert.

née avec le reste des conceptions pythagoriciennes, dont elle était une dépendance étroite. En tout cas, il est indubitable que Socrate et Platon lui avaient accordé une place dans leur enseignement (1). Mais ce fut Aristote qui le premier donna à cette idée comme à tant d'autres sa formule et son développement scientifique. C'est lui que nous entendrons dans l'interprétation et les commentaires détaillés d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin, et sa doctrine ne perdra rien à nous être présentée par ces deux grands esprits.

Du jour où Aristote eut établi la théorie de la sphéricité de la terre en l'appuyant de démonstrations positives que nous acceptons pleinement encore, la science hellénique ne rétrograda plus sur ce point. Géographes et cosmographes, disciples et commentateurs du chef du péripatétisme, tous reçurent sans conteste la doctrine du Maître et se la transmirent fidèlement. Ératosthène, Strabon (2), Claude Pto-

(1) Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la géographie*. Paris, 1873, p. 96.

(2) Strabo, *Geographie*. Basileæ, 1523, lib. I, p. 6 : « Pari etiam modo ad Indos et ad Hispanos habitatio (differentiam habet plurimam) è quibus illos ad orientem maxime, hos autem ad occasum inclinari scimus omnes. Sic

lémée (1), pour ne nommer que les maîtres de la géographie antique (2), demeurèrent les adeptes d'Aristote.

La théorie de la sphéricité terrestre passa aux mains des Arabes avec le reste de l'héritage péripatéticien. Les philosophes musulmans le recueillirent avec une ardeur passionnée, sans le conserver toujours dans sa pureté originelle, bien que, sur le point particulier qui nous intéresse, ils se soient montrés fidèles interprètes du maître. C'est par les traductions de l'arabe d'abord que la société chrétienne fut mise pour la première fois, au commencement du XIIIe siècle, en contact avec le péripatétisme. Avicenne et Averroès furent les deux grands patrons du dehors qui le présentèrent au moyen âge. De leur côté, Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin devinrent les vrais

et antipodas inter se quodammodo esse, nescii non sumus ». — Lib. II, p. 79 : « Subjectum ergo sit, rotundam una cum mari terram esse, unamque et eandem cum æquoribus superficiem habere ».

(1) Dans son *Almageste*, le chap. IV du livre Ier est consacré à la question de la sphéricité de la terre : « Quod terra quoque sphærica sit ad sensum quantum ad universas partes ». Trad. de Georges de Trébizonde. Basileæ, 1541, p. 4.

(2) Vivien de Saint-Martin, *l. c.*, p. 132, 169, 199.

initiateurs chrétiens qui acceptèrent intégralement l'œuvre d'Aristote, et l'acclimatèrent dans un milieu qui lui avait été fermé jusqu'alors (1). L'entreprise tentée et menée à bonne fin par ces deux maîtres fut, dans le sens le plus réel et le plus étendu du mot, une révolution scientifique. Leur premier, sinon leur plus grand coup de génie, ne fut ni dans cette compréhension vaste et profonde qu'ils eurent des doctrines grecques, ni dans l'exposition monumentale qu'ils réalisèrent, ni dans l'application qu'ils firent de tout un système scientifique à l'interprétation du dogme chrétien pour constituer la théologie ; leur coup de maître fut dans la claire vue de la valeur réelle du trésor immense qui leur était offert, et dans la hardiesse qu'ils mirent à le défendre et à le dispenser autour d'eux. Ce fut cette action combinée d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin qui, plus que toute autre, porta d'un coup la société chrétienne au niveau scientifique atteint par le plus haut développement du génie hellénique.

Nous n'avons pas à dire ici à quelles résistances se heurtèrent, dans la société intellec-

(1) La seule réserve qui doive être faite est pour les premiers livres de la *Logique* d'Aristote, que l'Occident possédait depuis que Boèce en avait fait des traductions.

tuelle du XIIIe siècle, les efforts des deux grands novateurs. En tout cas, parce que leur œuvre était la garantie d'un vaste progrès, elle triompha rapidement, par sa propre valeur, d'un conservatisme étroit et mal compris.

Les idées aristotéliciennes en matière de cosmographie et de géographie bénéficièrent du triomphe général des doctrines péripatéticiennes au XIIIe siècle; mais elles ne tardèrent pas à avoir, elles aussi, leurs contradicteurs et leurs ennemis. L'existence des antipodes, dans laquelle Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin avaient une foi si profonde, trouva surtout des adversaires résolus pendant les siècles suivants. Au XVe siècle, elle semble avoir été largement battue en brèche. Les explorations nombreuses de l'Asie depuis trois cents ans, jointes aux progrès de la navigation, avaient attiré l'attention sur des questions restées d'abord plus ou moins dans le domaine de la théorie, mais qui se trouvaient finalement commander toutes les entreprises pratiques d'exploration du côté de l'Océan. Il semble que ces résistances aux idées aristotéliciennes de la sphéricité de la terre soient arrivées à leur maximum d'intensité au temps de Christophe Colomb, preuve manifeste du

recul scientifique opéré depuis le XIIIe siècle.

Les arguments, ou plutôt les autorités sur lesquelles l'opposition basait alors ses résistances, étaient fort anciennes. Elles appartenaient, à proprement parler, à la société chrétienne et à ses maîtres. Tandis que la sagesse grecque et la sagesse latine, que le néoplatonisme alexandrin et la science arabe forment comme une chaîne ininterrompue, qui conserve sans hésitation et développe même les théories de la sphéricité et de l'habitabilité des antipodes, les docteurs chrétiens semblent avoir constitué de leur côté, sinon une tradition constante, vu le peu de place donné par eux aux questions d'ordre purement scientifique, du moins une tendance fort accusée à rejeter ces mêmes doctrines, ou à les tenir en suspicion. Lactance avait presque persiflé cette prétention de faire marcher les hommes la tête en bas et de constituer une sorte de monde renversé (1). Lactance ne soupçonnait pas que son objection, formulée avec quelque dédain, ferait elle-même un jour soulever de pitié les épaules à Albert le Grand (2).

(1) *Institut. divin.*, III, XXIV.

(2) « Nec audiendi sunt qui fingunt ibi homines habitare non posse, eo quod caderent a terra si ibi habitarent:

Saint Augustin embrassa à son tour l'opinion de Lactance, mais avec des réserves dont il importe de tenir compte. « il n'y a, dit-il, aucune raison de croire ce que l'on raconte des antipodes, c'est-à-dire des hommes qui seraient du côté opposé de la terre, pour lesquels le soleil se lèverait quand il se couche pour nous, et dont les pieds seraient tournés vers les nôtres. D'ailleurs, les partisans de cette opinion reconnaissent eux-mêmes qu'ils ne peuvent s'appuyer sur aucune donnée historique, mais seulement sur des conjectures et des déductions. Suivant eux, la terre est suspendue dans la sphère céleste, et occupe le lieu le plus inférieur, qui est en même temps le centre du monde. Ils pensent pouvoir conclure de cela que la partie de la terre qui est au dessous de nous ne doit pas être à son tour privée d'habitants. Mais ils ne prennent pas garde que, quand bien même le monde serait sphérique et qu'il y aurait quelque raison à cela, il ne s'ensuivrait pas que dans l'autre hémisphère, où sont rassemblées les eaux, il y eût une terre ferme, et, au cas où elle existerait,

dicere enim eos cadere qui pedes habent ad nos, vulgaris imperitia est ». *De Natura locorum. Opera omnia.* Paris, 1891, t. XI, p. 554.

qu'elle fût occupée par des hommes. L'Écriture, qui fait autorité pour les événements passés, puisque ses prédictions se sont réalisées; l'Écriture n'imagine rien de semblable, et il serait par trop absurde de dire que quelques hommes aient pu traverser par la navigation l'immensité de l'Océan et aient établi de l'autre côté un rameau de la descendance du premier homme » (1).

Ce texte, que nous avons rapporté intégralement et mot à mot, est fort important, car il nous dévoile la pensée exacte de saint Augustin, laquelle est d'ordinaire mal comprise et mal jugée.

Observons tout d'abord combien saint Augustin était peu familiarisé avec les doctrines péripatéticiennes: il ignore les fondements rationnels qui établissent invinciblement la sphéricité de la terre, et n'en a qu'une vague idée, tirée de l'analogie de la forme de la terre et de celle du monde.

En revanche, le grand docteur ne fait qu'une faible opposition à l'admission d'une terre globulaire. Ce contre quoi il s'inscrit en faux, c'est l'existence d'une terre ferme aux antipodes, au milieu des eaux de l'Océan, et surtout

(1) *De Civitate Dei,* lib. XVI, cap. IX.

d'une terre habitée. La question de la sphéricité de la terre et celle de l'existence d'un continent américain étaient en effet deux questions différentes et presque indépendantes l'une de l'autre. Après la démonstration d'Aristote on ne pouvait raisonnablement rejeter la sphéricité de la terre ; mais la réalité d'une partie solide de la croûte terrestre émergeant de l'eau dans l'autre hémisphère était une donnée encore problématique. Aristote n'avait rien affirmé à ce sujet, et ce qu'il avait dit de la proximité relative des côtes orientales de l'Asie et de celles de l'Europe laissait plutôt entendre le contraire. Les grands commentateurs du moyen âge, sauf Albert le Grand, n'allaient pas au delà, et Christophe Colomb lui-même n'imagina jamais l'existence d'un continent interjacent entre l'Europe et l'Asie. Rien en effet, en dehors d'une certaine analogie qui pouvait induire à imaginer l'hémisphère inférieur constitué à l'instar du nôtre, rien ne pouvait établir positivement l'existence de terres aux antipodes. Seules l'expérience et la découverte devaient résoudre efficacement des doutes de cette nature.

Enfin, il est digne de remarque que les défiances de saint Augustin vis-à-vis des antipo-

des et de leur habitabilité procèdent de doutes rationnels bien plus que de l'exégèse scripturaire. Au fond, ce à quoi l'Écriture, d'après l'évêque d'Hippone, semble se refuser, c'est à la non unité de l'espèce humaine, affirmation qui est elle-même d'ordre scientifique. Mais qu'une émigration d'une portion de l'humanité ait pu s'établir dans les eaux du vaste Océan, saint Augustin se refuse à y croire, parce qu'il lui semble impossible que les hommes aient pu franchir une telle immensité. On voit donc que, dans l'hypothèse de l'existence d'antipodes habités, la seule exigence biblique est dans l'affirmation de la communauté d'origine entre toutes les fractions dispersées de l'humanité ; et si saint Augustin se refuse à croire au fait de la présence d'habitants aux antipodes, c'est en appuyant son opinion sur les seuls éléments rationnels du problème.

Quoi qu'il en soit, la suprématie doctrinale de saint Augustin dans l'Église latine servit de passeport à la négation des antipodes. Ce fut surtout l'autorité du grand docteur et celle de Lactance qui, bien des siècles plus tard, à Salamanque et à Grenade, tinrent en échec les plans de Colomb.

Entre ces deux points extrêmes, un certain

nombre d'écrivains ecclésiastiques avaient abordé les mêmes questions. Jusqu'au XIII[e] siècle, ils les avaient assez communément résolues dans le sens de saint Augustin ; mais il est vrai de dire que ce problème n'a pas encore été étudié d'une façon critique. Faute d'établir des distinctions dans la matière, les auteurs qui y ont touché l'ont fait d'une façon pitoyable, ne comprenant pas qu'il fallait, d'après les idées mêmes de saint Augustin, faire une quadruple catégorie : ceux qui nient la sphéricité terrestre ; ceux qui l'admettent simplement ; ceux qui ajoutent à cette conception l'existence d'un continent interocéanique aux antipodes ; enfin, ceux qui soutiennent l'habitabilité de ces régions. Pour n'avoir pas distingué ces notions élémentaires, on a placé dans la première catégorie des écrivains qui n'appartiennent qu'à la quatrième, substituant ainsi une idée antiscientifique à une défiance qui, en son temps, pouvait être très légitime, puisque rien ne l'avait encore infirmée. Nous ne parlons pas des savants critiques qui, lisant le mot *orbis terrarum* dans quelques auteurs, y ont vu l'équivalent de la sphéricité terrestre, alors qu'il s'agissait en propres termes de la forme circulaire attribuée au monde habité

connu des anciens, lequel était imaginé comme une plate-forme arrondie ou une sorte de bouclier (1).

Bref, et pour ne pas nous arrêter plus longtemps aux préliminaires de notre sujet, jusqu'au XIIIe siècle les docteurs chrétiens montrèrent peu d'inclination à admettre l'existence d'habitants établis aux antipodes; et si quelques-uns acceptèrent l'idée d'une terre sphérique, ce fut sans connaître toutefois les preuves scientifiques rigoureuses de cette vérité, qu'Aristote allait dévoiler au XIIIe siècle.

L'introduction de l'aristotélisme dans la société chrétienne du moyen âge marque, ainsi que nous l'avons dit, une étape capitale dans l'histoire des idées cosmographiques qui devaient préparer la découverte du Nouveau Monde. Aussi les hommes qui, comme Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, furent les

(1) M. Gaffarel, dans son ouvrage *Histoire de la découverte de l'Amérique*, Paris, 1892, 2 vol., a mis le comble à ce désarroi en recueillant au hasard de la plume ce que d'autres auteurs avaient écrit sur ce sujet. C'est ainsi maintenant qu'à quelques pages de distance on peut voir les mêmes personnages rangés parmi les partisans de doctrines contraires : par exemple, Isidore de Séville (t. I, p. 178 et 184), Raban Maur et Guillaume de Conches (p. 180 et 185).

premiers instruments de cette rénovation scientifique, méritent-ils d'arrêter notre attention. Il y avait, en effet, au XIIIe siècle, une difficulté sérieuse à l'acceptation de la théorie de la sphéricité de la terre et de ses conséquences. Elle résultait de l'attitude générale prise depuis des siècles par la majorité des docteurs chrétiens. Des esprits respectueux de la tradition ecclésiastique et de ses autorités, comme l'étaient Albert le Grand et son disciple, pouvaient être exposés à des défiances, peut-être même à un déni de justice à l'égard d'une haute vérité scientifique, si un sens profond du vrai et du réel ne venait les tenir en garde contre cet écueil. A nul moment l'idée qui portait en elle la découverte du Nouveau Monde ne fut plus exposée à une méconnaissance qu'à celui où elle faisait pour la première fois son entrée dans la société savante chrétienne. Aussi est-ce un vrai titre de gloire pour les deux grands hommes qui dotèrent le moyen âge des spéculations antiques les plus solides et de l'enseignement scientifique le plus positif, d'avoir été les premiers et les plus puissants patrons des idées cosmographiques qui allaient préparer le milieu dans lequel devait se développer le génie de Colomb,

et où allait éclore le projet de la découverte des Indes.

On nous permettra donc d'exposer avec leur développement naturel les vues d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin sur le sujet qui nous occupe. Bien peu de nos lecteurs, nous en avons la conviction, soupçonnent jusqu'à quelles limites ces deux maîtres ont poussé leurs affirmations scientifiques touchant la théorie de la sphéricité terrestre, et moins encore à quels étonnants pressentiments s'est laissé aller leur génie dans l'exposition et le développement de leurs preuves.

CHAPITRE II

ENSEIGNEMENT COSMOGRAPHIQUE D'ALBERT LE GRAND ET DE SAINT THOMAS D'AQUIN. — PREUVE PHYSIQUE DE LA SPHÉRICITÉ TERRESTRE.

Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin sont des disciples fidèles d'Aristote. Le fondateur du Lycée a déjà admirablement résumé ce qui regarde la question de la sphéricité de la terre. Ses deux grands commentateurs ne sont donc pas, à proprement parler, des inventeurs, quoique sous leur plume l'argumentation d'Aristote ait pris une ampleur qu'elle n'avait pas elle-même. Mais ce qu'il importe de connaître, c'est la précision et la résolution avec lesquelles ils traitent la doctrine scientifique du Maître. C'est dans son traité *du Ciel et du Monde* qu'Aristote a établi que le sol que nous foulons sous nos pieds est de forme

sphérique. C'est aussi dans leur commentaire sur le même ouvrage qu'Albert et saint Thomas suivent pas à pas sa pensée et l'exposent chacun à leur manière.

D'après eux, les arguments par lesquels on démontre scientifiquement la sphéricité de la terre sont de deux sortes : les uns relèvent de la physique ; les autres, de la cosmographie et des mathématiques (1).

L'argument physique est développé le premier par Albert et saint Thomas dans leur commentaire *de Cœlo et Mundo* (2). Cet argument, qualifié de physique, serait plus justement nommé aujourd'hui mécanique : car la physique ancienne, bien autrement étendue que la science moderne de ce nom, traitait des êtres en tant que mobiles, et embrassait

(1) « Primo probat (Philosophus) terram esse sphœricam rationibus naturalibus, quæ accipiuntur ex parte motus. Secundo rationibus mathematicis et astrologicis, quæ accipiuntur ex his quæ apparent secundum sensum » (S. Thomas, *de Cœlo et Mundo*, lect. XXVII).

(2) Il occupe chez Albert les chapitres IX et X du second livre, et chez saint Thomas la leçon XXVII du même livre. Nos citations se réfèrent aux éditions de Vivès : Albertus Magnus, *Opera omnia*, t. IV ; S. Thomas, *Opera omnia*, t. XXIII. On trouvera ces leçons en appendices.

ainsi la science des forces et des mouvements.

La base de l'argumentation est le fait de la pesanteur, ou, pour parler le langage péripatéticien, de la gravité. A la suite d'Aristote, Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin ont, du phénomène de la pesanteur, une notion plus limitée que notre conception de l'attraction universelle. Pour eux, la gravité est le phénomène par lequel la matière terrestre tend vers le centre du monde, lequel, par le fait même, devra coïncider avec le centre de la terre. Il y a loin encore de la mécanique céleste d'Aristote à celle de Képler, de Newton et de Laplace.

La pesanteur n'est pas encore pour le péripatétisme un phénomène d'ordre général. La matière des astres n'est pas assimilée à celle de la terre dans son état présent ou passé ; la loi des mouvements célestes n'est pas ramenée à un commun principe. Les astres sont trop brillants et le ciel trop sublime, pour que la raison humaine ait cru pouvoir ravaler ces hauteurs jusqu'à la terre en leur donnant la même nature et les mêmes lois. En tout cas, quand l'esprit de l'homme descend des lointains espaces et s'approche de sa demeure, son regard s'affermit ; il pose des principes solides,

et en déduit jusqu'au bout des conclusions d'une remarquable vérité.

Le mouvement apparent du ciel est le phénomène qui a le plus contribué à égarer la science antique et à vicier sa conception du monde. Par malheur, il ne pouvait y avoir de remède immédiat à cela. Une donnée de cette importance, qui semblait à tous des plus évidentes et des plus sûres, devait naturellement être placée à la base de tout essai de cosmographie. Le ciel tournait, et la terre paraissait être le centre de ce mouvement. C'est cette trompeuse observation qui nous mettait au cœur de l'univers, et nullement une préoccupation religieuse et théologique, comme affecte de le croire un certain *vulgus* libre penseur. Aristote, Strabon, Ptolémée, n'avaient cure du christianisme; et, en considérant la terre comme le point central du cosmos, les anciens philosophes ne songeaient nullement à la mettre à la première place, mais bien au dernier rang. Dans leur esprit, comme dans celui d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin, les diverses régions sphériques qui entourent la terre, constituent une progression de perfection et de dignité dont le maximum est à la plus lointaine périphérie. Par contre, le minimum de valeur

est au centre de ces mondes concentriques : la terre, le plus vil et le plus grossier des éléments, l'occupe.

La science grecque croyait pouvoir rattacher à cette distribution générale du monde le phénomène de la gravité terrestre. C'était le centre du monde qui appelait en quelque sorte la matière, et lui imposait la gravité quand elle en était écartée. En raisonnant sur ces données, la science ancienne devait arriver aux mêmes résultats, au point de vue de la sphéricité de la terre, que si elle eût pleinement entendu la théorie moderne de l'attraction. Dans l'un et l'autre cas, le problème était celui de la détermination de la forme prise par une masse de matière sous l'influence des forces qui la sollicitent vers un centre commun. Avec une pareille donnée, la solution était facile à prévoir : la terre devait être sphérique.

Il est curieux de voir deux grands esprits, comme Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, aux prises avec ce problème de mécanique fort simple, mais qu'ils ne peuvent résoudre méthodiquement, parce qu'ils n'ont pas à leur disposition le théorème élémentaire de la mécanique sur la composition et la décomposition des forces. Néanmoins ils ont nettement

conscience qu'une accumulation de matière autour d'un centre, sous l'action d'une force homogène et constante, doit donner, dans sa forme générale, un sphéroïde.

Voici le fond du raisonnement commun à Albert le Grand et à saint Thomas d'Aquin dans l'exposition de cet argument, qu'ils ont qualifié de physique :

Toute matière terrestre est pesante dès qu'elle est écartée du centre d'attraction, et tend à y revenir. La matière doit donc se grouper autour du centre, et, sous l'influence de la pesanteur, finir par se mettre dans un état d'équilibre. Mais l'équilibre entre les parties dont l'agglomération forme la terre, n'est réalisé que par l'état sphérique : car, observe saint Thomas, un plus grand volume de matière déplacera un plus petit, une force supérieure vaincra une force moindre, et la forme sphérique sera finalement obtenue ; ou, comme remarque Albert le Grand en serrant le problème d'une autre manière, dans toute autre donnée que la sphéricité, les éléments matériels n'auront pas leur rapprochement maximum du centre d'attraction. Les deux cosmographes entrent ensuite dans l'examen détaillé des différentes hypothèses d'un groupement inégal et non

symétrique de la matière autour du centre, et ils n'ont pas de peine à montrer que, sous l'action de la gravité, il n'y aura de repos et de stabilité que quand la totalité de la masse aura réalisé une sphère.

Cet argument mécanique soulève toutefois une difficulté : il suppose que la terre s'est formée par voie de génération, c'est-à-dire par accumulation de matériaux autour d'un centre, et il semble que c'est prendre une hypothèse pour point de départ du raisonnement. Albert et Thomas d'Aquin profitent de l'objection pour développer leur pensée, tout en répondant à la difficulté.

Pour bien comprendre, disent-ils, cette preuve, il faut s'imaginer que la terre s'est formée par voie d'agglomération autour d'un centre, comme l'avaient déjà enseigné quelques anciens physiciens. Dans cette hypothèse, la matière qui doit constituer la terre vient des différents points de l'horizon, c'est-à-dire de l'espace, et tend au même endroit. Il ne faut cependant pas imaginer avec les anciens que le mouvement dont est douée la matière doive être attribué au mouvement gyratoire du ciel, qui projetterait violemment la matière vers le centre du monde. Il est plus vrai de dire que

le phénomène de la pesanteur est naturel à la matière, et que sous son influence elle tend vers le centre du monde. Ainsi, si nous supposons que primitivement la terre était dans un état potentiel,— nous dirions aujourd'hui de dissociation,— il est naturel que, lorsque la pesanteur s'est manifestée dans les éléments désagrégés et dispersés, ceux-ci ont dû se porter de tous les points de l'espace et d'une semblable manière vers le centre pour constituer la terre, et la constituer sous une forme sphérique (1).

Ces dernières phrases sont traduites littéra-

(1) « Oportet prædictam rationem intelligere ac si positum esset quod terra esset generata de novo concurrentibus undique partibus terræ versus medium, sicut antiqui naturales posuerunt ; in hoc tamen differentia est quod illi ponunt motus partium terræ versus medium causari ex violentia gyrationis cœli, sicut supra dictum est. Melius autem et verius est ut ponamus motum partium terræ accidere naturaliter, propter hoc quod partes terræ habent gravitatem inclinantem eas versus medium. Si ergo ponamus quod terra prius erat in potentia, sicut antiqui posuerunt, consequens erit quod partes ejus dispersæ et disgregatæ prius quando fuerunt in actu graves, ferentur simili modo ex omni parte ad medium, et ex hoc constituetur terra sphæricæ figuræ » (*De Cœlo et Mundo*, lib. II, lect. XXVII, p. 192 ; Albertus, *ibid.*, cap. IX, p. 229).

lement de saint Thomas ; on les prendrait facilement pour un extrait du *Système du monde* de Laplace.

Albert le Grand expose l'hypothèse de la même manière, mais avec une observation de plus. Lui aussi il comprend que la terre a dû être formée par des éléments primordiaux dissociés, lesquels n'étaient pas tout d'abord ce qu'ils sont devenus dans la suite, quant à leurs propriétés en général et quant à la pesanteur en particulier. Mais, voulant remonter plus haut dans la chaîne des causalités, il assigne comme principe de l'apparition de la pesanteur dans la matière primordiale le mouvement circulaire du ciel (1).

Ce qui est étonnant, c'est de voir quel pressentiment prodigieux ces grands esprits avaient de nos théories cosmographiques modernes. En somme, ils s'attachent avec une foi invincible à ce qui fait le fond de nos idées les plus hardies et les plus grandioses touchant

(1) « Terra prius et quodlibet aliud elementum fuit in potentia : deinde per motum cœli exivit in actum elementi et formam quam videmus modo : et tunc terra per circuitum horizontis generata a motu cœli, æquali distantia recedens ab horizonte, paulatim appropinquavit medio donec resideat in ipso » (*De Cœlo et Mundo*, lib. II, cap. IX, p. 229).

l'origine et le mode de formation du monde : affirmation du phénomène de la pesanteur comme propriété connaturelle de la matière ; tendance de cette matière à se grouper autour d'un centre pour se constituer à l'état sphéroïdal ; formation de la terre par voie de condensation de ses éléments ; conception d'un état primordial de la matière où elle n'avait ni pesanteur ni ses propriétés actuelles ; phénomène de la génération de la terre à un moment donné, rattaché au mouvement général de la rotation du monde comme à sa cause.

Mais, malgré l'ampleur et la maestria avec lesquelles Albert et Thomas d'Aquin développent leur idée de la formation de la terre, il n'en reste pas moins, et ils se l'objectent sincèrement eux-mêmes, que c'est là une hypothèse. La théorie de la formation du monde à laquelle demeure attaché le nom de Laplace, n'est plus, à proprement parler, une hypothèse pour nous ; mais elle l'était pour Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, qui n'avaient ni nos vues générales ni nos observations positives sur les sciences cosmologiques. Aussi est-il curieux de les voir acculés à une théorie dont ils ne veulent rien sacrifier, et dont ils n'ont cependant pas les preuves suffisantes en main.

Albert le Grand répond d'un mot, mais en abandonnant quelque peu son terrain. Après tout, quelle que soit l'origine de la terre, qu'elle soit produite par voie de génération ou non, il n'importe, car l'argumentation principale est indépendante de cette question : il suffit que la terre soit pesante dans ses parties, pour qu'elle forme une sphère (1).

Saint Thomas répond à son tour à la même objection, et le principe de solution est des plus remarquables. « La terre, dit-il, n'eût-elle pas été produite par voie de génération, il faudrait encore qu'elle fût dans le même état que si elle avait été engendrée : car la nature d'une chose, c'est le terme d'une génération. D'où il suit que tout ce qui n'est pas engendré doit néanmoins être tel que cela eût pu être produit par ce procédé ; et pour cette raison la terre doit être ronde » (2). Ainsi donc la nature tout entière, prise dans chacune de ses

(1) *L. c.*, p. 229, 230.

(2) « Sive etiam non sit generata, oportet quod hoc modo se habeat sicut si esset generata, quia terminus generationis est natura rei. Unde illud, quod non est generatum, oportet tale esse, quale fieret si generatur: et secundum hoc convenit figuram terræ esse sphæricam » (*L. c.*, p. 193).

parties, semble être le produit d'une génération, ou, en langue moderne, d'une évolution. Saint Thomas n'a pas les éléments divers de ce vaste problème pour se prononcer sur la question de fait ; mais son coup d'œil pénétrant a entrevu, ici comme dans maints endroits, l'une des lois générales du monde, dont la possession a été l'œuvre des sciences de notre temps. Que tout dans la nature, le globe terrestre, l'élément inorganique ou l'être vivant soit le terme d'une évolution, il n'en a pas la preuve, il ne le pense même pas, mais il reconnaît, et invariablement, que tout être, vu sa nature et sa constitution, est susceptible d'avoir eu son origine dans une génération ou un procédé évolutif; et l'essai d'application de cette idée à la formation de la terre donne à Aristote et à ses deux grands commentateurs chrétiens du moyen âge le droit d'être regardés comme les premiers fondateurs de la conception moderne du cosmos.

Toutefois Albert le Grand n'abandonne pas son argumentation sans en avoir tiré un dernier avantage en faveur de la sphéricité terrestre, et il faut signaler ce point de vue, parce qu'il témoigne à quelle hauteur se tenait habituellement le regard d'Albert, quand il envisa-

geait les sciences. Le nouvel argument est tiré des sciences comparées. Il examine, discute et met successivement en parallèle les formes extérieures prises par les éléments des corps, par les êtres vivants et les grandes masses pesantes. Il aboutit à sa thèse en concluant à l'existence de surfaces planes comme état naturel des éléments matériels, et de surfaces courbes et sphériques pour les êtres vivants et la matière à l'état molaire (1).

Nous ne nous arrêterons pas davantage à l'examen de ce premier argument général, encore que par sa singularité il puisse donner lieu à de nombreuses remarques. Qu'il nous suffise de faire observer le contraste de la méthode employée par des savants à la manière d'Aristote, d'Albert le Grand, de saint Thomas d'Aquin, et le procédé des modernes. Nul n'imaginerait aujourd'hui de placer la conception de Laplace comme premier argument à une démonstration de la sphéricité de la terre. La raison en est que notre esprit, qui a gagné en précision avec ses observations exactes et ses analyses rigoureuses, a cependant perdu beaucoup du sens philosophique des anciens et de

(1) *L. c.*, cap. x. text. 108 p. 931 sq.

leur goût marqué pour les grandes synthèses. Le procédé d'Aristote est cependant de beaucoup le plus profond, car il ne fournit pas seulement la preuve du fait, ainsi que nous l'avons vu pour la question de la sphéricité de la terre, mais encore la raison d'être de ce même fait. Au reste, la méthode des anciens n'est pas exclusive, et nous allons les voir confirmer un argument d'ordre général par des procédés d'observation compris à l'instar de nos méthodes positives.

CHAPITRE III

ENSEIGNEMENT COSMOGRAPHIQUE D'ALBERT LE GRAND ET DE SAINT THOMAS D'AQUIN.— PREUVES ASTRONOMIQUES DE LA SPHÉRICITÉ TERRESTRE.

La seconde catégorie d'arguments qu'Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin emploient à la démonstration de la sphéricité de la terre, contient les preuves d'observation. Elles sont au nombre de trois. Là encore il est remarquable de voir combien peu de chose six siècles ont ajouté sur ces points particuliers à l'héritage scientifique des anciens. Pour ne rien amoindrir de la conception et de l'exposition même de ces arguments, nous les traduirons presque constamment et mot à mot d'Albert ou de saint Thomas. Ils sont d'ailleurs identiques pour le fond chez l'un et chez l'autre, mais avec une rédaction personnelle et une exposition entièrement indépendante.

« Il y a, écrit saint Thomas, trois preuves astronomiques de la sphéricité de la terre. Ce sont des preuves d'observation.

« La première est tirée de l'éclipse de lune.

« Si la terre n'était pas sphérique, la section d'ombre dans l'éclipse de la lune ne serait pas constamment circulaire. Nous voyons en effet dans l'éclipse que la partie lumineuse de la lune et la partie obscure sont séparées par un arc de cercle.

« L'éclipse de la lune provient de ce que cet astre entre dans l'ombre projetée par la terre. Pour que l'ombre portée par la terre soit ronde, il faut que la terre le soit elle-même. Seul un corps sphérique peut produire une ombre circulaire. Qu'un corps lumineux, le soleil, par exemple, soit plus grand que la terre, l'ombre de celle-ci formera un cône dont le sommet sera dans l'espace et dont la terre occupera la base (1). Si le soleil, au contraire, est plus petit que la terre, il produira encore un cône d'ombre [tronqué], mais en sens inverse : il partira de la terre, et la base sera dans l'espace. Si le soleil enfin était de même dimension que

(1) Saint Thomas désigne le cône de la géométrie actuelle sous le nom de pyramide ronde, et réserve le nom de cône pour le sommet.

la terre, il produirait une ombre cylindrique, c'est-à-dire ayant la forme d'une colonne. Or, en toute hypothèse, il s'ensuivrait que, la terre étant sphérique, son ombre couperait la lune suivant un arc de cercle.

« On pourrait objecter que cette section circulaire provient, non de la sphéricité de la terre, mais de la sphéricité même de la lune.

« Pour exclure cette objection, Aristote ajoute que, dans la croissance et la décroissance mensuelles de la lune, la section qui sépare la partie lumineuse et la partie obscure, prend elle-même des figures diverses. Ainsi, tantôt elle est une ligne droite, comme quand elle partage la lune en deux parties égales, au septième et au vingt et unième jour; tantôt elle forme un cercle complet, quand la lune est pleine au quatorzième jour; enfin, elle est concave, quand la lune est nouvelle, jusqu'au septième jour, ou qu'elle est à sa fin, du vingt et unième jusqu'au dernier jour. La raison de ce phénomène est dans la diversité des positions de la lune à l'égard du soleil, comme nous l'avons dit plus haut. Mais, dans l'éclipse de lune, la ligne de section est toujours circulaire.

« C'est donc parce que la lune est éclipsée par l'interposition de la terre, qui est ronde, que cette dernière produit une figure circulaire dans la division de la lune » (1).

On voit avec quelle netteté et quelle ingéniosité ce premier argument est développé par saint Thomas d'Aquin ; comment il épuise du côté du soleil les hypothèses qui pourraient modifier son argument, et comment, du côté de la lune, il utilise les données positives du phénomène de la lunaison, pour écarter toute possibilité d'objection.

« Le second argument, continue notre commentateur, est tiré de l'observation des étoiles ; et, comme le dit Aristote, il nous apprend, non seulement que la terre est sphérique, mais encore qu'elle est fort petite par rapport aux autres corps célestes.

« Si nous nous transportons, en effet, vers le midi ou le nord, aussitôt notre horizon change. On le reconnaît à un double signe. D'abord par le pôle de notre horizon [zénith], qui est le point du ciel placé au dessus de notre tête. Dès que nous nous transportons, même à une faible distance, ce point varie, comme

(1) *Opera omnia*, t. XXIII, p. 195.

on peut s'en rendre compte par les étoiles fixes qui sont au dessus de nous et qui changent avec les lieux. Secondement, l'horizon change à son tour et coupe différemment le ciel. Cela est manifeste : car, si l'on se porte vers le septentrion ou le midi, ce ne sont plus les mêmes étoiles que l'on voit. Les habitants qui occupent la zone moyenne de l'hémisphère septentrional, ont le pôle nord au dessus de leur horizon, et toutes les étoiles qui, autour du pôle, sont comprises dans le rayon de son élévation, sont de perpétuelle apparition. Mais, à cause de la diversité des horizons, il arrive dans l'hémisphère septentrional, où le pôle nord est élevé et le pôle sud abaissé, que certaines étoiles plus proches du pôle sud que du pôle nord ne sont pas constamment cachées, mais elles apparaissent pour les pays très méridionaux, comme l'Égypte et Chypre, tandis qu'elles ne sont jamais visibles pour des régions situées plus au nord. Inversement, certaines étoiles qui appartiennent à la zone de perpétuelle apparition pour les régions très septentrionales, ont un lever et un coucher pour des contrées plus méridionales. Il résulte de ces faits que la terre est ronde, surtout dans la direction des pôles (ou sens des méri-

diens). Si elle était en effet une surface plane, tous les habitants, au nord comme au midi, auraient le même horizon ; les mêmes étoiles leur apparaîtraient et disparaîtraient, les accidents du sol terrestre ne pouvant être un empêchement, à raison de leur peu d'élévation.

« Un raisonnement semblable établit que la terre est ronde du levant au couchant (dans le sens de l'équateur et des parallèles), car sans cela un astre ne se lèverait pas plus tôt pour ceux qui sont en Orient que pour ceux qui sont en Occident. Si l'on imaginait en effet que la terre soit concave, un astre à son lever devrait apparaître tout d'abord à ceux qui sont en Occident; si elle était plane, il apparaîtrait à tous en même temps. Mais il est clair que les astres se lèvent tout d'abord pour ceux qui sont en Orient. Dans l'éclipse de lune, en effet, si l'éclipse apparaît en Orient vers minuit, elle apparaît plus tard en Occident, plus ou moins, selon les distances. Ainsi encore le soleil se lève et se couche plus tôt selon qu'une contrée est plus à l'orient.

« Ces données nous montrent aussi, comme l'observe Aristote, que la sphère terrestre n'est pas très grande. S'il en était autrement,

il ne suffirait pas d'un si petit déplacement pour produire un changement notable dans l'apparition des étoiles. Aussi n'y a-t-il rien de bien incroyable dans l'opinion de ceux qui établissent une similitude de climats et une proximité de distance entre l'extrémité occidentale des Colonnes d'Hercule et l'extrémité de l'Orient ou rivages de la mer des Indes. On conjecture cette similitude de climats par la présence des éléphants, qui vivent en l'un et l'autre point, mais non dans les régions intermédiaires. Mais, s'il y a là un signe pour l'analogie et la ressemblance des climats, cela n'établit pas la proximité des lieux » (1).

Nous ne nous arrêtons pas à faire observer la valeur de cette preuve. Elle demeure intégralement, et la largeur de l'exposition témoigne avec quelle facilité les grands esprits du XIIIe siècle, comme saint Thomas, se mouvaient avec facilité dans le cercle des données fondamentales de la cosmographie.

Ce qu'il importe de considérer ici, c'est la première préoccupation d'établir la petitesse de la terre par rapport à la sphère du monde, et, par une suite naturelle d'idées, la proximité

(1) *Op. omnia, ibid.*, p. 195-6.

relative des extrémités connues de l'orient et de l'occident par l'hémisphère opposé. Saint Thomas affirme les faibles dimensions du globe par le fait qu'un médiocre déplacement sur sa surface change le zénith de l'observateur. Albert le Grand toutefois ne se contente pas de cette seule démonstration : il cherche, autant qu'il le peut, à épuiser le problème.

« Si nous y mettons quelque attention, dit-il, nous voyons que la circonférence terrestre est une quantité insensible par rapport aux dimensions du zodiaque. En effet, nos rayons visuels qui se dirigent vers les deux points opposés de l'horizon à l'orient et à l'occident, divisent le zodiaque en deux parties égales. Cela est manifeste, car nous voyons toujours six signes dans l'arc sous-tendu par nos rayons visuels. Ces dernières lignes forment donc le diamètre du zodiaque; et, comme un diamètre passe par le centre du cercle, il faut que la distance qui sépare l'observateur du centre de la terre soit absolument nulle par rapport aux dimensions du zodiaque. Et même en ajoutant les deux demi-épaisseurs de la terre, cela ne donnera pas une quantité sensible.

« Nous avons encore une autre preuve dans les observations de la cosmométrie. Les étoi-

les, dans leur mouvement, coupent toujours les cercles de nos instruments astronomiques, comme l'astrolabe et la sphère armillaire, suivant un cercle terrestre. Or cela ne peut avoir lieu qu'autant que le centre de notre instrument correspond avec le centre de la terre. La distance qui sépare ces deux centres, est donc absolument insensible » (1).

Albert examine enfin l'argument tiré de la similitude des climats dans l'Afrique occidentale et l'Asie orientale : similitude basée, avons-nous dit, sur la présence des éléphants en ces deux points.

Albert tient comme un fait très positif la relation étroite qui lie les espèces animales aux différents climats. Aussi, à la suite d'Aristote, accepte-t-il la conclusion que l'océan qui sépare les Colonnes d'Hercule des Indes, doit être assez peu étendu.

Albert modifiera ailleurs cette opinion erronée, mais elle sera universelle dans les siècles suivants. Elle sera allée d'Aristote jusqu'à Christophe Colomb, qui y croira jusqu'à sa mort et cherchera dans ses voyages les côtes de la

(1) *Op. omnia.*, t. IV, p. 233-4. Le sens général de cette preuve est clair, mais le texte est mutilé ou corrompu vers le milieu dans l'édition que nous possédons.

Chine et de l'Inde dans le golfe du Mexique et la mer des Antilles.

Saint Thomas d'Aquin, dans le commentaire même d'Aristote sur le ciel et le monde, met cette idée courante en suspicion. Dans la preuve que nous avons exposée, le pénétrant commentateur rapporte le considérant du Maître, la présence des éléphants sur ce que l'on croyait être les rivages opposés de l'océan Atlantique; mais il aperçoit clairement la faiblesse de cette base, et il la révoque d'un mot. « La présence des éléphants en Afrique et aux Indes, dit-il, témoigne bien de la similitude des climats, mais non de la proximité des lieux » : *Quod quidem est signum convenientiæ et similitudinis locorum, non autem propinquitatis.*

C'est un beau mot de protestation dans l'histoire d'une opinion erronée qui a traversé dix-neuf siècles et s'est fait accepter d'Aristote le profond penseur et de Colomb l'héroïque praticien. Nous devions signaler ce doute du grand docteur : car il nous fait sentir, avec beaucoup d'autres (1), la tendance qu'avait son génie à

(1) Qu'on nous permette d'en signaler, à titre d'exemple, un autre des plus remarquables. On sait que, dans l'hypothèse de la rotation du ciel, le mouvement apparent des planètes devient irrégulier et fort compliqué. Hipparque

se dégager des fausses idées qui encombraient en grand nombre la science de son temps.

La dernière preuve de la sphéricité de la terre, qui implique aussi la petitesse de sa masse, est empruntée par Albert et saint Thomas d'Aquin aux opérations géodésiques déjà tentées dans l'antiquité et renouvelées par les Arabes. La seule donnée fournie par Aristote à ce sujet, c'est l'évaluation de la circonférence terrestre à 400,000 stades. On ignore si une opération pratique avait servi de base à cette estimation (1).

Il semble cependant qu'elle devait être le résultat d'une supputation rationnelle : car

et Ptolémée avaient imaginé la théorie très complexe des excentriques et des épicycles pour en rendre raison. Quand saint Thomas aborde ce problème, il exprime toujours un doute et pressent qu'une autre hypothèse simplifiera ces mouvements bizarres des planètes, qui ne peuvent entrer dans les lois si harmonieuses et si simples du ciel. *In astrologia p mitur ratio excentricorum et epicyclorum ex hoc quod, hac positione facta, possunt salvari apparentia sensibilia circa motus cœlestes ; non tamen ratio hæc est sufficienter probans, quia etiam forte alia positione facta salvari possent* (*Sum. theolog.* I p , q. XXII, a. 1, ad 2m) La solution, en effet, était dans l'interversion des mouvements, immobilité du ciel et rota ion de la terre. Le même doute est exprimé dans le *de Cœlo et Mundo*, lib. I, lect. III, p 10. *Si tamen hoc verum sit.*

(1) Vivien de Saint-Martin, *Hist. de la géogr.*, p. 113.

Aristote ne lui aurait pas donné place, si elle n'avait eu en sa faveur au moins une légitimité apparente.

Les deux commentateurs connaissent en outre les opérations subséquentes exécutées dans le but de résoudre le même problème avec plus de précision.

Le chiffre fourni par Aristote était en effet le double de la longueur réelle d'un méridien terrestre. Albert et saint Thomas abandonnent sans peine le chiffre d'Aristote, pour se fier à des observations moins anciennes.

« Si le nombre fourni par Aristote, dit Albert, n'a pas été corrompu par les copistes, il est faux. Cela provient de ce qu'au temps d'Aristote on ne savait pas encore mesurer avec précision la valeur du diamètre du soleil, de la lune et de la terre, comme l'ont fait les savants mathématiciens qui ont suivi Ptolémée » (1).

Quant au procédé employé pour arriver à ces évaluations, Albert n'indique que celui de

(1) « Si hæc littera Aristotelis non sit vitio scriptorum depravata, tunc est falsa : et falsitas accidit ei ex eo quod tempore Aristotelis nondum perfecte sciebantur quantitates diametrorum solis et lunæ et terræ secundum veritatem antequam alio modo invenit, et super quam invenerunt sapientes mathematici, qui secuti sunt Ptolomæum » (p. 234).

Ptolémée, décrit au chapitre XVI du cinquième livre de l'*Almageste*, c'est-à-dire la détermination des dimensions respectives du soleil, de la lune et de la terre, par la mesure comparée de leurs diamètres. Quant à la valeur absolue du degré terrestre, il connaît le chiffre de 56 milles 2/3, fourni par les opérations entreprises par les Arabes en 727 ou 728, en Mésopotamie, par ordre du calife Almamoûn (1). Il n'indique pas, comme saint Thomas d'Aquin, le procédé suivi dans cette opération géodésique. Il opère sur le chiffre des Arabes en le multipliant par 360, le nombre de degrés du cercle, et obtient en milles la longueur de 20,400 ; il divise le total par le nombre 3,7, qu'il estime être le rapport π, et trouve ainsi le diamètre de la terre.

Saint Thomas a une notion plus précise des opérations par lesquelles on a déterminé l'étendue du méridien terrestre : il sait que l'on a mesuré une longueur du sol correspondant par la distance de ses points extrêmes à la valeur d'un degré astronomique. C'était bien là en effet le procédé employé par les Arabes, qui n'avaient fait que renouveler eux-mêmes

(1) *Histoire de la géogr.*, p. 250 et suiv.

celui d'Ératosthène et de Possidonius (1). C'est par Alfragan que Thomas d'Aquin connaît l'entreprise des Arabes et ses résultats, et par Simplicius, celle de Possidonius et de Ptolémée (2).

Tel est l'enseignement cosmographique développé et vulgarisé pour la première fois dans la société chrétienne au XIIIe siècle par Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin : la terre est une sphère de médiocre dimension, et les extrémités occidentales de l'Europe sont séparées des côtes orientales de l'Asie par une mer dont la superficie n'est pas très vaste. Retenons toutefois, sur ce dernier point, le doute de saint Thomas en attendant une exposition toute nouvelle et personnelle d'Albert le Grand.

(1) Vivien de Saint-Martin, *l. c.*, p. 137, 144.

(2) *Opera omn.*, *l. c.*, p. 196; Vivien de Saint-Martin, p. 201 et suiv.

CHAPITRE IV

ENSEIGNEMENT D'ALBERT LE GRAND SUR L'ÉTENDUE QUI SÉPARE LES COLONNES D'HERCULE DES INDES.

L'antiquité ne s'était pas tenue aux seules idées d'Aristote touchant la forme et l'habitabilité de la terre. Strabon, à ce point de vue, peut prendre le titre de chef d'école, encore que sa théorie ne dût pas avoir la même fortune que celle d'Aristote. Au lieu de voir, comme ce dernier, dans l'œcumène, ou monde connu des anciens, une étendue suffisante pour recouvrir la plus grande partie du globe terrestre dans le sens des longitudes, Strabon divise artificiellement et sans raison scientifique bien apparente la superficie terrestre par deux bandes océaniques perpendiculaires, correspondant, l'une à l'équateur, l'autre à un méridien, et formant en consé-

quence quatre sections terrestres, opposées et symétriques. L'œcumène, le monde des anciens, occupait un seul des deux segments de l'hémisphère boréal (1).

La conséquence de la théorie de Strabon était un changement profond dans la proportion établie par Aristote entre l'œcumène et la superficie totale de la terre : elle ouvrait un espace immense dans l'hémisphère nord entre les Colonnes d'Hercule et les Indes, là même où le chef du Lycée n'avait vu qu'un océan dont les rivages étaient assez rapprochés ; elle substituait enfin une vaste région habitable à la surface mobile des eaux.

La conception de Strabon ouvrait le champ aux fictions de la poésie et aux hypothèses d'une science encore peu sûre d'elle-même. On discuta dès lors l'existence des antipodes et leur habitabilité. On retrouve plus ou moins nettement l'influence de Strabon dans le *Songe de Scipion* de Cicéron et dans le commentaire que Macrobe en a fait. Nous ne croyons pas cependant que l'action de Strabon fut bien profonde chez les anciens. Un encyclopédiste de la valeur de Pline ignore l'œuvre du célèbre

(1) Vivien de Saint-Martin, p. 169.

géographe, et le premier Sénèque en est toujours à la conception d'Aristote : *Post omnia Oceanus, post Oceanum nihil.*

Cependant ce système de la division de la terre en quatre segments se retrouve d'une façon précise chez Guillaume de Conches au XIIe siècle et chez Gautier de Saint-Victor dans la seconde moitié du même siècle (1). Mais cette théorie n'eut pas de suites : le mouvement aristotélicien l'emporta et la fit disparaître.

Aussi est-ce bien à tort que l'on a voulu voir dans Roger Bacon un défenseur des antipodes, affirmant l'existence d'un continent interocéanique analogue à l'Amérique. Cette opinion repose sur une fausse intelligence des paroles de Bacon. Souvent, hélas ! à la base des admirations et des dénigrements du moyen âge, il y a l'ignorance du latin. Bacon n'a pas d'autres idées sur la question qui nous occupe que celles d'Aristote. Répondant aux anciens, qui avaient affirmé que la terre habitée n'occupait que le quart de la superficie du globe, pendant que les eaux recouvraient les trois autres quarts, il répond, pour réfuter cette opinion,

(1) Jourdain, *de l'Influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau Monde.* Paris, 1861, p. 8.

que « le prétendu quart habité s'étend en grande partie au dessous de la terre par opposition à nous, parce que la mer qui sépare ses extrémités de l'autre côté est petite : c'est pourquoi cet espace (*habitatio*) entre l'orient et l'occident n'égale pas la moitié du cercle équinoxial, ni la moitié de la circonférence terrestre. Quelle est cette étendue véritable? On ne l'a pas mesurée de notre temps, et nous ne trouvons rien de sûr à ce sujet dans les livres des anciens. A cela rien d'étonnant, puisque nous ne connaissons pas la moitié même des régions que nous habitons. Il est donc manifeste que des extrémités de l'occident à celles de l'orient, de notre côté, l'étendue est plus de la moitié de la terre » (1).

(1) « Jam patet quod multum de quarta illa sub nostra erit habitatione, propter hoc quod principia orientis et occidentis sunt prope, quia mare parvum ea separat ex altera parte terræ, et ideo habitatio inter orientem et occidentem non erit medietas æquinoctialis circuli, nec medietas rotunditatis terræ. Quantum autem hoc sit, non est temporibus nostris mensuratum, nec invenimus in libris antiquorum, ut oportet, certificatum ; nec mirum, quoniam plus medietatis terræ, in qua sumus, nobis ignotum. Manifestum est igitur quod a fine occidentis usque ad finem Indiæ supra terram erit longe plus quam medietas terræ » (*Opus majus.* Londini, 1733, p. 124). C'est ce texte que P. d'Ailly a transcrit littéralement dans son *Imago mundi*.

On le voit, ce sont les idées d'Aristote, avec ce qu'elles conserveront d'erroné jusqu'au temps de la découverte de l'Amérique. Mais parce que Bacon a qualifié l'étendue de l'océan Atlantique du titre vague de *habitatio*, alors même que ce mot ne peut pas avoir d'autre sens que celui de « lieu » ou d' « espace », puisque suivant lui il n'y a qu'une petite mer entre les extrémités du monde connu, on a traduit par « habitation », ou « continent », malgré le contresens qu'on infligeait au texte même et aux idées de Bacon. On a transformé finalement cette faute de grammaire en « intuition scientifique », et l'on a déclaré que « le Docteur admirable, comme l'avaient si bien surnommé ses contemporains, eut en effet la gloire d'affirmer hardiment que, d'après les lois de la nature, une grande terre inconnue devait exister en Occident » (1). Tout cela pour un solécisme!

Dans son commentaire *du Ciel et du Monde*, Albert le Grand semble avoir partagé l'opinion d'Aristote sur la proximité de l'Europe et des Indes. Cependant il ne devait pas s'en tenir là; et il est du plus haut intérêt de connaître

(1) Gaffarel, *Hist. de la découv. de l'Amér.*, I, p. 188.

les vues personnelles qu'il expose dans son traité *de la Nature des lieux*. Cet écrit est, dans le sens le plus large du mot, un traité de géographie. Division de la terre en divers climats, relation entre les climats et leurs productions, distribution des mers et des continents à la surface du globe, énumération des grandes cités et des pays connus : telles sont les principales questions examinées par Albert.

C'est dans cet ouvrage que le grand naturaliste nous donne son véritable sentiment sur les antipodes. Quand il commente Aristote, non seulement Albert ne substitue pas sa pensée à celle d'Aristote, mais il va même, comme il le dit expressément, jusqu'à taire ses opinions personnelles, quand elles pourraient différer de celles du Maître (1). Aussi sa méthode comme commentateur est-elle véritable-

(1) « Expletum est totum opus naturarum, in quo sic moderamen tenui, quod dicta Peripateticorum, prout melius potui, exposui : nec aliquis in eo potest deprehendere quid ego ipse sentiam in philosophia naturali : sed quicumque dubitat, comparet hæc quæ in nostris libris dicta sunt dictis Peripateticorum, et tunc reprehendat, vel consentiat, me dicens scientiæ ipsorum fuisse interpretem et expositorem : si autem non legens et comparans reprehenderit, tunc constat ex odio eum reprehendere, vel ex ignorantia : et ego talium hominum parum

ment objective, et les critiques que l'on a faites contre lui et saint Thomas d'Aquin, touchant l'interprétation personnelle qu'ils ont pu donner de la doctrine d'Aristote, reposent d'ordinaire sur des *a priori* peu justifiés.

Cela est particulièrement manifeste dans le cas présent. Dans son commentaire *du Ciel et du Monde*, Albert expose simplement l'affirmation d'Aristote touchant le peu de distance qui séparerait les Colonnes d'Hercule des Indes orientales. Saint Thomas l'imite, mais en émettant un doute, à cause de l'insuffisance de la preuve alléguée. En reprenant la question pour son propre compte, Albert s'éloigne très franchement des idées d'Aristote, et il nous expose des vues fort remarquables par leur justesse et la prudence scientifique dont elles sont empreintes.

Le chapitre XII du *de Natura locorum* porte

curo reprehensiones » (*Opera*, t. XII, *de Animalibus*, p. 582).

« Physica tantum suscepimus dicenda, plus secundum Peripateticorum sententiam prosequentes ea quæ intendimus, quam etiam ex nostra scientia aliquid velimus inducere : si quid enim forte propriæ opinionis haberemus, in theologicis magis quam in physica, Deo volente a nobis proferetur » (*Opera*, t. IX, *de Somno et Vigilia*, p. 195).

en titre : *De la nature et de la disposition de l'hémisphère inférieur* (1). C'est là qu'Albert nous expose ses vues : « Maintenant, dit-il en commençant, nous avons à nous occuper de l'autre moitié de la terre, celle qui se trouve dans l'hémisphère inférieur. Les philosophes ont, sur ce sujet, des opinions fort diverses, et même contradictoires. D'ordinaire ils enseignent que personne n'a pu passer de nos régions dans l'autre hémisphère. Mais cela tient à ce que tous ceux qui ont fait des observations sur les différents lieux de la terre et sur les astres, ont opéré dans l'hémisphère supérieur. Cela est surtout manifeste dans leurs écrits sur les éclipses lunaires.

« Une éclipse de lune a lieu en effet pour toute la terre de la même manière et au même moment. Les philosophes qui se sont trouvés sur des longitudes diverses, ont noté l'instant de l'éclipse, et nous ne croyons pas que la différence extrême entre les observations des uns et des autres dépasse jamais douze heures. Comme à chaque heure correspond un mouvement de 15° du ciel, il s'ensuit qu'en douze heures le ciel aura accompli une

(1) *Opera*, t. IX, p. 552.

révolution de 180°. C'est juste la moitié de la sphère céleste à laquelle correspond une moitié de la terre. La conséquence est donc que les divers observateurs des éclipses de lune ne peuvent être séparés les uns des autres par plus de la moitié de la terre. Par exemple, si pour un habitant de l'Orient une éclipse de lune a lieu à la première heure de la nuit, pour un habitant de l'Occident il y aura douze heures de différence. De là les philosophes ont conclu qu'il n'y a d'habitants que sur une moitié de la terre.

« La presque totalité des mathématiciens est de l'avis des philosophes, et soutient que l'hémisphère inférieur n'est pas habité. Il est clair, disent-ils, que la masse de l'eau est plus considérable que celle de la terre. Il faut donc qu'une partie de la terre soit entièrement submergée, de même que nous voyons l'air entourer la terre et l'eau. Or, comme la terre n'est pas recouverte par l'eau dans notre hémisphère, il semble qu'il faille accorder qu'elle l'est dans l'hémisphère opposé ».

Cette conclusion, Albert ne l'admet pas.

Il expose d'abord les trois raisons présentées par l'antiquité pour étayer la négation des antipodes.

Les uns disent que pour les antipodes le mouvement du ciel est interverti, puisqu'ils ont leur orient où nous avons notre occident; or, comme le ciel préside par son mouvement à toute génération, il ne peut remplir efficacement ce rôle pour l'hémisphère inférieur. Aussi Pythagore avait-il mis en cet endroit le séjour des damnés.

D'autres affirment que le volume des eaux est quatre fois celui de la terre, ce qui implique que plus de la moitié de cette dernière soit couverte par les mers.

Enfin, Hésiode déclare ce lieu inutile, parce que personne n'aurait pu y aller. Or, comme nous descendons d'un seul homme, si l'humanité avait été créée là-bas, elle n'aurait pu venir où nous sommes. Mais de fait nous savons que les hommes ont été établis dans notre hémisphère, là où ils se trouvent présentement : ils ne sont donc pas en un autre lieu.

A la suite de ces objections, qui nous montrent comment l'esprit humain, en l'absence des procédés rigoureux de l'observation et de l'expérience, cherchait à étreindre les problèmes scientifiques avec des raisons de convenance ou des inductions sans portée, Albert rapporte l'opinion d'Albumasar et de ses adep-

tes, et c'est avec elle qu'il entre dans l'exposition de ses propres idées. La terre est habitable dans l'hémisphère inférieur comme dans le nôtre. Le soleil doit dessécher les parties terrestres voisines de l'équateur, sur lesquelles ses rayons tombent perpendiculairement. Les parties plus éloignées doivent être plus riches en eau.

Passant à l'examen des trois objections susmentionnées, Albert répond à la première en faisant observer que la droite et la gauche, l'orient et l'occident, sont des termes relatifs ; que l'ordre des mouvements célestes est pour l'autre hémisphère une réalité identique à ce qui se passe dans le nôtre, et que, conséquemment, l'objection de Pythagore est absolument nulle (1).

Pour ce qui est de la seconde, il est on ne peut plus incertain que la masse des eaux soit plus considérable que celle de la terre. Il y a d'ailleurs de nombreuses causes qui peuvent modifier la masse aqueuse, à cause de la facilité que cet élément a de se transformer. Cette observation d'Albert est très plausible ; mais

(1) « Et ideo ratio Pythagoræ nulla est omnino » (*Op. cit.*, p. 554).

on voit qu'il n'imaginait pas la proportion dans laquelle se trouvent la masse d'eau stable et celle qui est transformée par l'évaporation et les autres causes naturelles.

« Quant à l'objection, dit-il, tirée du fait qu'aucun des habitants de l'hémisphère inférieur n'est venu jusqu'à nous, on ne peut pas en induire qu'il n'y a pas d'habitants, mais simplement que l'étendue de l'océan qui entoure ces terres ne permet pas de la franchir par la navigation. Si toutefois on a franchi cet espace, ç'a dû être sous la zone torride, puisqu'il semble que là les rivages doivent être plus rapprochés » (1).

Rien n'est plus sensé que ce jugement touchant la difficulté d'atteindre les terres de l'autre hémisphère. Pour ce qui est de l'affirmation que les côtes les plus rapprochées entre ce monde inconnu et l'ancien sont sous la zone

(1) « Quod autem ad nos non pervenit aliquis de habitatoribus inferioris hemisphærii, non est ex hoc, ut inducunt, quia nullus ibi habitat : sed potius quantitas oceani interjacentis undique circa terram per circuitum, quod propter nimiam distantiam locorum suorum transnavigari non potest. Si autem in aliqua parte transnavigatum est, hoc est sub torrida : quia ibi secundum naturam littora ejus sunt magis stricta ».

torride, il y a là comme un [illegible] tion. Toutefois ces sortes de [illegible] pas être jugées par leur valeur [illegible] par la valeur des arguments qui leur [illegible] d'appui. La double base de [illegible] d'Albert est certainement dans le [illegible] renflement de la partie [illegible] l'Afrique et dans l'observation [illegible] haut, à savoir que, l'intensité solaire [illegible] la zone torride étant à son maximum, cette partie [illegible] être la plus desséchée, et la partie [illegible] croûte terrestre mise plus à nu que [illegible] régions polaires, d'où le rapprochement des continents vers la région équatoriale. A ce dernier point de vue, on voit qu'il restait encore beaucoup à apprendre à Albumasar et à Albert le Grand sur les mouvements de l'écorce terrestre, sur les irrégularités de son émergence, et sur l'équilibre établi entre ces immenses vases communicants qui ont nom les mers et les océans.

« Quant à ceux, poursuit Albert, qui s'imaginent que les hommes ne peuvent pas habiter l'autre hémisphère, parce qu'ils tomberaient de terre, il ne faut pas en tenir compte. C'est une ignorance vulgaire de dire que ceux qui ont les pieds opposés aux nôtres doivent

tomber. Le bas ne doit pas s'entendre par rapport à nous, mais d'une façon absolue, parce que cela est en bas qui est dirigé, en quelque point que ce soit, vers le centre de la terre » (1).

Finalement Albert conclut : « Si donc nous voulons suivre les hommes qui ont été profondément versés dans la philosophie, nous dirons que l'hémisphère inférieur est distribué comme l'hémisphère supérieur : il doit y avoir des régions inhabitables, soit à cause du froid, soit à cause de la chaleur. Quant aux régions habitables, elles se divisent par climats, comme chez nous ; et il doit en être ainsi suivant l'ordre naturel des choses » (2).

(1) « Nec sunt audiendi qui fingunt ibi homines habitare non posse, eo quod caderent a terra si ibi habitarent : dicere enim eos cadere qui pedes habent ad nos, vulgaris imperitia est : cum inferius mundi non sit acceptum quoad nos, sed simpliciter, ita quod simpliciter inferius est, et ubique vocatur versus terræ centrum » (p. 554).

(2) « Si igitur dictis viris qui valde probati fuerunt in philosophia, consentiamus, tunc dicemus inferius hemisphærium omnino dividi, sicut superius divisum est, et habere regiones inhabitabiles propter frigus, et inhabitabiles propter calorem, et regionem habitabilem distingui per climata, sicut nostra distincta est : et hoc quidem secundum contingentiam naturalis dispositionis » (p. 554).

C'est par analogie qu'Albert pensait que la zone torride était inhabitable dans l'hémisphère inférieur. Les anciens la croyaient dépourvue d'habitants dans le nôtre, et les déserts brûlants de l'Afrique avaient longtemps arrêté leurs tentatives d'exploration. Les mythes les plus étranges s'étaient formés sur l'habitabilité de ces régions désolées, et beaucoup croyaient qu'on ne pouvait les franchir. Albert ne partage pas ce dernier préjugé. « Je crois, dit-il, qu'il est difficile de traverser ces espaces, mais cela n'est pas impossible. La difficulté vient de ce que ce sont de vastes déserts de sable, stériles et brûlés par le soleil. C'est à cause de cela qu'il y a si peu de communication entre les hommes qui sont tout à fait au sud de ces régions et nous qui sommes au nord » (1).

Tel est en abrégé, mais avec sa physionomie précise, l'enseignement d'Albert le Grand

(1) « In omnibus credo his verius esse, quod difficilis sit transitus et non impossibilis : et hoc propter vastam et arenosam, eremum, quæ adustione solis sterilis est : et ideo sine longitudinis viatione transiri non potest : et hanc esse causam existimo, quare parva est communicatio hominum ultra æquinoxialem existentium in climatibus meridionalibus, cum his qui nobiscum habitant in quarta acquilonari » (p. 545).

et de saint Thomas d'Aquin. Depuis le moyen âge, où les idées relatives à la sphéricité de la terre et à l'habitabilité de ses diverses parties firent leur entrée dans la société chrétienne, jusqu'à Christophe Colomb, rien de plus sensé et de plus vrai ne devait être dit.

La démonstration de la sphéricité de la terre, qui était à la base de toutes les autres questions, était établie avec une ampleur et une précision de termes qui satisfaisaient aux exigences scientifiques les plus rigoureuses. Enfin et surtout, les vues d'Albert le Grand sur les conditions de l'hémisphère inférieur atteignent une approximation de vérité qui étonne.

CHAPITRE V

PERMANENCE DE L'ENSEIGNEMENT COSMOGRAPHIQUE D'ALBERT LE GRAND ET DE SAINT THOMAS D'AQUIN DANS L'ÉCOLE DOMINICAINE AU TEMPS DE LA DÉCOUVERTE DES INDES. — LEONARDO DATI ET TOLOSANI DA COLLE.

L'enseignement cosmographique d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin est d'autant plus remarquable, que ce que les idées de ces deux penseurs avaient de plus personnel et de plus vrai devait être abandonné par les siècles suivants, et Christophe Colomb lui-même ne devait pas en profiter. L'inventeur du Nouveau Monde devait s'attacher à l'affirmation erronée d'Aristote sur la proximité des Indes et des côtes de l'Espagne. Thomas d'Aquin avait eu beau révoquer en doute l'affirmation du Maître, en montrant l'insuffisance de la donnée qui formait la base de l'argumentation ;

Albert le Grand poussant plus loin et démontrant, d'après les données astronomiques positives, que l'Europe et l'Asie n'avaient qu'une longitude totale de 180°, et qu'une moitié de la terre restait encore inconnue, qu'elle était constituée par des mers et des terres habitables réparties en plusieurs climats à l'instar de notre propre habitation : rien n'y fit. Une partie de l'enseignement des deux grands docteurs fit naufrage. Heureusement, l'affirmation principale de la sphéricité traversa quand même deux siècles dépourvus de génie scientifiques, et triompha des quelques obstacles qu'elle rencontra sur son chemin.

Toutefois on nous permettra de ne pas laisser passer l'occasion de faire observer qu'au point de vue scientifique, l'effort remarquable opéré par le xiiie siècle n'eut pas de résultat dans les deux siècles suivants. Le fait est manifeste dans la question cosmographique qui nous occupe, mais il est général. De l'apport immense fait à la société latine par les civilisations hellénique et arabe, une part seulement fut absorbée et assimilée par la vitalité intellectuelle de l'Occident. L'élément relatif aux sciences expérimentales, quoique clairement présenté aux esprits latins par des hommes supérieurs, comme Albert le

Grand, Vincent de Beauvais, Roger Bacon et Thomas d'Aquin, demeura stérile et fut un produit mort. Deux causes concoururent surtout à ce résultat : le caractère éminemment dialectique qu'avait pris l'activité intellectuelle au cours du XIIe siècle ; laquelle, par une inclination naturelle, absorba dans l'héritage gréco-arabe ce qui s'adaptait le mieux à des besoins et à des aspirations déjà très stables. Le développement des sciences théologiques et les luttes d'écoles se rattachent au même mouvement, et contribuèrent beaucoup à l'étendre et à en fixer la direction. En second lieu, les produits scientifiques positifs élaborés dans d'autres milieux, basés sur des habitudes d'expérimentation et des moyens d'observation étrangers à l'éducation latine, ne pouvaient être assimilés avec la même facilité que des sciences spéculatives et d'ordre exclusivement déductif. L'intelligence humaine, dans le gigantesque festin que lui servirent ses initiateurs du XIIIe siècle, n'absorba pas tout ; il resta sans destination ni utilité très marquée un excédent considérable : les sciences positives et leurs données les plus spéciales. Albert le Grand et Thomas d'Aquin eurent une vision très claire de l'œuvre scientifique élaborée par les Grecs et développée

par les Arabes, mais ils n'eurent pas de successeurs dans cette partie de leur initiation et de leur œuvre. Ce qui survécut, ce furent certaines données générales relatives aux diverses sciences, à la cosmographie, par exemple ; mais, loin de se développer et de s'accroître, ces connaissances s'amoindrirent, comme font les arbres qui manquent de sève, et dont le squelette demeure encore debout après qu'ils ont perdu leurs feuilles et leurs rameaux.

L'idée de la sphéricité terrestre fut heureusement une des grosses branches de la science cosmographique, et elle demeura intacte jusqu'à la fin du xve siècle, beaucoup plus qu'on ne l'imagine d'ordinaire. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir la littérature très riche au moyen âge de ce que l'on nommait la Sphère. Ces traités, auxquels celui de Sacrobosco servit longtemps de modèle, sans être cependant le premier, constituaient une description de la machine du monde, de ses pièces et parties, comme l'imaginaient les anciens. Le narrateur partait de la sphère extrême qui enveloppe le monde, et descendait par l'examen et l'étude des sphères intermédiaires jusqu'au centre où se trouvait la sphère terrestre. Elle était décrite à son tour dans ses divers éléments, et l'his-

toire des plantes, des animaux et de l'homme achevait cette course gigantesque, à laquelle se complaisaient les esprits du moyen âge, et que beaucoup, pour la rendre plus grandiose, chantaient en vers.

Le dogme scientifique de la sphéricité terrestre demeura surtout intact dans l'école dominicaine, la citadelle inexpugnable du péripatétisme depuis le XIIIe siècle. Il suffit, pour s'en rendre compte, de la consulter au temps et au pays même de Toscanelli, c'est-à-dire à la source de l'influence qui s'exerça le plus efficacement sur Christophe Colomb. Florence a d'ailleurs été le centre d'élection de l'Occident pour la précocité de toutes les manifestations du génie humain.

A la fin du XVe siècle, deux dominicains florentins ont écrit un traité *de la Sphère*. Les Frères Prêcheurs ont eu sur les bords de l'Arno, plus encore que partout ailleurs, un goût marqué pour tous les arts. C'est là aussi, vers le milieu du siècle, que le jeune Americo Vespucci avait reçu sa première instruction de la bouche de son oncle le P. George Antoine Vespucci, religieux dominicain au couvent de San Marco. Americo avait eu pour compagnon d'études René, le futur roi de Jérusalem et de

Sicile, auquel il dédia plus tard le récit de ses voyages. C'est là qu'il rappelle ces premiers souvenirs et exprime le regret de n'avoir pu suivre les exemples de vertus de son saint oncle (1).

Les deux traités *de la Sphère* que nous mentionnons ici sont écrits en vers italiens, et leur composition n'est pas séparée par un grand nombre d'années (2).

(1) « Peregi enim bis binas navigationes ad novas terras inveniendas, quarum duas ex mandato Ferdinandi incliti regis Castelliæ per magnum Oceani sinum occidentem versus feci; alteras duas jussu Emmanuelis Lusitaniæ regis ad austrum. Itaque me ad id negocii accinxi, sperans quod T [ua] M [ajestas] me de clientulorum numero non excludet, ubi recordabitur quod olim mutuam habuerimus amicitiam tempore juventutis nostræ, cum grammaticæ rudimenta imbibentes, sub probata vita et doctrina venerabilis et religiosi fratris de S. Marco fratris Georgii Anthonii Vespucci avunculi mei pariter militaremus; cujus avunculi vestigia, utinam sequi potuissem, alius profecto (ut et ipse Petrarcha ait) essem quam sum ». Navarrete (*Colección*, t. III, p. 192).

(2) Ils ont été réédités avec un autre traité sous ce titre : *la Sfera...da F. Leonardo di Stagio Dati,... aggiuntavi la Nuova Sfera... di F. Gio. M. Tolosani da Colle*, etc. Firenze, Molini, 1859. Au commencement de l'ouvrage se trouvent de bonnes notices biographiques de C. Galletti, l'éditeur. F. L. Dati, *la Sfera*. Libri quattro in ottava rima. Roma, 1863.

Le premier, publié vers 1480, est l'œuvre de Leonardo Dati, religieux du couvent de Santa Maria Novella, lecteur de Bible au *Studium* de Florence et plus tard maître général de son ordre (26 mai 1414 + 16 mars 1524). La première édition de *la Sfera* de Dati est sortie des presses du couvent dominicain de Saint Jacques de Ripoli, à Florence. Les dominicains furent en effet des premiers à introduire l'imprimerie dans cette ville, et le premier ouvrage édité par eux est la Grammaire de Donato, en 1476 (1).

Au cours de son poème scientifique, Leonardo consacre quelques strophes à la description de la terre, où ses idées cosmographiques sur l'objet de notre étude sont clairement exprimées. Il est aisé de constater que le fond doctrinal du XIIIe siècle y demeure, mais que les observations très spéciales d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin ont disparu. La science du globe terrestre a subi en deux siècles et

(1) V. Fineschi, *Notizie storiche sopra la Stamperia de Ripoli.* — Panzer, *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum MD.* Norimbergæ, 1793, t. I, p. 404. — P. Bologna, *la Stamperia fiorentina del monastero di S. Jacopo di Ripoli e le sue edizioni* (*Giornale storico della letteratura italiana*, t. XX (1892), p. 349-378 ; XXI (1893), p. 49-69).

demi le sort de la pièce de monnaie à laquelle la circulation a laissé sa rondeur en effaçant son relief.

La terra è corpo solido e pesante,
E grave più ch' alcun altro elemento,
Posta nel centro dentro a tutte e quante
Le sfere e più di lungi al firmamento
Da ogni parte egualmente distante.
Fra l'aria e lei ha l'acqua il suo contento,
Benchè in alcuna parte si discuopra
La terra in alto e par che sia di sopra (1).

Siede il gran mar sopra la terra tonda
E la più parte d'essa cuopre e bagna,
E quella terra che soperchia l'onda
Esce fuor d'essa siccome montagna.
Oceano è detto quel che la circonda,
Che per lo stretto dello mar di Spagna
Mette pel mezza della terra il mare,
Lo qual Mediterran si fa chimare (2).

(1) *L. c.*, p. 5. La terre est un corps solide et pesant, — plus lourd qu'aucun autre élément, — placé au centre de toutes — les sphères, le plus loin du firmament, — mais à égale distance de toute part. — Entre l'air et lui les eaux trouvent leur place, — bien que en quelque partie la terre se découvre — et paraisse placée sur l'eau.

(2) P. 6. La grande mer s'étend sur la terre sphérique, — en recouvre et baigne la plus grande partie. — La terre

Après cette description générale des terres et des mers, Dati détermine l'étendue respective des unes et des autres.

Un T dentro ad un O mostra il disegno
Comme in tre parti fu diviso il mondo,
E la superiore è il maggior regno
Che quasi piglia la metà del tondo
Asia chiamata : il gambo ritto è segno
Che parta il terzo nome dall secondo,
Affrica dico da Europa : il mare
Mediterran tra esse in mezzo appare.

Questo tondo non é mezza la sfera
Ma molto meno, e tutto l'altro è mare :
E non è tutta questa faccia intera
Arida terra, ma da navicare.
Si truova in certe parte gran riviera
Che ben la terza parte dee bagnare
D'acqua salata che vien dal gran cerchio,
Che a tutta l'altra terra la coperchio (1).

qui domine l'onde — sort de l'eau — comme une montagne. — On nomme Océan la partie qui l'entoure — et qui par le détroit de la mer d'Espagne — forme une mer au milieu des terres, — qu'on appelle Méditerranée.

(1) P. 9. Un T placé dans un O donne un dessin — qui montre comment fut divisé le monde [les continents]. — La partie supérieure, la plus grande, — occupe presque la moitié du rond : — c'est l'Asie. Le jambage droit [du T] est le signe — qui sépare la seconde partie de la troisième,

Pour Dati, comme pour son contemporain Toscanelli, l'Europe, l'Asie et l'Afrique forment donc la totalité du monde habitable : c'est l'idée traditionnelle et fausse d'Aristote. Des rivages de l'Afrique occidentale on sait peu de chose : on s'aventure difficilement en ces parages, et ceux qui s'y sont hasardés n'ont plus donné signe de vie.

Di sotto a Setta [Ceuta] forse mille miglia
Giù per quel lito s'ha poca notizia :
D'andarvi l'uom di rado si consiglia
Nè per diletto nè per avarizia,
E già ne furon che per maraviglia
Vollon passar più oltre, e con tristizia
Di loro e di lor genti fer tal gita,
Che mai poi non si seppe di lor vita (1).

— l'Afrique de l'Europe. La mer — Méditerranée paraît entre l'une et l'autre.

Ce rond [les continents] n'égale pas la moitié de la sphère, — mais est beaucoup plus petit; le reste est la mer. Tout le côté habité — n'est pas de la terre aride : on peut y naviguer. — Il y a en certaines régions de grandes rivières [mers intérieures], — qui doivent baigner la tierce partie — d'eau salée qui vient du grand cercle [l'Océan] — qui couvre tout le reste de la terre.

(1) P. 11. Au dessous de Ceuta, peut-être pendant mille milles, — en bas, le long du rivage, on sait peu de chose. — L'homme de mer ne se décide à y aller — ni par plaisir ni par amour du gain. — Déjà par extraordinaire il y en a eu — qui ont voulu passer outre, et, par malheur

Fra Giovanni Maria Tolosani da Colle, religieux dominicain à San Marco, a aussi écrit un poème sur *la Sphère*, plus étendu, plus détaillé et plus savant que celui de Dati, mais inférieur au point de vue de la versification et de la langue. Publié par lui en 1514, il fut vraisemblablement écrit plus tôt, car il n'y fait aucune allusion à la découverte des Indes. Il nous dit même qu'il ne parlera pas des habitants des antipodes, parce qu'on les connaît peu :

> Non diro degli antipodi niente
> Perocchè sono a molti ignota gente (1).

Ce silence de Tolosani sur les découvertes maritimes du temps, qu'on retrouve dans d'autres écrivains des premières années du XVI[e] siècle, est très significatif : il nous montre que les grandes découvertes géographiques d'alors n'eurent pas l'éclat du coup de foudre que nous imaginons d'ordinaire.

Une des strophes intéressantes de *la Sphère* de Tolosani est celle où il nous décline les au-

pour eux et leurs amis, ont eu tel sort — qu'on n'a jamais plus rien su de leur vie.

(1) P. 46.

torités scientifiques à la suite desquelles il marche : ce sont les autorités classiques de la géographie ancienne, plus quelques autres qui s'y sont ajoutées dans la suite. Il écrit, en faisant la description de l'Inde :

Non fingo questo di mia opinione,
Che se il facessi sarei falso e reo :
Nel mio narrare io seguito Strabone,
E sopra a tutto Claudio Tolomeo :
Parte dico di quel che Plinio pone
E Nicolo German, Biondo e Timeo :
E sigue il Giglio Zaccaria già noto
Solin, Pomponio Mela ed Erodoto (1).

Quant à la distribution des terres sur le globe terrestre, Tolosani a les mêmes idées que Dati : l'Asie, l'Europe et l'Afrique forment le monde connu, et les deux dernières régions sont équivalentes en étendue à la première (2).

Ainsi donc, à la fin du xve siècle, les idées qui devaient conduire Christophe Colomb à la découverte du Nouveau Monde étaient toujours en circulation, quant au principal, dans le monde intellectuel d'alors. L'inventeur des Indes les y puisa sans y rien ajouter de per-

(1) P. 47.
(2) P. 46.

sonnel ; il les accepta même avec cet élément erroné qui leur venait d'Aristote, et que Thomas d'Aquin et Albert le Grand avaient vainement tenté d'arrêter au passage. Tout le génie de Colomb fut dans l'audace d'une entreprise regardée jusque-là comme impossible, ou au moins souverainement difficile. Il eut incontestablement l'intelligence des idées cosmographiques qui le conduisaient à ses hardis desseins ; mais, encore une fois, bien loin que ces idées eussent été élaborées par son esprit, elles n'étaient que l'héritage amoindri et oblitéré des siècles précédents. Ce que la science du xve siècle possédait de vrai et de fécond, venait de l'antiquité en passant par le moyen âge chrétien, par Albert le Grand surtout, le premier initiateur de la société latine aux richesses scientifiques des Grecs et des Arabes. L'école dominicaine, fidèle au péripatétisme, conserva sans effort l'enseignement traditionnel ; et, au temps de la découverte des Indes, elle n'avait rien renié du fond de son enseignement. Aussi ne devons-nous pas être surpris de voir Colomb, à son arrivée en Espagne, trouver son plus ferme appui dans un religieux dominicain, Diégo de Déza, professeur à l'université de Salamanque. Vingt an-

nées d'un patronage constant et efficace feront dire à Colomb, quelques années à peine avant sa mort, que Déza l'a toujours favorisé depuis son arrivée en Castille et que c'est à lui que Leurs Majestés Catholiques doivent de posséder les Indes.

SECONDE PARTIE

Christophe Colomb et Diégo de Déza.

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES RELATIONS DE CHRISTOPHE COLOMB ET DE DIÉGO DE DÉZA

La part de l'ordre de Saint Dominique dans la série des événements relatifs à la découverte de l'Amérique ne devait pas s'arrêter à une collaboration intellectuelle. Ses grands docteurs avaient mûri, sous l'action féconde de leur génie, les idées scientifiques qui portaient en elles le grand événement de la fin du xve siècle. Ce n'était pas encore assez. Des esprits qui ne voient pas à quelle étonnante proximité les faits sont souvent de leurs idées génératrices, pourraient trouver lointaine la dépendance qui rattachait les préoccupations de Christophe Colomb à la science cosmographique d'Albert le Grand et de saint Thomas

611418

d'Aquin. Dans l'ordre des faits, c'est encore un Frère Prêcheur qui va avoir la gloire d'être le plus ferme appui de l'inventeur du Nouveau Monde.

Diégo de Déza est le grand protecteur de Christophe Colomb. Nul autre patronage ne peut être comparé à celui-là, ni quant à sa durée ni quant à son importance : il a duré vingt ans, depuis la venue de Colomb en Espagne jusqu'à sa mort ; et de sa nature il a abouti à une réalisation pratique des projets du célèbre navigateur. Ajoutons que, par une fortune unique, c'est la main même de son illustre protégé qui a souscrit à Diégo de Déza la formule authentique de sa reconnaissance.

Les vulgarisations historiques, qui se nourrissent volontiers d'amplifications imaginaires, sans ignorer Diégo de Déza, l'ont cependant laissé dans une pénombre qui serait de l'injustice si de semblables productions avaient un titre sérieux à l'attention de la science. D'autre part, aucun historien n'a encore travaillé à dégager dans une vue d'ensemble l'action de Déza pendant les deux périodes obscures de la vie de Colomb, celle qui a précédé et celle qui a suivi la découverte de l'Amérique. Aussi notre dessein serait-il de préciser le rôle du cé-

lèbre dominicain comme protecteur de Colomb, de caractériser la nature de son patronage, et de présenter quelques observations critiques touchant certains protecteurs présumés dont les titres ont tout lieu de paraître suspects.

Ainsi que nous l'insinuions tout à l'heure, l'autorité fondamentale sur laquelle reposent les droits historiques de Diégo de Déza est de tout point incontestable : elle n'est autre que le témoignage écrit de Christophe Colomb. Dans la pénurie de documents contemporains capables de déterminer avec précision de nombreux points de l'histoire de l'inventeur du Nouveau Monde, on comprend de quelle valeur sont des données positives telles que celles fournies par les lettres mêmes et les écrits de Christophe Colomb. Cette remarque prend encore une autre portée si l'on songe que l'Amiral des Indes, dans le récit de son troisième voyage, se refuse à reconnaître plus de deux protecteurs, lesquels, dit-il, sont deux moines. Enfin, après les travaux critiques de M. H. Harrisse sur les *Histoires de Christophe Colomb* attribuées à son fils Fernand, une revision des nombreuses affirmations introduites par une œuvre suspecte s'impose à l'historien, alors surtout que l'on voit la funeste influence

exercée par ce factum jusque sur des écrivains qui, comme Las Casas, sont regardés comme les pères de l'histoire du Nouveau Monde.

Chacun sait les longues difficultés et les rebuts qui accueillirent Christophe Colomb lorsque, vers l'année 1485, il vint présenter à Leurs Majestés Catholiques Ferdinand et Isabelle des projets de découvertes et ses offres de services. L'histoire détaillée des luttes du navigateur génois contre la mauvaise fortune pendant quelque six années est difficile, disons le mot, impossible à tracer avec sécurité, en présence des données contradictoires qui s'offrent à l'historien dans l'état actuel de la science. Heureusement, le rôle de Diégo de Déza est bien caractérisé et indépendant de toute question subsidiaire.

Dès que Christophe Colomb met les pieds sur le territoire des rois de Castille, il trouve un ami qui le soutient et le favorise. C'est le protecteur du premier jour. Colomb nous l'affirme. Au retour de son quatrième voyage, il écrit à son fils Diégo, et lui recommande de s'appuyer sur Déza, devenu évêque de Palencia, pour règler ses affaires à la cour. Comme pour lui faire entendre quel accueil et quel concours trouvera en lui le fils de l'Amiral des Indes,

Colomb ajoute : « Le seigneur évêque de Palencia, depuis que je suis venu en Castille, m'a toujours favorisé et désiré mon honneur ». — *El Sr. Obispo de Palencia, siempre desde que yo vine á Castilla, me ha favorecido y deseado mi honra* (1). Il y avait vingt ans de cela, et l'on comprend sans peine déjà tout ce que comporte le mot « toujours », *siempre*, écrit par Colomb une année et quelques mois avant sa mort : c'est un brevet de la plus constante fidélité dans son patronage, délivré à Diégo de Déza.

En quel lieu et à quel jour se rencontrèrent pour la première fois Colomb et Déza ? A Salamanque, sans doute, encore que nous ne puissions l'établir certainement. Nous aimerions à voir face à face ce pauvre Génois qui portait en lui une idée de génie, et le premier professeur de l'université de Salamanque, et les entendre deviser de ces préoccupations qui allaient bientôt révolutionner le monde. Diégo de Déza, issu d'une noble famille de Toro, était entré jeune dans l'ordre de Saint Dominique. Il avait étudié à Salamanque, et, au moment où Colomb le rencontrait, il allait quit-

(1) M. Fernandez de Navarrete, *Colección de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Españoles*, Madrid, 1825, t. I, p. 334.

ter la première chaire de l'université. Les mérites et la réputation du célèbre maître lui valaient à cette heure, de la part des Rois Catholiques, la confiance d'être désigné pour précepteur de l'héritier du trône, le jeune infant don Juan (1).

Les rapports de Colomb et de Déza précédèrent-ils l'élévation de ce dernier aux fonctions de précepteur royal, alors qu'il n'était encore que le titulaire de la chaire de prime à Salamanque ? Nous sommes porté à le croire, encore qu'il soit difficile de le déterminer rigoureusement. Déza fut nommé précepteur vers 1486 (2), peut-être plus tard, mais non plus tôt, car à cette date l'infant n'avait encore que huit ans. D'autre part, il règne quelque incertitude sur l'époque précise à laquelle Colomb arriva en Espagne. D'après M. Harrisse, il serait venu directement du Portugal en Espagne, *entre l'automne de 1484 et le*

(1) Sur Diégo de Déza, voyez Échard, *Script. ord. Præd.*, Paris, 1721, t. II, p. 51 ; A. Touron : *Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint Dominique*, Paris, 1746, t. III, p. 722-742, et une excellente notice biographique de Hundhausen dans le *Kirchenlexikon*, Freiburg im Brisgau, 1884, t. III, pages 1657-1660.

(2) Échard, *loc. cit.*, p. 51.

mois de janvier 1486 (1) ; mais l'on tend communément à avancer ce dernier terme. Les présomptions vont donc à hâter l'arrivée de Colomb et à retarder la nomination de Déza, et il est dès lors probable qu'ils se sont rencontrés avant que Déza eût achevé sa carrière de professeur, puisque ce dernier a favorisé Colomb et désiré son honneur depuis sa venue en Castille, c'est-à-dire avant 1486 (2).

Quoi qu'il en soit de la position occupée par Déza au moment de sa première rencontre avec Colomb, que ce fût à l'université de Salamanque ou à la cour des Rois d'Espagne, ce qui demeure indiscutable, c'est l'accueil fait par le moine dominicain au navigateur génois. Une communauté d'idées était déjà préétablie entre

(1) *Christophe Colomb, son origine, sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants.* Paris, 1884. Deux vol. ; t. I, p. 354.

(2) M. Harrisse, induit en erreur par Échard, a cru que Déza fut nommé à l'évêché de Zamora en même temps qu'au préceptorat du prince don Juan, et il a écrit : *Ce savant ecclésiastique* (*Déza*) *ne connut pas Colomb lorsqu'il ne fut que simple fraile* (*Loc. cit.*, I, 371). C'est le contraire qui est vrai. Déza fut nommé évêque de Zamora le 14 avril 1494 ; ses bulles sont dans le *Bullar. ord. Præd.*, t. IV, p. 197 : d'où il suit qu'avant la découverte de l'Amérique, Colomb n'a connu Déza que simple *fraile*.

eux touchant l'existence des antipodes et la possibilité de gagner les Indes par une navigation vers le couchant. A la fin du xve siècle, Déza était en Espagne un des maîtres les plus autorisés de l'école dominicaine, et l'on a vu qu'avec Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin, les oracles de l'ordre, les théories sur lesquelles Colomb appuyait ses projets étaient passées, chez les Frères Prêcheurs, à l'état d'idées battues. Ajoutons à cela la prédisposition qu'ont les grandes âmes et les grands esprits à se comprendre, à cause même de leur commune grandeur.

CHAPITRE II

CHRISTOPHE COLOMB ET DIÉGO DE DÉZA A LA DIÈTE DE SALAMANQUE.

Contemporaine des premières relations de Christophe Colomb et de Diégo de Déza est la célèbre junte de Salamanque.

C'est un écrivain dominicain qui nous donne le récit le plus circonstancié touchant les conférences que Colomb aurait eues avec les savants de cette université. Voici le témoignage même d'Antonio de Remesal, dans son *Histoire de la province dominicaine de Saint Vincent de Chiapa et Guatémala.* « Quand Dieu eut mis « au cœur de Christophe Colomb le dessein « de passer en cette partie du monde demeu- « rée jusqu'alors inconnue, il ne trouva pas « d'accueil auprès de certains rois, et il fut

« traité d'homme chimérique et de peu de « jugement. Pour gagner à son projet les Rois « de Castille, Ferdinand et Isabelle, il vint à « Salamanque, dans le but de présenter ses « raisons aux maîtres en astrologie et cosmo- « graphie qui enseignaient ces matières à l'u- « niversité. Il commença par leur proposer ses « théories et ses arguments, mais il ne trouva « d'attention et d'accueil que parmi les reli- « gieux de Saint Étienne. La raison en était « qu'alors on enseignait dans ce couvent, non « seulement les arts et la théologie, mais en- « core toutes les autres matières que l'on pro- « fesse dans les écoles. C'était au couvent que « se tenaient les réunions des astrologues et « des mathématiciens. Colomb proposait ses « conclusions et les défendait. Grâce au con- « cours des religieux, il gagna à son opinion « les premiers savants de l'école. Entre tous, « ce fut frère Diégo de Déza, professeur de la « chaire de prime et maître du prince don « Juan, qui se chargea de l'accréditer et de le « favoriser auprès des Rois Catholiques. Tout « le temps que Colomb demeura à Salaman- « que, le couvent de Saint Étienne lui donna « le couvert et le gîte, et fit les frais de ses « voyages. Maître Diégo de Déza agissait de

« même à la cour. Aussi, à cause des larges-« ses de ce dernier et des démarches qu'il fit « auprès des Rois pour qu'ils prêtassent foi à « Colomb et lui vinssent en aide, on le regarda « comme l'instrument de la découverte des « Indes. L'évêque de Chiapa, don Barthélemy « de Las Casas, raconte cela au long dans son « *Histoire générale des Indes* (livre Ier, au milieu du chapitre XXIX) (1). Le renvoi de

(1) *Historia de la provincia de San Vicente de Chiapa y Guatemala, de la orden de San Domingo*. Madrid, 1619, col. 52, 53. « Auiendo puesto Dios en el coraçon de Christoual Colon el proposito de passar en aquella parte del mundo, hasta entonces encubierta, y no auiendo sido admitido de algunos Reyes, antes defechado como hombre quimerista y de poco juizio, por persuadir su intento à los Reyes de Castilla D. Fernando, J. D. Isabel, vinò à Salamanca à comunicar sus razones con los maestros de astrologia, y cosmografia, que leian estas faculdades en la Vniversitad. Comenzò à proponer sus discursos y fundamentos, y en solos los frayles de S. Estenan hallò atencion y acogida. Porque entonces en el Conuento, no solo se professauan las Artes, y Teologia, sino todas las demas facultades que se leian en Escuelas. En el Conuento se hazian las juntas de los Astrologos, y Matematicos, alli proponia Colon sus conclusiones, y las defendia. Y con el fauor de los Religiosos reduxo à su opinion los mayores Letrados de la escuela. Y entre todos tomò mas à sus cargo el acreditarle y fauorecerle con los Reyes Catolicos el Maestro

Remesal à l'*Histoire* de Las Casas est relatif à la protection de Déza, mais non à la tenue de la junte à Salamanque, ignorée de cet historien (1).

M. Harrisse, rendu défiant à la suite des graves erreurs introduites dans les biographies de Colomb par les Pseudo-Histoires dites de don Fernand, a fait passer au crible d'une sévère critique la plupart des données relatives aux fastes colombiens. Comme bien l'on pense, la junte de Salamanque n'a pas été épargnée et a dû présenter ses titres.

Ce qui frappe M. Harrisse, c'est le tard des récits de Remesal, *postérieurs d'au moins cent vingt ans aux événements.* D'autre part, avant

F. Diego de Deça catedratico de Prima de Teolugia, y Maestro del Principe don Juan. Todo el tiempo que se detenia Colon en Salamanca, el Coneunto de S. Esteuan le daua aposento, y comida, y le hazia el gasto de sus jornadas, y en la Corte el Maestro F. Diego de Deça, y por esto, y por las diligencias que hizo con los Reyes para que creyersen y ajudassen à Colon en lo que pedia se atribuhia assi como instrumento el descubrimiento de las Indias. Cuenta esto largamente el señor Obispo de Chiapa, D. F. Bartolome de las Casas en su *Historia general de las Indias*, lib. I, al medio del cap. XXIX.

(1) Bartolomé de Las Casas, *Historia de las Indias*. Madrid, 1875-1876. Cinq vol. ; t. I, p. 228.

lui, il ne connaît personne qui *ait parlé ni de junte, ni de Salamanque, ni des moines de Saint Etienne* (1).

L'objection est formelle et demande un examen.

Que des historiens primitifs de l'Amérique, comme Oviedo et Las Casas, ou l'auteur d'une histoire locale, comme Gil Gonzalès Davila, ne fassent pas mention d'une diète à Salamanque, nous n'en voyons d'autres raisons plausibles que le peu d'éclat qu'eurent au dehors la junte de Salamanque et le séjour de Colomb dans cette ville. Cet événement de la première heure fut effacé sous les événements autrement graves et multiples qui surgirent avec la découverte du Nouveau Monde. On comprend qu'il ait laissé un souvenir dans une vaste agglomération comme était le couvent de Saint Étienne, sans sortir au delà, du moins de manière à trouver un historien. La *Chronique de Valladolid* n'ignore-t-elle pas la mort de Christophe Colomb, décédé dans cette ville, alors qu'il n'était plus un obscur inconnu, mais l'inventeur du Nouveau Monde et le grand Amiral des Indes? Quant à Las Casas en particulier, bien

(1) *Christophe Colomb*, t. I, p. 358 et suiv.

qu'il ait étudié à Salamanque, ce fut postérieurement à la tenue de la junte ; et le jeune juriste, qui n'avait alors aucun rapport étroit avec les dominicains, a bien pu ignorer l'existence des conférences privées tenues dix années plus tôt par quelques savants (1).

Quelles que soient les causes de ce silence, l'objection demeure ; mais, comme l'argument est purement négatif, il reste à savoir si des données positives ne viennent pas suffisamment l'infirmer.

Qu'il y ait eu après l'arrivée de Colomb en Castille une réunion de sommités scientifiques, en vue d'examiner les projets du navigateur génois, le fait est absolument certain. M. Harrisse le reconnaît et l'établit en faisant appel à la déposition du docteur Rodriguez de Maldonado, un témoin oculaire, présent à la diète. *En compagnie*, dit-il, *de celui qui était alors prieur du Prado, et qui ensuite devint archevêque de Grenade, ainsi que de plusieurs savants, lettrés et marins, nous conférâmes avec l'Amiral de son projet d'aller aux îles, et tous nous tombâmes d'accord qu'il était impossible que ce qu'il disait fût vrai. Malgré l'opinion de la majorité,*

(1) Échard, *Script. ord. Præd.*, t. II, p. 192.

l'Amiral persista avec opiniâtreté dans son projet d'entreprendre ce voyage... C'est comme l'un [des membres] du conseil de Leurs Altesses que je sais toutes ces choses (1).

Le prieur du Prado dont il est fait ici mention, est Hernando de Talavera, un religieux hiéronymite qui arriva à de hauts emplois, et qui, au temps de la diète, se trouvait être simple prieur du couvent de Notre-Dame du Prado, près de Valladolid (2).

M. Harrisse, à la suite de Navarrete (3), prend pour point de repère le fait positif que Talavera était prieur du Prado lors de la diète, pour établir que *ce fut entre* 1486 *et* 1487, *avant le mois d'août de cette dernière année, que ces conférences eurent lieu : car après cette date, Hernando de Talavera, devenu évêque, dut cesser de porter le titre de prieur du Prado* (4).

La suite de la déposition de Maldonado

(1) Navarrete, *Colección*, t. III, p. 589.

(2) José de Siguenza, *Tercera Parte de la Historia de la orden de San Gerónimo*. Madrid, 1605 ; t. III, p. 387.

(3) *Colección*, t. III, p. 416 et suiv.

(4) *Christophe Colomb*, t. I, p. 361. Quand même il aurait continué à porter ce titre, il n'était certainement plus prieur. Or Maldonado dit qu'au temps de la diète il l'était effectivement, ce qui suffit à la rigueur de la démonstration.

aurait pu fournir à M. Harrisse un second argument qui lui aurait permis d'établir que la junte eut lieu non seulement avant le mois d'août 1487, mais même avant le 5 mai de cette même année. Le témoin ajoute, en effet, que ce fut à la suite de cette réunion que Leurs Altesses firent délivrer à Colomb certaines sommes d'argent (1). Or la première allocation faite par les Rois Catholiques est du 5 mai 1487 (2). C'est donc avant cette date, et assez peu avant, puisque cette gratification fut la conséquence de la tenue de la junte, qu'il faut placer cette première discussion publique.

Ainsi donc le fait fondamental de l'existence d'une junte, affirmé par Remesal, est mis hors de toute discussion.

Quant au caractère de cette assemblée, Remesal nous dit qu'elle se composait d'astróno-

(1) « E contra el parecer de los más de ellos porfió el dicho Almirante de ir el dicho viaje, é SS. AA. lo mandaron librar cierta cantidad de maravedis para ello, é asentaron ciertas capitulaciones con él : lo qual todo supo este testigo como uno de los del Consejo de SS. AA. » (Navarrete, *Colección*, t. III, p. 589).

(2) « En dicho dia (5 de Mayo de 1487) di á Cristóbal Colomo, extrangero, tres mil maravedis, que está aqui faciendo algunas cosas complideras al servicio de Sus Altezas » Navarrete, *Colección*, t. II, p. 4.

mes, de cosmographes et de mathématiciens. Maldonado, de son côté, confirme de tous points cette donnée : d'après lui, la diète était formée de savants, de lettrés et de marins. Nous ne croyons donc pas qu'il faille dire avec M. Harrisse « que des gens de la cour furent consultés, et qu'un débat contradictoire eut lieu entre eux et Colomb » (1). Il est vrai que Maldonado y assista comme membre du conseil royal, et peut-être d'autres avec lui ; mais il nous dit aussi que l'assemblée se composait de savants, de lettrés et de marins, ce qui nous met en présence d'une réunion d'hommes experts, bien plus qu'en face de gens de cour ; et la venue à la diète d'un simple prieur de couvent, comme Talavera, nous montre qu'on avait cherché à former une commission d'examen composée de personnes compétentes pour étudier et expédier cette affaire.

Mais ces consulteurs que l'on appelait ainsi, on a dû les grouper là même où une réunion d'hommes savants était déjà constituée, et l'on sait que l'université de Salamanque était alors le centre intellectuel de la Péninsule. Aussi voyons-nous, quelques années plus tard, les

(1) *Christophe Colomb*, t. I, p. 359.

Rois Catholiques s'adresser à cette même université, faire appel à ses astronomes et cosmographes pour résoudre des questions de navigation (1). Le seul fait d'ailleurs de l'assistance du prieur du Prado exclut la probabilité de la tenue d'une junte dans le midi de l'Espagne : car on n'eût vraisemblablement pas convoqué un religieux des environs de Valladolid à un conseil tenu à Séville, voire même à Tolède.

Mais ce qui fait cesser les doutes, c'est la présence même de la cour à Salamanque pendant l'hiver de 1486-87. « L'*Itinerario de Galindez de Carbajal*, écrit M. Harrisse (2), établit que les Rois Catholiques terminèrent l'année de 1486 et commencèrent celle de 1487 à Salamanque » (3). D'autre part, comme Colomb touchait, dès le 5 mai, une subvention en conséquence de la tenue de la junte, et traitait

(1) « Nos habemos menester algunas personas que supiesen é tuviesen experiencia de astrologia é cosmografia para que platicasen con otros que aqui estan sobre algunas cosas de la mar », etc. (Navarrete, *Colección*, t. III, 489).

(2) *Christophe Colomb*, t. I, p. 362.

(3) *Memorial ó Registro breve de los lugares donde el Rey y Reyna Catolicos estuvieron cada año desde el MCDLXXXVII*. Ms. de la Bibliothèque nat. de Paris, nº 6964 (collection Legrand), fol. 121, et imprimé dans la collection Ribadeneyra, t. LXX.

avec les Rois, d'après l'affirmation du témoin Maldonado, la réunion n'a pu avoir lieu qu'à Salamanque, où Maldonado devait être lui-même à la suite de la cour comme membre du conseil (1). Il est dès lors aisé de comprendre les paroles de Christophe Colomb quand il rappelle aux Rois qu'il est venu à leur service le 20 janvier 1486 (2). C'est le moment, non de son arrivée précise en Espagne, mais celui où il se présenta pour la première fois à Ferdinand et Isabelle, bien que ses offres de services n'aient été acceptées qu'une année plus tard. C'est ainsi que des données fort diverses mais très positives confirment le témoignage de Remesal et en garantissent la valeur. M. Harrisse lui-même conclut que la première conférence, celle de l'hiver 1486-1487, fut tenue « très probablement à Salamanque, lors du retour de la cour » (3). Nous ne croyons pas franchir les bornes d'une critique prudente et légitime, en concluant, après la discussion

(1) Maldonado était de Salamanque et *regidor* de la ville (Navarrete, *loc. cit.*, III, 614).

(2) Colomb écrit le 14 janvier 1493 : « Despues que yo vine a les servir, que son siete años agora à 20 dias de Enero esto mismo mes » (Navarrete, I, 316. Voyez aussi II, 263).

(3) *Christophe Colomb*, t. I, p. 363.

que l'on vient de lire, que le fait est moralement certain.

Nous pouvons ajouter, et ce n'est que justice, que l'autorité historique de Remesal a par elle-même un poids notable. Historien précis, bien renseigné, ayant fait de nombreuses recherches dans les archives de l'Amérique, il n'incline nullement à la légende et aux fictions. Sir Arthur Helps, qui, dans ses travaux d'américaniste, l'a trouvé souvent sur son chemin, s'est plu à lui décerner des éloges autorisés, et a tenu bon compte de ses affirmations (1).

Un dernier doute soulevé par le récit de Remesal est relatif à la présence de Diégo de Déza à la junte de Salamanque. En dehors de cet auteur, nous ne connaissons pas d'autorité ancienne confirmant directement ce fait. Mais ce que des textes ne donnent pas, les conjonctures des événements l'établissent avec la plus

(1) « I do not feel at all disposed to throw over the authority of Remesal. He had access to the archives of Guatemala early in the seventeeth century, and he is one of those excellent writers, so dear to the students of history, who is not prone to declamation, or rhetoric, or picturesques writing, but indulges us largely by the introduction everywhere of most important historical documents, copied boldly into the text ». *The Life of Las Casas.* London, 1883 (quatrième édition), p. 185.

grande vraisemblance. Étant données la présence de la cour à Salamanque et la tenue d'une diète officielle pendant l'hiver 1486-87, on peut à peine douter de la participation prise par Déza. A ce moment, en effet, il était à Salamanque, ou comme professeur à l'université, ou comme précepteur de l'infant don Juan. Remesal dit les deux, car c'est en effet le moment où il passe de sa chaire de théologie au préceptorat du jeune prince. Connaissant son amitié pour Colomb et l'autorité scientifique du premier professeur de l'université, on ne peut douter qu'il ait pris part à des discussions qu'on avait préparées de longue main. On ne concevrait pas, en effet, qu'on eût fait appel au simple prieur du Prado, un ancien professeur de Salamanque, et que le maître qui était au premier poste de l'université et était investi de la plus haute confiance à la cour, n'eût pas pris part à une discussion où il s'agissait d'un homme et d'une idée qui lui étaient si chers. Si Diégo de Déza est resté étranger à l'acte le plus important, on pourrait dire le seul important des premières années du séjour de Colomb en Espagne, nous ne voyons pas où, quand et comment il aurait pu acquérir ces titres si formels de pa-

tronage que Colomb lui décerne en disant qu'il l'a toujours favorisé et désiré son honneur depuis sa venue en Castille.

Ce qui confirme encore ces inductions, c'est ce que l'on pourrait appeler l'intervention latente de Déza dans l'obtention et le versement des subsides fournis à Christophe Colomb, à la suite des conférences de Salamanque. Nous savons que les consulteurs en masse avaient rejeté les théories du tenace navigateur. La cour, qui avait formé la junte pour prendre une détermination motivée, n'aurait pas dû songer à s'attacher Colomb. Néanmoins nous voyons dès ce moment celui-ci émarger aux comptes royaux, et il importe de connaître l'intermédiaire de ces faveurs.

Le savant Navarrete, dont les travaux critiques ont posé les bases solides de l'histoire de Christophe Colomb et de la conquête, a cru que Diégo de Déza fut l'intermédiaire direct par ordre duquel les premières sommes du trésor royal furent versées à Christophe Colomb (1). L'importance du patronage de Déza, continué après le dernier voyage de l'Amiral des Indes, alors qu'il était réellement évêque

(1) *Colección*, t. II, p. XCII.

de Palencia, semble avoir induit Navarrete en erreur. En outre, cet auteur n'a pas connu la date de l'élévation du précepteur de l'infant à l'épiscopat. Ce qui est désormais certain, c'est qu'en 1487 Déza n'était ni évêque de Palencia ni même simplement évêque : son élévation à l'épiscopat, avec le titre d'évêque de Zamora, est du 14 avril 1494 (1). Ce n'est donc pas lui qui a donné l'ordre officiel de payer à Colomb plusieurs sommes importantes pendant les années 1487 et 1488.

Qui donc était alors évêque de Palencia ? Un collègue et ami de Déza, Alonzo de Burgos (2). Simple religieux dominicain, ses mérites l'avaient élevé aux premières dignités dès le commencement du règne de Ferdinand et d'Isabelle, et, au temps où nous sommes, il était un de ces hauts personnages ecclésiastiques dont nous voyons les Rois Catholiques s'entourer constamment pour le gouvernement de leurs États et la direction de leur conscience (3). La prédilection de Ferdinand et d'Isabelle

(1) Ripoll, *Bull ord. Præd.*, t. IV, p. 197.

(2) Gams, *Series episcoporum Ecclesiae catholicae*, Ratisbonne, 1873, p. 64, indique l'année 1486 pour la nomination de Burgos ; Touron, *loc. cit.*, t. III, 694, indique l'année 1484.

(3) Sur Alonzo de Burgos, voy. Touron, *Hist. des hom-*

pour les dominicains était des plus marquées. Au temps de la diète de Salamanque, Alonzo de Burgos est Grand Aumônier et Président du Conseil de Castille; Thomas de Torquemada tient entre ses mains toute la puissance inquisitoriale, et Diégo de Déza dirige l'éducation d'un jeune prince en qui tout un peuple met ses espérances. Dans leur affection pour les dominicains, les rois sont allés jusqu'à vouloir habiter leur couvent de Saint Thomas d'Avila et en faire leur résidence favorite. C'est là que repose encore aujourd'hui, comme un gage de cette amitié, le jeune prince que Déza avait initié à la science et à la vertu, non loin d'une autre tombe, laissée, par une étrange ironie du temps et des révolutions, dans une tranquillité sans pareille, et où est pourtant couché l'homme qui a soulevé tant d'implacables colères, Thomas de Torquemada.

mes illustres, t. III, p. 693-97. — Ce fut lui qui eut l'idée géniale de fonder une école de hautes études pour les professeurs dominicains, au collège de Saint Grégoire, à Valladolid : il posa ainsi la base de la suprématie doctrinale de l'ordre en Espagne pendant le XVI[e] siècle. De là sortirent Victoria, Cano, les Soto, Caranza, Bañez, Medina, Grenade, etc. Déza fonda, à Séville, un collège analogue à celui de Valladolid, sous le titre de Saint Thomas.

Ce n'était donc pas une protection sans portée qu'une protection dominicaine à la cour de Ferdinand et d'Isabelle. A l'heure où Colomb en avait besoin, elle lui vint incontestablement par Diégo de Déza. La diète de Salamanque avait universellement repoussé les projets de Colomb ; ce fut une intervention privée près des Rois, celle du précepteur de l'infant, qui sauva d'un premier naufrage les espérances du futur inventeur des Indes.

Alonzo de Burgos, en qualité de président du conseil, fit exécuter les ordres de Leurs Majestés, et délivra les certificats officiels des largesses royales à Christophe Colomb. Nous trouvons en effet dans le livre de comptes du trésorier royal, Francisco Gonzalez de Séville, l'inscription de diverses sommes versées par ordre ou par cédule de l'évêque de Palencia. Quand Leurs Altesses sont présentes, l'ordre émane d'elles, et la cédule ou billet, présenté au trésor, est de l'évêque ; en l'absence des Rois, l'évêque de Palencia, président du conseil, donne l'ordre, et un autre membre rédige ou du moins souscrit la cédule.

C'est ainsi que, le 5 mai 1485, le trésorier paye, par ordre de l'évêque de Palencia, 3,000 maravédis à Christophe Colomb, étranger, qui

travaille à certaines choses pour le service de Leurs Altesses.

Le 27 août de la même année, versement de 4,000 maravédis, par ordre de Leurs Altesses et par cédule de l'évêque.

Le 3 juillet, Colomb touche 3,000 maravédis pour frais de déplacement.

Le 15 octobre, par ordre de Leurs Altesses et cédule de l'évêque, encore 4,000 maravédis (1).

Ainsi donc, dès la venue de Colomb en Espagne, deux mains dominicaines se tendent vers la sienne : celle de Diégo de Déza et celle d'Alonzo de Burgos; mais ces deux mains sont

(1) « En dicho dia (5 de Mayo de 1487) di á Cristóbal Colomo, extrangero, tres mil Maravedis, que está aquí faciendo algunas cosas complideras al servicio de Sus Altezas, por cédula de Alonzo de Quintanilla, con mandamiento del Obispo (de Palencia).

« En 27 de dicho mes (Agosto de 1487) di á Cristóbal Colomo quatro mil Maravedis para ir al Real por mandado de Sus Altezas, por cédula del Obispo.

« Son siete mil Maravedis con tres mil que se le mandaron dar para ayuda de su costa por otra partida de 3 de Julio.

« En dicho dia (15 de Octubre de 1487) di á Cristóbal Colomo cuatro mil Maravedis que Sus Altezas le mandaron dar para ayuda á su corta por cédula del Obispo » (Navarrete, *Colección*, t. II, p. 4).

mues par un seul cœur, celui de Déza, le protecteur constant de Colomb, que les livres royaux, à cette heure difficile, appellent l'étranger, quand ils prononcent pour la première fois son nom.

Enfin, pour en finir avec la junte de Salamanque, nous relèverons une affirmation du savant M. Harrisse. Nous ne sommes aucunement porté à croire avec lui que la conférence dont nous avons parlé fut « dirigée par Talavera » (1). Non seulement rien n'établit un tel rôle pour Talavera, mais les circonstances mêmes le rendent improbable. Maldonado nous dit bien qu'il assista à la junte, en compagnie du prieur du Prado, mais il ne qualifie point la part prise par Talavera ; et si Maldonado nomme ce seul personnage, c'est à cause de ses rapports avec lui et des hautes dignités qu'il occupa dans la suite. D'autre part, il est fort invraisemblable qu'un simple religieux, venant au milieu de savants dont plusieurs le précédaient par leurs titres scientifiques ou la dignité de leurs offices, ait été appelé à prendre la direction de la diète. Que si l'on devait attribuer à Talavera une fonction de cette nature, il

(1) *Christophe Colomb*, t. I, p. 363.

faudrait la réserver pour la diète de la fin de 1491 : car les *Histoires* dites de Fernand Colomb désignent alors positivement Talavera pour un pareil rôle (1). Mais on sait avec quelle défiance il faut accueillir les données de cet ouvrage, et nous montrerons nous-même plus loin qu'en ce qui regarde les rôles des prétendus protecteurs de Colomb, il n'a pas plus d'autorité qu'en beaucoup d'autres points où il est bourré de grossières et impudentes erreurs. Si Diégo de Déza a assisté aux conférences de Salamanque, comme tout porte à le croire, il a dû s'y trouver au premier rang : la junte était une assemblée de savants, et c'est à ce titre surtout qu'il dut y prendre part. Mais il était aussi précepteur de l'infant et il descen-

(1) « Le Alteze loro la commisero al prior di Prado, che poi fu archivescovo di Granata », etc., *Historie del Fernando Colombo*, etc., Venetia, 1571, p. f. 32, verso. — En cet endroit, l'auteur des *Histoires* a eu sous les yeux la déposition de Maldonado ; et, comme elle ne porte pas de date exprimée, il a mis sottement ce fait en 1491, sans se douter que Talavera n'était plus prieur du Prado et qu'il était déjà archevêque de Grenade. Il a gardé matériellement la formule de Maldonado, vraie pour une junte de 1486-87, mais erronée pour 1491. Quant au rôle principal attribué à Talavera, les *Histoires* l'ont imaginé en glosant arbitrairement la donnée de Maldonado sous ce besoin d'amplification qu'elles font sentir partout.

dait de la première chaire de l'université, et l'on conçoit qu'à ce double titre il dut occuper dans les débats une préséance à la fois honorifique et scientifique.

Il aura pu paraître fastidieux à nos lecteurs de nous voir ainsi frayer laborieusement un chemin au travers de difficultés multiples, dans le seul but de mettre hors de doute un fait que les auteurs avaient depuis longtemps accepté sans hésitation, que les arts avaient popularisé et la légende largement exploité. Mais la critique historique a aujourd'hui des exigences avec lesquelles il faut compter; et, loin de nous plaindre de ses sévérités et de ses défiances, nous nous en louons : car là où est passé son spectre jaloux, l'histoire s'élève rajeunie et plus belle, sur des assises désormais indestructibles et seules dignes de la vérité. Le vulgaire délaissera toujours l'histoire austère pour les amplifications romanesques et les légendes; mais l'homme qui pense trouvera plus de joie et d'honneur à tenir au fond de sa main le grain d'or conquis par son travail, que de posséder des trésors puérils ou imaginaires.

Qu'on nous permette maintenant d'esquisser en peu de mots la physionomie de ce que nous croyons avoir été la junte de Salamanque, en

dégageant les grandes lignes de cet événement des critiques fondamentales précédemment établies.

Quand Christophe Colomb vint, le 20 janvier 1486, offrir à la cour de Castille de se mettre à son service, en lui promettant, non pas de découvrir un nouveau monde, mais de trouver une route abrégée pour aborder aux Indes, les Rois Catholiques durent être sollicités par un double mouvement : un mouvement de défiance vis-à-vis d'un aventurier et d'un projet peut-être chimérique, et un mouvement de désir et d'espoir pour des avantages que les récentes découvertes des Portugais et les progrès de la navigation rendaient possibles. Il était de la sagesse des Rois de Castille et de Léon de ne pas s'engager à la légère dans une entreprise de cette nature ; ils devaient réfléchir et surtout consulter. Dans l'impossibilité de traiter rapidement cette affaire, à raison des graves entreprises dans lesquelles Ferdinand et Isabelle étaient alors engagés, et aussi à cause du manque d'hommes compétents dans leur entourage, on laissa à Colomb des espérances et la perspective d'un examen sérieux de ses projets, dès que les circonstances le rendraient possible. Dès l'année 1486, on dut son-

ger à une consultation de savants et de spécialistes, et, selon toute apparence, à Salamanque, où les hommes les plus aptes à ce dessein semblaient être déjà réunis. Quand ce projet eut pris corps, Colomb prit les devants, et, avec cette résolution et cette ténacité qui étaient le fond de son caractère, il vint préparer les voies à un examen officiel de ses idées. L'importance capitale que devait avoir pour lui semblable mesure, ne lui permettait pas de rien abandonner au hasard.

A Salamanque, il trouva Diégo de Déza, le professeur le plus en évidence de l'université. Les idées de Déza, qui n'étaient autres que celles de son école, touchant les problèmes soulevés par Colomb, le mirent immédiatement d'accord avec un homme qui se sentait l'énergie de montrer pratiquement la vérité des théories restées jusque-là dans l'intérieur des académies. En attendant que les Rois Catholiques vinssent à Salamanque et lui donnassent des juges, Colomb entra par Déza dans l'intimité des dominicains de San Esteban, le couvent le plus important et le plus lettré de la ville. Les idées de Déza, qui étaient aussi celles des religieux instruits de cette maison, assurèrent à Colomb un bienveillant concours. Il fut logé,

nourri, entretenu, comme le dit Rémésal, par les moines de Saint Étienne. On montre encore aujourd'hui, aux environs de la ville, une sorte de villa à laquelle la tradition a attaché le nom de Colomb, et que l'on regarde comme ayant été mise à la disposition du marin génois par le couvent des dominicains, dont elle était une dépendance. Du côté de Déza et de ses collègues, Colomb trouvait des auxiliaires convaincus et dévoués. Bien des fois, en attendant l'examen officiel projeté par la cour, le solliciteur dut discuter avec les religieux de Saint Étienne les théories et les visions dont son esprit était obsédé, et c'est ainsi que, pourvu de la double hospitalité du corps et des idées, le courageux étranger attendit la venue des Rois.

Pendant l'hiver 1486-87, Leurs Majestés Catholiques, étant à Salamanque, donnèrent suite au projet de formation d'une commission scientifique pour examiner les projets de découvertes de Colomb. Le fonds des consulteurs dut être pris naturellement dans le personnel de l'université. On adjoignit à ceux-ci diverses notabilités scientifiques, telles qu'on pouvait les avoir alors, et c'est ainsi que Hernando de Talavera fut appelé de son couvent du Prado.

Des spécialistes, c'est-à-dire des hommes de mer, furent aussi adjoints aux lettrés, ainsi que des délégués du conseil royal, comme Maldonado, dont la déposition nous a été si précieuse dans toute cette question.

Plusieurs séances durent être consacrées à l'examen des projets d'invention des Indes tels que les proposait Colomb. Le gros des débats roula incontestablement sur la discussion des autorités scientifiques de l'école et les difficultés pratiques de l'exécution. Un double courant d'idées se partageait alors inégalement les esprits en Espagne : le courant scientifique venu d'Aristote, et profondément canalisé dans l'enseignement classique de l'école dominicaine par les travaux d'Albert le Grand et de saint Thomas d'Aquin ; celui venu de saint Augustin et de Lactance, accru par l'adhésion de Nicolas de Lyre, niant des antipodes en se fondant sur des textes scripturaires superficiellement compris et des objections vulgaires et antiscientifiques. Par malheur, ce dernier entraînait alors la plupart des esprits dans la Péninsule. L'épiscopat, nous dira un témoin oculaire de la diète de 1491, où furent reprises les mêmes discussions, l'épiscopat était en masse opposé aux idées cosmographiques d'A-

ristote, et le témoignage de Maldonado nous apprend aussi que, dans les conférences de Salamanque, l'universalité des consultants répudia les vues de Colomb. Le navigateur inspiré discuta vainement leurs objections avec les plus doctes : il persévéra finalement presque seul dans ses idées et ses résolutions.

Ces séances mémorables se tinrent au couvent de Saint Étienne, le centre intellectuel de Salamanque, où l'on montre encore aujourd'hui la salle où Colomb défendit avec audace les inspirations de son génie. Cette première diète ne fit pas la lumière. Les savants fermaient pour quelques années encore à son inventeur les portes du Nouveau Monde.

Les conférences de 1486-1487 ayant abouti à une pure négation, la logique voulait que les Rois d'Espagne donnassent congé à Christophe Colomb. Il n'en fut rien cependant. Une influence privée s'exerça près de Ferdinand et d'Isabelle, et Colomb put poursuivre encore ses projets, aidé et soutenu par les largesses royales. Nul doute que Déza ne fût l'agent de ces bienfaits. Vivant à la cour par suite de son office de précepteur de l'infant, il trouva, outre son crédit personnel près des princes, l'appui de son confrère et ami Alonso de Burgos,

président du conseil royal et principal moteur dans les résolutions administratives. Dans un péril analogue à celui qu'il courait présentement, Colomb nous dira lui-même que c'est Déza qui a tout sauvé et conservé l'Amérique à l'Espagne. Nul doute donc que dès la première heure Déza ait pris l'attitude que nous avons signalée et qu'il gardera jusqu'à la fin : elle découle des paroles mêmes de l'Amiral, affirmant que Déza l'a toujours favorisé et a toujours désiré son honneur depuis son arrivée en Castille, paroles amplement commentées par l'autorité de Remesal et les conjonctures des événements pendant les années 1486 et 1487.

CHAPITRE III

CHRISTOPHE COLOMB ET DIÉGO DE DÉZA A LA DIÈTE DE SANTA FÉ.

Les quelque six années employées par Christophe Colomb à faire accepter ses projets par la cour de Castille sont comprises entre deux juntes ou conférences scientifiques : celle de Salamanque, dont nous avons déjà parlé, et celle de Grenade, ou, pour appeler de son nom nouveau cette ville, qui venait de passer des mains des Maures à celles de Ferdinand et Isabelle, celle de Santa Fé. Ni l'une ni l'autre de ces diètes ne devaient favoriser Colomb. Nous ne dirions rien ou presque rien de la dernière, si, après sa tenue et ses conclusions négatives, nous ne devions trouver encore une fois Diégo de Déza pour sauver d'un naufrage

final les projets de Colomb, et s'il n'était nécessaire de commencer dès ici une œuvre de justice historique.

Ce fut vers les derniers mois de 1491 que Colomb s'arrêta fortuitement au couvent franciscain de la Rábida (1), et y reçut l'hospitalité du gardien, le P. Antonio de Marchena, qui l'encouragea dans ses desseins. L'intervention personnelle de ce religieux auprès d'Isabelle et son voyage à la cour en compagnie de Colomb aboutirent à la formation d'un nouveau tribunal scientifique en vue d'un dernier examen des propositions du tenace navigateur. L'existence de ces conférences à Santa Fé est mise hors de doute, et indépendamment de la source empoisonnée des *Histoires* (2). D'après Las Casas, l'issue des conférences de Santa Fé fut identique à celle des conférences de Salamanque : Colomb n'y fut aucunement compris. Las Casas exprime la chose en termes d'une rare énergie : « On mit de nouveau tout

(1) « En se rendant à Huelva, il s'arrête fortuitement au monastère de la Rábida, en octobre ou novembre 1491 » (Harisse, *Christophe Colomb*, I, p. 357).

(2) « L'autre (conférence) se tint à Santa Fé, pendant les derniers mois de 1491 » (Harrisse, *l. c.*, I, p. 363). Nous avons le rapport d'un témoin oculaire, Geraldini, dont il est parlé plus loin.

en œuvre, dit cet historien ; on rassembla un grand nombre de personnes : on consulta philosophes, astrologues, cosmographes (si tant est qu'il y en eût alors quelques-uns de valeur en Castille), des marins et des pilotes. Tous, d'une commune voix, qualifièrent les projets de Colomb de folie et de vanité ; ils le ridiculisèrent et le déchirèrent à chaque pas. L'Amiral lui-même témoigne de ces faits et les rapporte plusieurs fois dans ses lettres aux Rois » (1).

Dédaignant le témoignage des *Histoires* et négligeant celui de Las Casas, M. Harrisse croit pouvoir induire de quelques données que nous allons examiner que la diète de Grenade fut favorable à Colomb, grâce à la puissante protection du cardinal Mendoza, « qui y joua un rôle décisif » (2).

Nous croyons absolument insoutenables l'une et l'autre partie de la proposition. La diète

(1) « Hiciéronse de nuevo muchas diligencias, júntanse muchas personas, hubiéronse informaciones de filósofos, y astrólogos, y cosmógrafos (si con todo entonces habia algunos perfectos en Castilla), de marineros y pilotos, y todos á una voz decian que era todo locura y vanidad, y á cada paso burlaban y escarnecian de ello, segun que el Almirante muchas veces á los Reyes en sus cartas, lo refiere y certifica » (*Hist. de las Indias*, I, p. 243).

(2) *Christophe Colomb*, t. I, p. 363.

ne fut pas favorable à Colomb, et Mendoza ne fut pas son protecteur, du moins à ce titre.

La base historique sur laquelle M. Harrisse fait porter son affirmation, est constituée exclusivement par l'autorité d'Oviedo, qui reconnaît Mendoza comme protecteur de Colomb, et par le témoignage d'Alessandro Geraldini, qui assista à la diète et y confirme la présence de Mendoza. Procéder ainsi, c'est, croyons-nous, établir sur des données peu sûres un problème qu'on peut résoudre avec des documents très autorisés et autrement positifs.

En ce qui concerne d'abord les renseignements fournis par Geraldini, ils ont une valeur absolue pour prouver le fait de la diète de Grenade, à laquelle il a assisté. Mais en dehors de cela, non seulement ils n'appuient en rien la thèse d'une diète favorable à Colomb et d'un patronage de Mendoza, mais ils vont directement à confirmer le récit de Las Casas.

« Il y avait, dit Geraldini, diverses opinions dans le conseil, parce que beaucoup d'évêques espagnols regardaient l'opinion de l'existence des antipodes comme hérétique, à cause de l'autorité de Nicolas de Lyre et de saint Augustin. Moi, qui me trouvais derrière Diégo de Mendoza, j'objectai, peut-être parce que j'étais

jeune, que saint Augustin et Lactance pouvaient être de très grands théologiens et d'assez mauvais cosmographes » (1). On voit aisément, d'après le témoin oculaire, que la junte ne devait guère être favorable, puisque les évêques tenaient assez communément pour hérétiques les idées de Colomb, et qu'il attribue à une hardiesse de jeune homme la liberté qu'il prit de faire une observation que nous trouvons aujourd'hui fort sensée, mais que les sages de Grenade prirent probablement en pitié.

Quant au rôle attribué à Mendoza, les paro-

(1) « Cum coadunato primariorum consilio variæ sententiæ essent, eo quod multi antistites patriæ Hispanæ manifestum reum hæreseos esse plane asserebant, eo quod Nicolaus a Lyra totam terræ humanæ compaginem ab insulis Fortunatis orientem usque supra mare extentam nulla latera habere per inferiorem partem spheræ obtorta dicit. Et divus Aurelius Augustinus nullos esse antipodas affirmat. Tunc ego qui forte juvenis, retro eram Didacum Mendozam, sanctæ Romanæ Ecclesiæ cardinalem, hominem genere, integritate, prudentia, rerum notitia, et omnibus præclaræ naturæ ornamentis illustrem petii. Cui cum referrem Nicolaum a Lyra, virum sacræ theologiæ exponendæ egregium fuisse, et Aurelium Augustinum doctrina et sanctitate magnum, tamen cosmographia caruisse », etc. (*Itinerarium*, Romæ, 1631, p. 204) Harrisse, *l. c.*, I, p. 380).

les de Geraldini ne permettent d'établir rien autre chose à ce sujet en dehors du fait de la présence du grand cardinal à la diète.

Reste l'autorité d'Oviedo.

« Dans presque toutes les histoires et les chroniques, écrit M. Harrisse, où il est question de la découverte du Nouveau Monde et des tribulations que souffrit Colomb, ce n'est ni à Déza, ni à Quintanilla, ni à Cabrero qu'est attribué le mérite de l'entreprise, mais à Pedro Gonzalez de Mendoza, grand cardinal d'Espagne » (1). Après avoir fait cette observation, M. Harrisse la réduit lui-même à sa juste valeur. Quand on examine de près ces récits et ces histoires, « on reste convaincu que leur seule source d'information est Oviedo ou Gomara ». Le texte d'Oviedo est formel. Mendoza a recommandé Colomb à Leurs Majestés Catholiques, et il a pu, par Mendoza et Quintanilla, qui l'avaient présenté au cardinal, se faire écouter de Leurs Altesses.

Rien n'empêche d'admettre que Mendoza ait présenté Colomb à Ferdinand et Isabelle, et ait témoigné intérêt et bienveillance au pauvre grand homme incompris. C'est aussi l'affirma-

(1) *Christophe Colomb*, I, p. 378.

tion expresse de Geraldini : « Sur la recommandation d'un homme illustre (c'est-à-dire Mendoza), les Rois furent émus pour la détresse de Colomb » (1).

Mais que le concours et l'intervention de Mendoza aient été continués dans la junte de Santa Fé, surtout jusqu'à la rendre favorable à Colomb, c'est ce qu'il est impossible d'admettre.

Qu'après la résolution finale de tenter la réalisation des projets de Colomb, Mendoza ait pris part à la mise à exécution des ordres royaux à raison de sa haute position, et qu'à ce titre Oviedo lui ait attribué l'honneur de l'entreprise, comme à un premier ministre qui, sans avoir conduit une négociation, y attache cependant son nom, rien n'est plus naturel.

Mais que Mendoza soit entré dans les vues et les intérêts de Colomb jusqu'à avoir le droit d'être regardé comme la cause efficace de la découverte et qu'il puisse recueillir l'honneur d'avoir donné l'Amérique à l'Espagne, cela

(1) « Is Illiberim urbem, quam nostro sæculo Granatam vocant, ad Ferdinandum regem et Elisabetam reginam perrexit, qui auctoritate clari hominis moti pro Colono misero. Quo intra paucos dies veniente, cum coadunato primariorum hominum consilio », etc., comme à l'avant-dernière note (Geraldini, *Itinerarium*, p. 204).

est erroné, et c'est Christophe Colomb lui-même qui donne le démenti.

On a vu plus haut l'opinion formelle de Las Casas affirmant que la junte de Grenade avait méprisé les propositions de Colomb, et Las Casas fait appel aux écrits du malheureux navigateur pour appuyer son affirmation. Colomb en effet s'est exprimé très clairement sur cette question, et c'est lui avant tout qu'il faut entendre. Au commencement du récit de son troisième voyage, Colomb s'adresse aux Rois Catholiques, et résume brièvement la physionomie de cette période, pendant laquelle il avait lutté contre tous pour faire accepter ses projets aux Rois d'Espagne.

« Sérénissimes, très hauts et très puis-
« sants Princes, le Roi et la Reine, nos Sei-
« gneurs. C'est la sainte Trinité qui mut jadis
« Vos Altesses à cette entreprise des Indes.
« Dans son infinie bonté, elle fit de moi son
« messager, et c'est comme son ambassadeur
« que je vins en votre royale présence, comme
« aux plus grands princes chrétiens et aussi
« comme aux plus dévoués à la défense et à
« la propagation de la foi. Les personnes qui
« eurent alors connaissance de mes projets,
« les tinrent pour impossibles. Elles n'imagi-

« naient pas d'autre moyen d'accroître vos « richesses que par les biens ordinaires de la « fortune, et elles s'entêtèrent dans cette idée. « J'employai à cette affaire six ou sept années « d'un pénible labeur, montrant, le mieux « que je savais, combien ce serait servir « Notre Seigneur de propager son saint nom « et sa foi chez des peuples nombreux, et « combien cette œuvre était digne de grands « princes, tant à cause de son excellence qu'à « cause de la haute renommée et de l'impé- « rissable souvenir qui s'y attacheraient. Il « fallut aussi traiter le côté humain du projet. « Je montrai alors tout ce qu'avaient écrit « dans leurs histoires des savants nombreux « et dignes de foi; comment ils racontaient « qu'il y avait dans ces pays de grandes « richesses. Je dus même rapporter à cet effet « l'opinion de ceux qui avaient traité de la « position du monde. Enfin Vos Altesses se « déterminèrent à mettre le projet à exé- « cution. Par là elles montrèrent bien le « grand cœur qu'elles portent toujours dans « les grandes entreprises, parce que tous « ceux qui avaient connu cette affaire ou « assisté à la discussion, tous à l'unisson « tenaient le projet pour une plaisanterie,

« sauf deux moines qui toujours furent cons-
« tants » (1).

Les paroles de Colomb sont, on le voit, des plus claires et des plus explicites. Une première fois, quand il vient en Espagne, les personnes qui prennent connaissance de ses projets, les déclarent impossibles : *las personas que entendieron en ello lo tuvieron por imposible.* C'est la junte de Salamanque de 1486-1487.

Une dernière fois, après six ou sept années de peine, les propositions de Colomb reviennent à l'examen. Tous ceux qui sont mêlés à la revision de son procès, tous ceux qui entendent l'exposition de ses idées, tous à l'unanimité tiennent cela pour une farce : *todos*

(1) « Vine con la embajada á su Real conspectu, movido como á los más altos Príncipes de cristianos... las personas que entendieron en ello lo tuvieron por imposible... Puse en esto seis ó siete años de grave pena, demostrando lo mejor que yo sabía cuanto servicio se podía hacer á nuestro Señor en esto... en fin Vuestras Altezas determinaron que esto se pusiese en obra. Aquí mostraron el grande corazón que siempre hicieron en toda cosa grande, porque todos los que habían entendido en ello y oido esta plática todos á una mano lo tenían á burla, salvo dos frailes que siempre fueron constantes (Navarrete, *Colección*, I, débuts du troisième voyage).

los que habían entendido en ello y oido esa plática todos á una mano lo tenian á burla. Que Colomb entende par ces paroles les dernières négociations et la diète de Grenade, c'est ce qui est hors de doute. Le mot *plática* s'applique très bien à la discussion où il a exposé les idées qu'il a signalées plus haut.

Enfin, le texte est formellement exclusif de tout concours ou appui notable autre que celui des deux religieux qui l'ont défendu avec constance : *salvo dos frailes que siempre fueron constantes.*

Quels sont donc ces deux hommes auxquels revient l'honneur de s'être constitués si résolument les partisans de Colomb ? Depuis Navarrete et à sa suite, tout le monde a nommé le précepteur de l'infant don Juan, Diégo de Déza, et le gardien du couvent de la Rábida, Antonio de Marchena.

M. Harrisse, à qui l'histoire primitive de l'Amérique est redevable de tant de vues critiques nouvelles, a voulu exclure Déza du bénéfice d'être l'un de ces deux religieux. Le savant auteur de *Christophe Colomb*, dans sa préoccupation de dédoubler la personnalité traditionnelle du gardien de la Rábida en deux religieux franciscains, Juan Perez et Antonio

de Marchena, a tenté de faire servir le texte ci-dessus mentionné à l'appui de sa thèse. Si Déza n'est pas l'un des deux moines indiqués par Colomb, il est vraisemblable que ce sont les deux franciscains qui sont visés par lui.

Quoi qu'il en soit de la dualité probable défendue par M. Harrisse, son argumentation ne peut se soutenir : car, à son insu, son point de départ est erroné.

M. Harrisse pense que Colomb n'eût pas employé le mot de *fraile* pour désigner Déza devenu évêque, et Colomb ne l'aurait pas connu alors qu'il n'était que simple religieux (1).

Colomb n'eût-il connu Déza qu'après sa

(1) « Colomb parle de « deux moines » qui l'aidèrent. Antonio de Marchena était l'un certainement; mais qui fut l'autre?

« Tous les historiens désignent Diégo de Déza.

« Déza prit le froc de bonne heure, il est vrai, et resta toute sa vie affilié à l'ordre de Saint Dominique ; mais ce savant ecclésiastique ne connut pas Colomb lorsqu'il ne fut que simple *fraile*. « Un moine », est-ce l'expression dont l'Amiral se serait servi pour parler d'un prélat qui, après avoir été professeur de théologie à l'université de Salamanque et précepteur de l'héritier de la couronne, était déjà évêque de Zamora quand il le rencontra pour la première fois en 1486-1487, et qui, à l'époque où il en parle, avait déjà passé par les importants évêchés de

nomination à l'épiscopat, on ne saurait établir que le mot de *fraile* ne puisse s'appliquer à un moine devenu évêque, surtout quand il est désigné en commun avec un autre simple religieux. En réalité, les évêques tirés des ordres monastiques gardaient en Espagne, au XVI[e] siècle, leur appellation de *fraile*, et il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir aux premières pages l'*Histoire des Indes* de Las Casas, où le vieux missionnaire place à côté l'un de l'autre

Salamanque, de Jaen, de Palencia, et était le confesseur en titre des Rois Catholiques?

« Nous pensons, au contraire, que les deux moines auxquels Colomb fait allusion étaient le Fr. Antonio de Marchena et le Fr. Juan Perez, dont il faut faire, à l'exemple de Las Casas, deux personnalités parfaitement distinctes » (*Christophe Colomb*, I, 371).

M. Harrisse prend toutes les données relatives à Déza dans Échard, *Script. ord. Præd.*, II, p. 51.— Voici les évêchés occupés par Déza, d'après le *Bull. ord. Præd.*, t. IV, et Gams, *Series episc. Eccl. Cat.* : *Zamora* (Bull, 14 avril 1494 ; pas de date dans Gams); *Salamanque* (Bull., 1497 ; Gams, 1496) ; *Jaen* (B., 1498 circiter; G., 1497); *Palencia* (B., 1500 ; G., 1500); *Séville* (B., 1504 ; G., 1505). Les lettres de nomination arrivèrent le 21 décembre 1504. Déza prit possession par procureur tout au commencement de 1405, et fit seulement son entrée solennelle le 24 octobre de la même année (Ortiz de Zuñiga, *Anales eclesiásticos y seculares de la muy noble ciudad de Sevilla* (Madrid, 1795), lib. XII et XIII). *Tolède* (B., 1523 ; G., 1523), mort le 9 juin 1523, âgé de quatre-vingts ans.

son titre de *fraile* et d'évêque : Don *Fray Bartólomé de Las Casas, fraile de Santo Domingo, obispo de Chiapa* (1) ; et ce qui est plus topique encore, parlant de Déza lui-même, archevêque de Séville et ayant rempli toutes les hautes fonctions énumérées par M. Harrisse, plus celle de chancelier de Castille, Las Casas le qualifie d'archevêque et de *fraile* (2).

Mais, quoi qu'il en soit, M. Harrisse est parti d'une fausse hypothèse : Déza n'était pas évêque quand Colomb le connut à Salamanque ; il ne l'était pas davantage au temps de la diète de Santa Fé. Ce fut deux ans et demi plus tard, le 14 avril 1494, qu'il fut nommé à l'évêché de Zamora (3). Ainsi Colomb, avant la découverte de l'Amérique, ne connut Déza que simple religieux, c'est-à-dire *fraile.* Ce dernier est donc incontestablement parmi les deux seuls personnages qui furent favorables à Colomb à Santa Fé, et le témoignage bien autrement explicite de l'Amiral, que nous citerons bientôt, ne laissera subsister aucun doute.

(1) I, p. 34.

(2) « Este arzobispo de Sevilla, que era D. Diego de Deza, fraile de Santo Domingo » (*Hist. de las Ind.*, III, p. 187).

(3) *Bull. ord. Præd.*, t. IV, p. 197.

Quant à ce qui tendrait à admettre un ou plusieurs protecteurs signalés de Colomb en dehors des deux moines qu'il désigne, son propre témoignage rend la chose impossible.

Conçoit-on, en effet, que l'Amiral ait présenté avec tant d'insistance pareilles affirmations aux Rois Catholiques sur des faits à eux bien connus, si elles n'avaient été pleinement fondées et notoires? imagine-t-on Christophe Colomb patronné par le Grand Cardinal d'Espagne, la troisième Majesté, comme on disait alors, et déclarant aux Rois qu'il n'avait trouvé aucun concours hormis chez deux moines? Pareilles questions supportent à peine l'examen.

Avec la diète de Grenade, tout semblait perdu pour Colomb, et cependant jamais le malheureux solliciteur n'avait été plus proche du succès.

Le gardien de la Rábida avait achevé sa mission avec la diète de Santa Fé, à laquelle il avait conduit son protégé. Après cette défaite, il ne pouvait donner d'autre secours à Colomb que la sympathie que trouve toujours un grand cœur pour un homme de génie persécuté par la mauvaise fortune.

Quant à Diégo de Déza, il demeurait à la

cour, où sa charge de précepteur le retenait près du jeune prince héritier. Ce fut son intervention qui sauva tout. A la suite du refus de la diète, raconte Las Casas, *Colomb tomba dans un complet abandon, les Rois lui signifiant qu'il n'avait plus qu'à se retirer... Après avoir reçu de la Reine l'ordre de partir, il prit congé de ce qu'il comptait d'amis et se mit en route pour Cordoue, dans le dessein bien arrêté de passer de là en France pour y soumettre ses projets* (1). Or, à cette heure, quelqu'un arrêta l'inventeur attristé, mais non découragé. Celui-là ne découvrit pas les Indes, mais il les attacha assurément au royaume d'Espagne. Cet homme, ce fut Diégo de Déza. Nous en avons pour garant, non des chroniqueurs suspects, mais Christophe Colomb lui-même, qui avait assez de discernement et de connaissance du personnel de la cour, depuis six ans qu'il y était solliciteur, pour ne pas confondre Diégo de Déza avec le cardinal de Mendoza, comme

(1) « Vino en total despedimiento, mandando los Reyes que le dijesen que se fuese en hora buena... El cual, despedido por mandado de la Reina, despidióse el de los que allí le favorecían ; tomó el camino para Córdoba con determinada voluntad de pasarse á Francia y hacer lo que arriba se dijó » (*Hist. de las Indias*, I, p. 243).

le fait Oviedo, et moins encore avec Louis de Santangel, comme le font les *Histoires*. Las Casas nous apprend en effet que « c'est Diégo de Déza, maître du prince don Juan, qui insista beaucoup près de la Reine pour qu'elle acceptât cette entreprise » (1). Le même Las Casas nous fait aussi savoir qu'il connaissait la lettre dans laquelle Christophe Colomb affirme que c'est Diégo de Déza qui a été cause que Leurs Altesses possédassent les Indes (2). Cette lettre, d'ailleurs, nous a été conservée. Elle contient le témoignage éclatant souscrit par Colomb à son généreux bienfaiteur, et nul parmi les protecteurs du célèbre marin ne pourrait exhiber un pareil titre.

Le 21 décembre 1404, Colomb écrit à son fils et successeur don Diégo, pour qu'il s'informe si la reine Isabelle a fait mention de lui dans son testament. Pour cela, il exhorte Diégo à presser Déza, alors évêque de Palencia, à s'en occuper, et il ajoute ces mémorables paroles : « C'est lui qui a été cause que Leurs

(1) « Este arzobispo de Sevilla, que era D. Diego de Deza, fraile de Santo Domingo, siendo maestro del Principe D. Juan, insistió mucho con la Reina que aceptase aquesta empresa » (*Hist. de las Indias*, t. III, p. 188).

(2) *Hist. de las Indias*, t. I, p. 228.

Altesses possédassent les Indes et que je sois demeuré en Castille, alors que j'étais déjà en route pour passer à l'étranger » (1).

Contre ce témoignage, aucune allégation, aucune subtilité historique ne prévaudra. Si quelqu'un a su qui a arrêté et retenu Colomb au moment où il quittait la Castille, pour le détourner de la France et le pousser enfin vers les Indes, c'est Colomb lui-même. Or Colomb nous le dit sans possibilité de doute ou d'équivoque, cet homme, c'est son protecteur des premiers jours, l'ami de Salamanque, l'aumônier de ses premiers maravédis, Diégo de Déza. « C'est lui qui a été cause que Leurs Altesses possédassent les Indes et que moi je sois demeuré en Castille, alors que j'étais déjà en route pour l'étranger ». *El que fué causa que Sus Altezas hobiësen las Indias, y que yo quedase en Castilla, que ya estaba yo de camino para fuera.* Loin de nous de faire injure à personne, mais l'histoire a ses droits. Or nous

(1) « Es de trabajar de saber si la Reina, que Dios tiene, dejó dicho algo en su testamento de mi, y es de dar priesa al Sr. Obispo de Palencia, el que fué causa que Sus Altezas hobiésen las Indias, y que yo quedase en Castilla, que ya estaba yo de camino para fuerar » (Navarrete, *Colección*, I, p. 346).

croyons que les titres réunis de tous les protecteurs réels et prétendus de Christophe Colomb ne pèsent pas, aux yeux d'un esprit impartial, le poids de cette phrase immortelle.

CHAPITRE IV

CHRISTOPHE COLOMB ET DIÉGO DE DÉZA APRÈS LE QUATRIÈME VOYAGE.

La découverte des Indes valut à Christophe Colomb l'admiration universelle et une gloire immense. Cette faveur de la fortune ne devait pas durer. Dès son second voyage, Colomb fut en butte à l'envie et au dénigrement. Il revint du troisième chargé de chaînes comme un malfaiteur, dépouillé de son gouvernement des Indes et de ses titres ; et si les Rois s'efforcèrent de réparer cette iniquité, ce fut sans lui accorder une entière justice. Dès le 10 avril 1495, Ferdinand avait, contrairement à ses engagements, déclaré libre la navigation des Indes (1). Depuis lors Colomb avait dû

(1) Navarrete, *Colección*, II, 186, 187.

subir les défiances et la mauvaise volonté du roi et de son administration, et c'était avec peine qu'il avait préparé son dernier voyage et armé quatre mauvaises caravelles.

L'expédition de 1502, commencée sous de mauvais auspices, fut une véritable défaite pour l'Amiral. Il débarqua à San Lucar de Barrameda, le 7 novembre 1504, et rentra en Espagne pour ne plus en sortir. Non seulement le dernier voyage aux Indes n'avait pas amélioré la situation de Colomb, mais il l'avait encore notablement aggravée. L'expédition avait manqué son but. L'Amiral n'avait pas trouvé le détroit qu'il était allé chercher sur les côtes du Darien ; il n'avait pas rapporté l'or attendu, encore qu'il eût entrevu des richesses à Veragua. Ses vaisseaux avaient subi longtemps les assauts furieux du ciel et de la mer ; son équipage s'était misérablement révolté et lui avait fait courir des dangers pires que ceux des tempêtes ; les souffrances et une lutte désespérée l'avaient cloué sur sa couche, et avaient brisé pour toujours sa santé et ses forces ; son passage à Santo Domingo avait été à peu près stérile pour la récupération de ses revenus et de ses droits. Il rentrait finalement sans résultat et sans ressources, traînant

derrière lui un équipage affamé et des épaves de vaisseaux, frappé lui-même à mort.

En débarquant à San Lucar, la première pensée de l'Amiral fut d'aller rendre compte de son voyage aux Rois Catholiques et de poursuivre auprès d'eux ses légitimes revendications. La maladie le cloua à Séville, et retarda pendant tout l'hiver le moment de son départ pour la cour. En attendant, dans le dessein de soutenir plus efficacement ses droits, il envoya auprès des Rois, à Ségovie, son fils et successeur don Diégo. C'est la correspondance échangée entre le père et le fils pendant les quelques mois de leur séparation qui nous fait connaître les préoccupations constantes de l'Amiral et les divers objets de ses instances près de Ferdinand et d'Isabelle. Ce sont aussi ces lettres, écrites de la main défaillante de l'Amiral, qui sont si précieuses pour l'histoire des rapports de Colomb et de Déza : ce sont elles qui nous ont fourni les plus sûres et les plus importantes données utilisées par nous jusqu'à ce moment ; ce sont elles encore qui vont nous apprendre quelle inébranlable confiance Colomb garda jusqu'au dernier jour dans son protecteur de Salamanque et de Santa Fé.

Au temps où Colomb revenait de son quatrième voyage, Diégo de Déza était encore à la cour. Le jeune prince dont il était le maître était mort (4 octobre 1497), à dix-neuf ans, emportant dans la tombe les regrets de la nation et les espérances des vieux Rois (1). Ferdinand et Isabelle ne voulurent pas se priver des services de Déza : ils le retinrent près d'eux et l'élevèrent aux plus hautes dignités ecclésiastiques du royaume. En 1497, Déza fut transféré de Zamora à l'évêché de Salamanque, et l'année d'après à celui de Jaen. Ce fut à ce moment que mourut l'inquisiteur général Thomas de Torquemada (16 septembre 1498). Les Rois désignèrent Déza pour lui succéder dans son office, et il fut confirmé par bref pontifical du 1er décembre de la même

(1) Don Juan, prince des Asturies, était né à Séville le 30 juin 1479 ; il mourut à Salamanque (M. Lafuente, *Historia generale de España*, Madrid, 1853, t. X, pages 62, 75). Il existait à la Bibliothèque nationale de Madrid, dans le ms. Dd. 149, page 158, une lettre de Déza aux Rois Catholiques sur la mort du prince don Juan. Des mains rapaces ont fait disparaître les pages, du feuillet 136 à 162. Nous ignorons si ce précieux document a été publié, ou s'il en existe des copies. Il contiendrait probablement un compte-rendu des derniers moments du jeune prince, que Déza avait assisté.

année. L'année d'après, succomba aussi Alonso de Burgos, le vieil ami de Déza (8 décembre 1499). Celui-ci le remplaça sur son siège de Palencia (1500), et ajouta à ses titres ceux de Premier Confesseur royal et de Chancelier de Castille (1). Il devenait, après les Rois, le principal personnage de la cour.

C'est sur Déza que Colomb fit reposer ses espérances pour obtenir justice et protection auprès de Ferdinand et Isabelle. Certes, il ne pouvait désirer un patron plus puissant et plus dévoué tout à la fois.

(1) « Deinde in Pastorale album admissus quatuor Episcopalium sedium Antistites, Zamorensis nempe, Salmanticensis, et Palentinae (quam dum regeret summum etiam Fidei causarum in his regnis arbitrium tutelam suscepit) Gienennensisque una cum honoribus Regii Protomystæ, Castellaeque Cancellarii; atque inde Hispalensis archiepiscopus » (Nic. Antonio, *Bibl. nov. Hispan.*, t. I, 215, col. 2). Cet auteur intervertit à tort Jaen et Palencia. C'est pendant qu'il était évêque de Jaen que Déza fut nommé grand inquisiteur, et pendant qu'il était à Palencia qu'il fut nommé chancelier de Castille. Quelques auteurs font mourir Alonso le 7 novembre. Voy. Gams, *Series episc.*, p. 64. Dans Touron, corrigez la date de la mort, t. III, p. 697, par celle de la page 727. Pour la chronologie des évêchés occupés par Déza, voyez plus haut la note où nous l'avons déjà établie. Sur la date de sa nomination comme grand inquisiteur: Llorente, *Histoire de l'Inquisition d'Espagne*. Paris, 1817, t. I. p. 289.

Dès sa première lettre à son fils, que dis-je ? dès les premières lignes de sa lettre il rend témoignage de tout ce qu'il doit à Déza. « Mon cher fils, écrit Colomb, le 21 novembre 1504, j'ai reçu ta lettre par le courrier. Tu as bien fait de demeurer là-bas, afin de remédier à l'état de nos affaires et d'y mettre ordre. Le Seigneur évèque de Palencia m'a toujours favorisé et a toujours désiré mon honneur depuis que je suis venu en Castille ».

Cette parole ainsi jetée avait certainement pour but de rappeler à Diégo tout ce que Déza avait déjà fait pour son père, et de lui faire entendre que, dans ses negociations à la cour, il devait compter sur le Chancelier de Castille comme sur son plus ferme appui. Colomb croyait avec raison qu'un patronage qui s'était exercé depuis si longtemps et dans des circonstances si solennelles, ne pouvait lui manquer au moment d'une nouvelle détresse. Aussi, après avoir signalé le rôle de Déza dans le passé, Colomb ajoute ce qu'il en attend : « Maintenant il faut le supplier de s'employer à trouver un remède à tous mes malheurs. Qu'il fasse mettre à exécution le traité et les lettres de faveurs que Leurs Altesses m'ont concédées, afin de réparer les nombreux dom-

mages que j'ai subis. Qu'il soit sûr que si Leurs Altesses s'en acquittent, elles trouveront un profit incroyable en fortune et en gloire » (1).

Colomb, retenu à Séville par la fatigue et des accès de goutte, annonce son prochain départ pour la cour, mais il craint que la maladie ne l'arrête en chemin. La maladie en effet et les rigueurs de l'hiver ne permirent qu'au printemps l'exécution de son voyage.

Parmi les recommandations que l'Amiral fait à son fils, notons celle de s'employer à faire toucher leur solde aux matelots qui l'avaient accompagné dans son dernier voyage et étaient réduits à la plus profonde misère. Il recommande aussi cette affaire à l'évêque de Palencia (2).

Dans sa lettre du 1er décembre Colomb félicite Diégo d'être demeuré à la cour dans l'in-

(1) « El Sr. Obispo de Palencia, siempre desque yo vine á Castilla me ha favorecido y deseado mi honra. Agora es de le suplicar que les plega de entender en el remedio de tantos agravios mios ; y que el asiento y cartas de merced que Sus Altezas me hicieron, que las manden cumplir y satisfacer tantos daños : y sea cierto que si esto hacen Sus Altezas que les multiplicará la hacienda y grandeza in increible grado » (Navarrete, *Colección*, t. II, p. 334).

(2) *Post-scriptum* à la même lettre.

térêt de ses affaires. Il l'engage à faire prendre une copie des articles qui reconnaissent ses droits dans les privilèges royaux, afin qu'il puisse agir en son propre nom en l'absence de son père. Il l'exhorte à travailler pour obtenir le payement des rentes qui lui sont dues sur les exportations des Indes, et il ajoute : « Il faut faire part de cela à l'évêque de Palencia, ainsi que de la grande confiance que j'ai en lui » (1).

On traitait alors pour la première fois la question de l'établissement de quelques évêchés dans les Indes, et Déza était chargé de négocier cette affaire. Colomb exprime le vœu d'être entendu avant que la question soit réglée. « On dit ici que l'on s'occupe d'envoyer trois ou quatre évêques aux Indes, et que le seigneur évêque de Palencia a reçu cette commission. Après m'avoir recommandé à sa bonté, dis-lui que je crois que ce serait servir Leurs Altesses si je pouvais m'entendre avec lui avant de rien conclure » (2).

(1) « Al Sr. Obispo de Palencia es de dar parte desto con de la tanta confianza que en su merced tengo (Navarrete, *Colec.*, I., p. 339).

(2) « Acá se diz que se ordena de enviar ó facer tres ó quatro Obispos de las Indias, y que al Sr. Obispo de

Colomb annonce aussi le départ pour la cour de son frère Barthélemy et de son plus jeune fils Fernand. Ils vont rejoindre Diégo et l'aider dans ses négociations. Ils partirent, en effet, le 5 décembre, emportant 150 ducats et un mémorial où l'Amiral avait relaté l'objet de ses revendications (1).

Sur ces entrefaites, la reine Isabelle était morte le 27 novembre, à Medina del Campo. C'était elle qui, des souverains de Castille, avait témoigné d'un véritable intérêt et d'une grande bonté pour Christophe Colomb. Elle lui manquait au moment où sa protection lui était plus nécessaire que jamais pour résou-

Palencia está remitido esto. Despues de me encomendado en su merced dile que creo que será servicio de Sus Altezas que yo fable con el primero que concluya esto » (Navarrete, *Colec.*, I, p. 340).

(1) Il ne faut donc pas dire avec M. Harrisse (*Fernand Colomb*, p. 6), à la suite d'Irwing, que « Fernand accompagna son oncle Barthélemy à la cour au printemps de 1505 ». Ils arrivèrent à la fin de 1504 ou les premiers jours de 1505. La date du départ est fixée par les lettres de Colomb écrites en décembre à son fils Diégo. « Tu hermano y tu tio van allá (lettre du 3 déc.). Hoy son ocho dias que partió de aquí tu tio y tu hermano (13 déc.). El Sr. Adelantado y tu hermano partieron hoy son diez y seis dias (21 déc.) (Fernando) partiópara alla, hoy son veintitres dias (29 déc.) ».

dre les difficultés de sa situation. Une des premières préoccupations de Colomb après le regret d'avoir perdu son royal appui fut de savoir si Isabelle n'avait rien statué à son endroit dans son testament. C'est encore à Déza qu'il s'adresse pour résoudre son doute. « Il faut s'occuper, écrit-il à Diégo le 21 décembre, de savoir si la Reine, qui est devant Dieu, a fait mention de moi dans son testament. Pressez le seigneur évêque de Palencia de s'occuper de cette affaire ; c'est lui qui a été cause que Leurs Altesses possédassent les Indes, puisqu'il me retint en Castille alors que j'étais déjà en route pour passer à l'étranger » (1).

Personne, mieux que Diégo de Déza, ne pouvait éclairer Colomb sur ce point. Comme confesseur d'Isabelle et chancelier de Castille, il avait eu à intervenir aux derniers moments de la Reine et dans la question de sa succession. Il était, en effet, à Medina del

(1) « Es de trabajar de saber si la Reina, que Dios tiene, dejó dicho algo en su testamento de mí, y es de dar priesa al Sr. Obispo de Palencia, el que fue causa que Sus Altezas hobiésen las Indias, y que yo quedase en Castilla, que ya estaba yo de camino para fuera » (Navarrete, *Colección*, I, p. 346).

Campo pendant la maladie d'Isabelle, pour assister sa royale et chrétienne pénitente (1) ; et la Reine, tout affectionnée qu'elle était à la personne de Déza, le mit au nombre de ses exécuteurs testamentaires, immédiatement après le Roi et l'archevêque primat de Tolède (2). Malheureusement, Isabelle n'avait rien statué touchant le vice-roi des Indes. Le profond respect et l'entière déférence qu'elle professait pour son associé au trône, lui avaient fait craindre sans doute de tracer une ligne de conduite à Ferdinand, pour ne pas le gêner ou lui déplaire. A la mort de la Reine, Colomb dut pressentir qu'il avait perdu le meilleur de ses espérances.

Dans cette même lettre du 1er décembre, Colomb envoie une copie de l'écrit qu'il adresse au Pape pour satisfaire le désir que le sou-

(1) Le 15 novembre 1504, Déza publie un réglement relatif à l'Inquisition (Llorente, *Hist. crit. de l'Inq. esp.*, I, p. 331) et daté de Medina del Campo (Touron, *l. c.*, p. 727).

(2) « Nombró por testamentarios al Rey y al Arzobispo de Toledo, y a don Diego de Deza, obispo de Palencia, Antonio de Fonseca y Juan Velasquez sus contadores mayores, y à su secretario Juan Lopez de Lezarraga » (Mariana, *Hist. general de España*, lib. XXVIII, cap. XI).

verain Pontife lui avait exprimé. Avant de faire sa communication au Pape, l'Amiral demande que sa lettre soit mise sous les yeux du Roi ou de l'évêque de Palencia, afin, dit-il, d'éviter les faux rapports (1).

Notons, à cette occasion, que la correspondance de Colomb que nous avons citée, et celle que nous citerons encore, témoignent clairement par elles-mêmes que l'évêque de Palencia occupait alors un des premiers postes officiels dans l'administration du royaume. On ne s'expliquerait pas, en effet, que, pour une affaire de cette nature, Colomb désignât Déza à défaut du Roi, si l'évêque n'avait eu d'autre titre à une intervention dans les affaires d'état que celui de protecteur bénévole. Le titre même de confesseur des Rois ne suffirait pas à expliquer la part prise par l'évêque de Palencia dans les hautes questions gouvernementales. Mais nous savons d'ailleurs qu'à l'heure où Colomb était en instance à la cour, son ancien protecteur était depuis plusieurs années chancelier de Castille, et c'est en cette qualité

(1) « El traslado de la carta te envio. Querria que le viese el Rey nuestro señor, ó el Sr. Obispo de Palencia, primero que yo envié la carta, por evitar testimonios falsos ». (Navarrete, *Colección*, t. I. p. 346).

qu'il intervient dans les négociations de Diégo Colomb et que son nom est inscrit dans la plupart des lettres de l'Amiral.

Dans sa lettre du 29 décembre, Colomb revient encore sur le même sujet. « Il faut, dit-il, que le Roi ou l'évêque de Palencia voient la copie de la lettre pour le Pape, afin d'éviter les faux témoignages » (1). L'Amiral signale ensuite à son fils, dans le courrier qu'il lui a envoyé, une lettre pour Diégo de Déza. Qu'il en prenne connaissance, lui, son frère et son oncle (2). Un des objets de cette lettre, malheureusement perdue, était la recommandation des matelots qui l'avaient accompagné dans son voyage. Ces malheureux n'avaient pas encore touché leur solde, et ils étaient dans la plus profonde détresse.

Le 18 janvier 1505, Colomb revient une dernière fois sur l'examen que le Roi ou Déza doivent faire de la lettre au Pape (3). Cette

(1) « Este traslado envio para que le vea Su Alteza, ó el Sr. Obispo de Palencia, por evitar testimonios falsos » (Navarrete, *ibid.*, p. 347).

(2) « Yo le di una carta para le Sr. Obispo de Palencia : vedla y veala tu tio y hermano y Carvajal » (Navarrete, *ibid.*, p. 348).

(3) « La carta del Santo Padre dije que era para que su merced la viese si allí estaba, y el señor Arzobispo de

nouvelle instance mérite d'être signalée, parce qu'elle est de quelque importance pour la chronologie des divers sièges épiscopaux occupés par Déza. L'évêque de Palencia est désigné à cette date comme archevêque de Séville. Ortíz de Zúñiga nous apprend, en effet, que les bulles de nomination de Déza à ce nouveau siège arrivèrent à Séville le 21 décembre 1504 (1). Dès lors Colomb, qui était dans cette ville, eut connaissance de l'événement, et il est de toute vraisemblance que la lettre qu'il expédie à l'adresse de Déza, dans son courrier du 29 décembre, était une lettre de félicitation pour son élévation à ce haut poste ecclésiastique, le premier de la Péninsule après celui de Tolède (2).

Cependant les démarches des fils et du frère de l'Amiral, combinées avec l'action de Déza, ne conduisaient pas à terme les affaires de Colomb, du moins quant à la question principale : la récupération de ses titres et de

Sevilla, que el Rey non terná lugar para ella » (Navarrete, *Colección*, t. I, p. 350).

(1) Il faut observer cependant que, dans sa lettre du 29 décembre, Colomb appelle encore Déza évêque de Palencia.

(2) *Anales*, note de Navarrete, *ibid.*, p. 350.

ses droits pécuniaires sur le Nouveau Monde. Tout venait échouer contre les résistances du Roi. Ferdinand n'avait jamais eu d'inclination pour Colomb, et, depuis que la découverte des Indes avait donné une réalité aux titres et privilèges quasi royaux qu'il avait concédés, il voyait, semble-t-il, comme à regret la possibilité d'une grandeur et d'une puissance qui ombrageraient une partie de sa majesté. Ferdinand fit traîner en longueur les démarches de Colomb et de ses mandataires. Bienveillant en apparence, il était résolu, au fond, à ne pas permettre l'élévation de Colomb et l'établissement de sa fortune. Vainement l'Amiral offrit de faire passer ses titres et ses droits sur la tête de son héritier Diégo, dans la crainte que sa personne ne fût un obstacle à la bonne volonté du Roi : rien n'y fit. Ferdinand ne répondit même pas aux propositions de Colomb.

Ce ne fut qu'au mois de mai que l'Amiral put se mettre en route pour rejoindre la cour à Ségovie. Il pensait, par sa présence, hâter la solution d'instances fondées sur la justice et le bon droit. Mais là encore il se faisait illusion.

Las Casas est l'historien qui semble avoir

le mieux connu les véritables sentiments du Roi à cette époque et le juge le plus indépendamment. Il tenait, nous dit-il, ses renseignements de personnes en grande faveur auprès de Ferdinand. Voici comment l'historien des Indes rapporte la première entrevue du Roi et de Colomb : « L'Amiral partit de Séville pour la cour au mois de mai 1505. La cour était alors à Ségovie. A son arrivee, son frère et lui allèrent baiser les mains du Roi, et celui-ci les reçut avec quelque semblant de plaisir » (1). Colomb fit le récit des travaux entrepris pour le service du Roi et lui demanda d'exécuter ce qu'il lui avait promis. « Le Roi, continue Las Casas, répondit qu'il reconnaissait lui devoir les Indes, qu'il avait mérité les récompenses à lui octroyées, mais qu'il était à propos, pour régler ses affaires, de désigner une personne qui le représenterait. L'Amiral répondit : « Ce sera celle qui plaira à Votre Altes-
« se ». Puis il ajouta. « Qui peut le faire mieux
« que l'archevêque de Séville, puisque c'est lui

(1) « El Almirante partisse para la corte por el mes de Mayo, año de 1505, la qual estaba en Segovia; y llegando él y su hermano el Adelantado, á besar las manos al Rey, recibióles con algun semblante alegre », etc. (*Hist. de las Indias*, t. III, p. 187).

« qui a été cause que Son Altesse possédât les « Indes » ? L'Amiral parlait ainsi, parce que l'archevêque de Séville, don Diégo de Déza, religieux de l'ordre de Saint Dominique, lorsqu'il était précepteur du prince don Juan, avait fort insisté près de la Reine pour qu'elle acceptât cette entreprise » (1).

On voit par ce récit quelle confiance Colomb plaçait toujours dans Diégo de Déza. Celui-ci ne manqua point à son protégé ; mais l'un et l'autre allaient se heurter à la résolution où était le Roi de ne rien accorder. Le prétexte d'un intermédiaire n'était dans sa pensée qu'un moyen de temporiser et d'éviter tout rapport direct avec l'Amiral, dont la présence ne laissait pas de lui être pénible, lorsque Colomb demandait la reconnaissance de ses droits.

(1) « El Rey le respondió que bien via él que le habia dado las Indias, y habia merecido las mercedes que le habia hecho, y que para que su negocio se determinase sería bien señalar una persona ; dijó el Almirante, « sea « la que Vuestra Alteza mandare » ; y añidio : « Quien lo « puede mejor hacer que el Arzobispode Sevilla, pues habia « sido causa, con el Camarero,que Su Alteza hobiesse las « Indias »? Esto dijó, porque este Arzobispo de Sevilla que era D. Diego de Deza, fraile de Santo Domingo, siendo maestro del Principe D. Juan, insistió mucho con la Reina que acceptase aquesta empresa » (*Ibid.*, p. 188).

Mais il était écrit, pour le malheur et la gloire de l'inventeur des Indes, que sa cause était une cause perdue.

Las Casas a jugé sévèrement, mais avec impartialité, ce semble, la conduite du Roi. « On croyait, dit-il, que si Ferdinand l'eût pu faire en sûreté de conscience et sans déshonneur pour son nom, il n'aurait respecté aucun des privilèges que lui et la Reine avaient accordés à l'Amiral et qu'il avait si justement mérités ».— « Je ne sais, ajoute Las Casas, ce que pouvait causer cette froideur et cet éloignement pour un homme qui lui avait rendu de si grands services, si ce n'est que son esprit était égaré par les faux témoignages portés contre l'Amiral, ainsi que je l'ai appris de personnes jouissant de la faveur du souverain (1). De fait, non seulement le Roi ne lui accorda aucune faveur, mais il lui opposa encore toutes les difficultés possibles, sans cesser toutefois de le combler de compliments » (2)...

Colomb passa une année entière dans ce

(1) Ce jugement est confirmé par l'insistance que Colomb mettait à ce que la lettre qu'il adressait au Pape passât sous les yeux du Roi ou de Déza, pour éviter les faux rapports.

(2) *Historia de las Indias*, cap. XXXVII.

rôle ingrat de solliciteur importun. A vrai dire, des sommes importantes furent délivrées au frère de l'Amiral pour couvrir les dépenses du quatrième voyage, et à Diégo Colomb, qui avait un titre à la cour (1) ; mais la question principale n'eut pas de solution. Un moment, le Roi, cédant à ses préoccupations politiques, se laissa aller offrir à l'inventeur du Nouveau-Monde de renoncer à son titre de vice-roi des Indes et à ses autres privilèges, en échange du fief de Carrion de las Condes, en Castille (2). Colomb repoussa avec indignation cette royale injure. Quand il vit que tout était fini du côté du souverain et qu'il ne fallait plus rien en attendre, pas même la justice, il tourna les yeux vers son constant protecteur, impuissant, lui aussi, mais demeuré le même dans son dévouement. Ce fut dans le cœur de Déza qu'il versa sa dernière plainte, comme le plus digne de la recueillir et le mieux capable de partager ses dernières angoisses. « Il paraît, écrivait Colomb à l'archevêque de Séville, il paraît que Son Altesse ne juge pas à propos d'exécuter les promesses que j'ai reçues d'Elle

(1) Navarrete, *Colección*, III, p. 527 et suiv. La nomination de Diégo Colomb à son titre de « contino » est du 15 nov. 1503 (*Ibid.*, II, 378).

(2) Las Casas, *Hist. de las Indias*, III, p. 191.

et de la Reine, qui est maintenant au sein de la gloire, malgré la foi de leur parole et de leur sceau. Lutter contre la volonté du Roi serait lutter contre le vent. J'ai fait tout ce que je devais faire ; je laisse le reste à Dieu, qui ne m'a jamais abandonné dans mes besoins » (1).

Ç'a été la gloire sans pareille de Déza d'avoir, à vingt années de distance, donné à Christophe Colomb la première parole d'encouragement et reçu les dernières confidences de son âme meurtrie et découragée. Entre ces deux instants, Déza avait eu assez de crédit pour faire accepter aux Rois l'entreprise de la découverte. Qui ne reconnaîtrait désormais, avec les paroles mêmes de son illustre protégé, que *c'est bien Diégo de Déza qui a toujours favorisé Colomb et désiré son honneur depuis sa venue en Castille? que lui encore a été cause que Leurs Altesses possédassent les Indes, et l'a retenu en Castille alors qu'il était déjà en route pour l'étranger?*

(1) W. Irwing, *Life and Voyages of Columbus*. Paris, 1829, t. II, p. 38. Nous empruntons ce texte à Irwing, qui renvoie à Navarrete, t. I, sans indication de page. Nous n'avons pas trouvé ce texte : aussi le donnons-nous sous les réserves nécessaires, encore qu'il ait été reproduit sans contrôle par M. F. Tarducci, *Vita de Cristoforo Colombo*, Milano, 1885, t. II, p. 629, et P. Gaffarel, *Hist. de la découverte de l'Amérique*, t, II, p. 383.

L'Amiral avait suivi la cour à Valladolid. C'est là qu'il mourut, le 20 mai 1506. L'Espagne ignora sa mort; on l'ignora presque autour de son cercueil, et la chronique de la ville a oublié de faire mention de l'événement.

Déza avait fait son entrée solennelle à Séville le 24 octobre 1505 (1). Il semble avoir quitté peu après la cour, dont la mort de la Reine, les malheurs de Colomb et la politique de Ferdinand l'avaient désaffectionné.

A Séville, Déza n'oublia pas le souvenir des événements qui avaient longtemps lié sa vie à la destinée de Colomb. Sa ville archiépiscopale était comme le point central où venaient aboutir et se répercuter à travers l'Océan les bruits et les agitations du Nouveau Monde. C'étaient là aussi que Fernand, le second fils de Colomb, vint se retirer et se livrer au culte pacifique des lettres et des sciences, et dut se lier d'amitié avec le bienfaiteur de son père. Tout à Séville ramenait donc la pensée de Déza vers un passé qui lui était cher. Nous savons qu'il aimait à rappeler ses relations étroites avec l'inventeur des Indes et l'appui qu'il lui avait prêté. Las Casas rapporte qu'il était de noto-

(1) Ortiz de Zúñiga, *Anales*, *loc. cit.*

riété publique que l'archevêque était fier de raconter comment son intervention avait décidé les Rois à accepter les projets de Colomb. « Dans une lettre écrite de sa main, dit Las Casas, j'ai vu que Christophe Colomb disait au Roi que le maître du prince, l'archevêque de Séville, don frère Diégo de Déza, avait été cause que les Rois possédassent les Indes. Longtemps avant que j'eusse vu ce témoignage écrit de la main même de l'Amiral, j'avais appris que l'archevêque de Séville se glorifiait d'avoir été la cause que les Rois acceptassent l'entreprise de la découverte des Indes » (1).

Il est à peine besoin de conclure. On voit suffisamment si nous avions raison d'écrire, au

(1) « En carta escrita de su mano, de Cristobal Colon, vide quedecia al Rey (?) que el suso dicho maestro del Principe, Arzobispo de Sevilla, D. Fray Diego de Deza, y el dicho camerero, Juan Cabrero, habian sido causa que los Reyes tuviesen las Indias. E muchos años antes que lo viese yo escrito de la letra del almirante Colon, habia oido decir, que el dicho Arzobispo de Sevilla, por si, y lo mismo el camarero, Juan Cabrero, se gloriaban que habian sido la causa de que los Reyes aceptasen la dicha empresa y descubrimiento de las Indias » (*Hist. de las Indias*, t. I, p. 228). Le titre de Cabrero en cette affaire repose sur un contresens dans la lettre de Colomb datée du 21 décembre 1504. (Navarrete, *Colección*, I, p. 346). Nous y revenons plus loin.

début de cette étude, que Diégo de Déza avait été le grand protecteur de Colomb. Tandis que des témoignages clairs et nombreux nous ont été laissés, par la main même du célèbre navigateur, en faveur de Déza, pas un mot n'a été souscrit par lui pour légitimer d'autres patronages, en dehors de cette phrase, qui limite à la fois le nombre de ses auxiliaires et exclut toutes les vaines prétentions : « Tout le monde s'est moqué de lui, sauf deux religieux qui furent toujours constants ». Ces deux religieux, nous le savons sans possibilité de conteste désormais, furent Diégo de Déza et Antonio de Marchena. L'un et l'autre eurent pour le marin génois une égale sympathie, un pareil dévouement ; et si, au point de vue du résultat final, il y eut entre leur action une différence profonde, il n'y en eut pas dans leur noble désir de servir Colomb. Le vénérable gardien de la Rábida ne connut Colomb que pendant les quelque six mois qui précédèrent le départ de son protégé pour les Indes, et il ne put lui rendre favorable la diète de Santa Fé (1). Déza, au contraire, fut lié pendant vingt années avec l'Amiral, et, par sa haute situa-

(1) « Ce ne fut donc pas à la fin de l'année 1484, mais bien sept années après, au commencement de l'hiver de

tion à la cour, il put, à différents moments, lui procurer les services les plus signalés, et par-dessus tout faire accepter ses projets de découvertes.

Les patronages de Colomb sont donc strictement limités à ceux de Diégo de Déza et d'Antonio de Marchena. Nous allons examiner d'ailleurs les titres usurpés ou apocryphes de quelques prétendus protecteurs. Mais nous pouvons déclarer déjà et conclure que, hors de l'action principale de Déza, que nous avons longuement étudiée, et celle plus secondaire d'Antonio de Marchena, que nous avons simplement signalée pour lui réserver tous ses droits (1), il n'en existe pas d'autre réelle. A ces limites, croyons-nous, s'arrête le domaine de l'histoire. Nous nous refusons à le franchir, et à entrer dans celui de l'arbitraire et de la légende.

l'année 1491-1492, que Colomb se rendit pour la première fois au monastère de la Rábida.

« On ne peut pas plus dire qu'il y alla deux fois : l'une, en arrivant de Portugal, en 1484; l'autre, quand il se disposait à quitter l'Espagne, en 1491 » (Harrisse, *Christophe Colomb*, t. I. p. 348).

Ces conclusions de M. Harrisse, basées sur la déposition d'un témoin oculaire, nous paraissent certaines.

1. Le P. Coll a publié un ouvrage, *Colon y la Rábida*. Madrid, 1891. C'est un travail sans critique.

CHAPITRE V

DIÉGO DE DÉZA ET LES HISTOIRES DE FERNAND COLOMB.

Si nous n'arrêtons pas en cet endroit ce que nous avions à dire des rapports de Colomb et de Déza, c'est que notre dessein est de prévenir une objection et de la résoudre. Il semble étonnant de voir les *Histoires* attribuées à Fernand Colomb garder un profond silence sur Déza, dont le rôle est cependant si clair, d'après les affirmations mêmes de l'Amiral ou plutôt, il est encore plus étonnant de les voir substituer à Déza un personnage qui joue son rôle, sans qu'on lui connaisse d'ailleurs aucun titre. Nous abordons d'autant plus volontiers ce petit problème, qu'il nous permettra de fournir une contribution nouvelle aux arguments déjà nombreux et péremptoires par lesquels M. Harrisse a battu en brèche l'œuvre désormais suspecte des *Histoires*.

[illegible] spéciale pr
[illegible] l'acceptati
[illegible] entreprenant G
[illegible] Espagne et son pr
[illegible] trouve çà et
[illegible] encouragements et des
[illegible] que les do
[illegible] ne perm
[illegible] loin. Qu'ap
[illegible] succès de l'entreprise, Co
[illegible] avec la c
[illegible] dans le mond
[illegible] près des person
[illegible] contraire serai
[illegible] d'ordinair
admirateurs et [illegible].

Mais nous [illegible] pas que l'on p
confondre [illegible] lendemain de la d
verte avec ceux de la veille, et même,
ces derniers, ceux qui ont encouragé ou
accidentellement le futur Amiral, avec ceu
se sont constitués ses patrons près des

Quand on parle des protecteurs de Christophe Colomb, une confusion est à éviter : il ne faut pas confondre les personnes qui ont témoigné d'une façon privée leur intérêt ou même rendu des services à l'inventeur des Indes, avec celles dont l'intervention spéciale près des Rois Catholiques a déterminé l'acceptation des projets de Colomb. Que l'entreprenant Génois, entre son arrivée en Espagne et son premier départ pour les Indes, ait trouvé çà et là des sympathies, des encouragements et des amis, cela est vraisemblable, encore que les données positives que nous possédons ne permettent pas de pousser la chose trop loin. Qu'après la découverte et le succès de l'entreprise, Colomb, étant en relations constantes avec la cour et l'administration, ait trouvé dans le monde qu'il touchait désormais de si près des personnages amis ou bienveillants, le contraire serait fort surprenant, le succès évoquant d'ordinaire des admirateurs et des fidèles.

Mais nous ne pensons pas que l'on puisse confondre les amis du lendemain de la découverte avec ceux de la veille, et même, parmi ces derniers, ceux qui ont encouragé ou aidé accidentellement le futur Amiral, avec ceux qui se sont constitués ses patrons près des prin-

ces et les ont inclinés à entreprendre la découverte. Cette confusion, Colomb ne l'a jamais faite, puisque, en écrivant aux Rois Catholiques, il affirme que deux moines seuls ont été constants dans leur concours lors de la diète de Grenade. Reprocher à Colomb, comme l'ont fait plusieurs historiens, d'avoir méconnu les services reçus ou l'existence de ses amis, c'est baser une critique injuste sur une simple équivoque (1). Aussi, quand nous avons parlé et quand nous parlons encore, dans cette étude, des protecteurs de Colomb, nous entendons ce mot dans le sens restreint que nous venons de signaler.

Or, même en entendant de cette façon le titre de protecteur, divers noms ont été mêlés à ceux de Diégo de Déza comme patrons véritables de Colomb auprès des Rois : ce sont le cardinal Mendoza, le camérier Juan Cabrero et Louis de Santangel.

Nous avons vu plus haut à quoi se réduit l'intervention du cardinal de Mendoza (2). C'est lui, en effet, semble-t-il, qui présenta Colomb

(1) M. Harrisse ne nous semble pas avoir évité cet écueil. *Christophe Colomb*, t. II, 372-382 ; *Christophe Colomb devant l'histoire*, Paris, 1892, 46-47.

(2) P. 138-39, 147.

aux Rois avant la diète de Santa Fé; mais rien n'autorise à lui attribuer un rôle effectif dans le succès de l'entreprise, d'autant mieux que les paroles restrictives de Colomb s'y opposent formellement.

Quant à Juan Cabrero, rien n'est plus curieux que l'histoire d'ailleurs très simple de ses titres. Reconnaissons d'abord que s'il a été rangé parmi les protecteurs de Colomb au temps de la découverte, c'est sans qu'il y eût ni mérite ni faute de sa part. Colomb avait connu Cabrero dans ses relations avec la cour, et il est manifeste que, pendant les dernières années de la vie de l'Amiral, le camérier fut un de ses bons amis dans l'entourage des Rois. Dans les négociations que Colomb entreprit à la cour après son quatrième voyage, il dut servir les intérêts de l'Amiral, qui recommande à plusieurs reprises à son fils Diégo de s'appuyer sur lui. C'est la lettre de Colomb du 21 décembre 1504 qui a créé une équivoque. Nous y lisons en effet : « Il faut s'efforcer de savoir si la Reine, qui est maintenant devant Dieu, a fait mention de moi dans son testament. Il faut presser le seigneur évêque de Palencia, celui qui fut cause que Leurs Altesses possédassent les Indes et que je sois demeuré

en Castille, alors que j'étais déjà en route pour l'étranger; et aussi le seigneur camérier de son Altesse » (1).

C'est cette dernière phrase, quelque peu elliptique, qui forme le titre de Cabrero. Le sens du texte original est très clair et ne comporte pas de discussion. Il signifie : il faut presser l'évêque de Palencia et aussi le camérier (2). Quant à la parenthèse ouverte relativement à Déza, Cabrero y est entièrement étranger. Mais on a voulu y voir, en faisant un gros-

(1) « Es de trabajar de saber si la Reina, que Dios tiene, dejó dicho algo en su testamento de mí, y es de dar priesa al Sr. Obispo de Palencia, el que fué causa que Sus Altezas hobiésen las Indias, y que yo quedase en Castilla, que ya estaba yo de camino para fuera : y ansi al Sr. Camarero de Su Alteza » (Navarrete, *Colección*, I, 346).

(2) L'expression *al Sr. Camarero* montre clairement que ce dernier membre de la phrase est le régime de *dar priesa*. Pour obtenir le sens erroné qu'on donne à ce passage, il faudrait : *y ansi el Sr. Camarero*. Dans une autre lettre de Colomb (1er déc. 1504), les deux mêmes noms sont rapprochés; une parenthèse est ouverte après celui de Déza, pour exprimer la confiance que Colomb met en lui; puis suit celui de Cabrero, dans la même condition que précédemment : *Al señor Obispo de Palencia es de dar parte desto con de la tanta confianza que en su merced tengo, y ansi al Sr. Camarero* (Navarrete, *Colec.*, I, p. 339).

sier contresens, que Cabrero était associé à l'évêque de Palencia dans ses droits de protecteur de Colomb au moment de l'entreprise de la découverte.

C'est le neveu de Cabrero qui, consciemment ou non, semble avoir été le promoteur de cette fausse interprétation. Dans un mémoire du 21 mars 1517, Martin Cabrero dit de son oncle « qu'il fut la cause principale que l'on entreprit l'expédition des Indes, que sans lui on n'aurait pas eu les Indes, ou que tout au moins la Castille ne les aurait pas possédées » (1). C'est identiquement les deux points de la lettre de Colomb disant de Déza qu'il a été cause de la découverte des Indes et qu'il a empêché Colomb de porter ses projets à l'étranger.

Las Casas, qui n'y met pas de malice quand il s'agit de critique historique, s'est trouvé en présence de l'affirmation de Martin Cabrero, dont il connaissait sans doute le mémoire, et il a interprété à la manière de ce dernier la lettre de Colomb, qu'il connaissait aussi, en enre-

(1) « Que fué causa principal de que se emprendiese la empresa de las Indias y se conquistasen, y si por él no fuera, no hobiera Indias, à los menos para provecho de Castilla » (Harrisse, *Christ. Colomb*, I, p. 376, note 4).

gistrant bénévolement le nom de Cabrero après celui de Diégo de Déza (1), ce qui a contribué à confirmer cette usurpation de titres. Mais Juan Cabrero, qui a dû servir Colomb pendant les dernières années de sa vie, n'a aucun droit à un patronage réel avant la découverte. Cela résulte clairement de l'origine suspecte de ses titres et de l'exclusion donnée en cette affaire par Colomb lui-même, qui affirme que deux religieux seuls l'ont constamment favorisé. Nous ne croyons pas même qu'il soit positivement établi que Cabrero fût à la cour avant 1492.

Après avoir accolé le nom de Cabrero à celui de Déza, le bon évêque de Chiapa ne s'arrête pas en si bon chemin ; il ajoute avec bonhomie : « Ces deux personnages durent aider beaucoup en cette affaire ; et cependant ils ne suffirent pas, parce qu'un autre, comme on va le voir, fit plus encore : ce fut Louis de Santangel, comptable de la cour et chevalier aragonais » (2).

(1) *Hist. de las Indias*, t. I, 228, 41, 188.

(2) « Debian cierto de ayudar en ello mucho, aunque no bastaron, porque otro, à lo que parecera, hizó mas, y este fué un Luis de Santangel, escribano de raciones, caballero aragonés. etc » (*Hist. de las Indias*, I, p. 228).

D'où Las Casas tient-il ce renseignement? Des *Pseudo-Histoires* de Fernand Colomb, dont il reproduit le récit fantaisiste.

C'est au chapitre XIII que les *Histoires* mettent en scène Louis de Santangel. Ce chapitre porte en titre : *Come i Re Catolici mandarono dietro all'Ammiraglio, et gli concessero quel, che gli dimandava.* C'est là que nous voyons jouer par Louis de Santangel le rôle qui, d'après les paroles mêmes de Colomb, appartient à Diégo de Déza. L'auteur des *Histoires*, d'après sa méthode, développe et dramatise le sujet qu'il traite ; mais on chercherait vainement dans le récit des événements qui préparent l'acceptation des Rois le nom de Déza ou de tout autre protecteur. C'est Louis de Santangel qui a tout fait.

Nous ne nous arrêterions pas longtemps à la difficulté fort secondaire que peut apporter aux droits historiques de Déza l'affirmation d'un ouvrage écrit un demi-siècle après les événements de la découverte et qui fourmille d'erreurs, voire même de mensonges, si le crédit des *Histoires* n'avait été très grand jusqu'à ces derniers temps, et si nous ne trouvions l'occasion, sans sortir de notre sujet, d'ajouter un nouvel argument à ceux déjà nombreux et

péremptoires qui rejettent parmi les apocryphes le factum attribué à Fernand Colomb.

C'est à M. Harrisse que revient le mérite d'avoir relégué à sa place le livre des *Histoires;* et, dans l'œuvre sanitaire à laquelle s'est livré le savant américaniste, cette part, toute négative qu'elle paraît, ne sera pas la moins importante pour l'histoire authentique de Colomb et de la découverte. « Frappé, écrit M. Harrisse, des contradictions et des erreurs dont les *Historie* fourmillent, nous fûmes amené à douter de l'authenticité de ce livre si vanté » (1). Ces doutes furent successivement exprimés dans deux écrits (2). Dans le dernier surtout, M. Harrisse établit avec évidence que les *Histoires* doivent être consultées avec une grande circonspection et qu'en beaucoup de points leur témoignage est erroné. M. Harrisse avait même cru pouvoir révoquer en doute l'existence de l'original espagnol sur lequel aurait été faite la traduction italienne d'Ulloa, publiée à Venise en 1571, et que seule nous

(1) *Christophe Colomb*, I, p. 108.

(2) *D. Fernando Colon historiador de su padre. Ensayo critico*. Sevilla, 1871. — *Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres*. Paris, 1872.

possédons (1). Le savant critique faisait cependant ses réserves sur ce dernier point, à cause des résultats qui pourraient sortir d'un examen attentif de l'*Histoire des Indes* de Las Casas encore inédite. Ce résultat ne se fit pas longtemps attendre. Don A. M. Fabié, qui avait été chargé de préparer une introduction pour la publication de l'*Histoire* de Las Casas, finit par composer une vie du célèbre missionnaire (2). Il mit en évidence dans cet ouvrage l'existence d'un texte espagnol des *Histoires*, en se basant sur Las Casas, qui le cite fréquemment et l'a sous les yeux (3). M. Harrisse a reconnu le fait et l'a largement étudié dans le chapitre spécial qu'il consacre à ce sujet sous le titre de *Historie*, dans son *Christophe Colomb*. « Nous reconnaissons en conséquence, dit-il, qu'avant 1561, voire même avant 1559, il y avait une Histoire relatant les

(1) *Historie del Fernando Colombo, nelle quali s'ha particolare e vera relatione della vita e de fatti dell'ammiraglio D. Christoforo Colombo, suo padre, e dello scoprimento ch'egli fece dell'Indie occidentali, etc... nuevamente di lingua spagnuola tradotte nell'italiana dal sig. Alfonso Ulloa*. Venetia, 1571.

(2) *Vida y Escritos de Fray Bartolomé de Las Casas*. Madrid, 1879, 2 vol.

(3) *Ibid.*, t. I, p. 360-372.

principaux faits de la vie de Christophe Colomb; que cette Histoire était, dès cette époque, attribuée à Fernand, son fils, et que les *Historie* la reproduisent dans ses parties essentielles » (1).

Toutefois les *Histoires* ont été composées plus tôt que ne le pense M. Harrisse, non seulement avant 1561, mais bien avant 1559. Le prologue de l'*Histoire des Indes* de Las Casas est, en effet, de 1552, comme l'auteur le dit lui-même (2), et non de 1559, comme le croit M. Harrisse. Or c'est dans les débuts de son ouvrage que Las Casas se sert des *Histoires* de Fernand: il les connaît donc dès 1552. Il s'ensuit que la composition des *Histoires* doit être placée après 1537, puisqu'elles discutent les *Annales* de Giustiniani, imprimées à cette date et avant 1552, où Las Casas les a entre les mains.

Nous n'avons pas à signaler ici les arguments par lesquels M. Harrisse a détruit en grande partie l'autorité usurpée des *Historie.* L'auteur reconnaît que, même après la forte critique qu'il a fait subir à cet ouvrage, il res-

(1) *Christophe Çolomb*, I, p. 115.
(2) *Hist. de las Indias*, I, p. 29.

tera encore quelque chose à dire. « Pour que l'enquête fût complète, il faudrait prendre les *Historie* page par page, et en faire ressortir tous les anachronismes et les contradictions. Malheureusement, nous ne pouvons en ce moment entreprendre un travail aussi complexe » (1). Ce que nous voulons, de notre côté, c'est apporter une nouvelle contribution à cette enquête ; elle est d'ailleurs le corollaire naturel de cette étude.

Nous posons donc la question suivante : Fernand aurait-il pu taire le nom de Déza, s'il était l'auteur des *Histoires* : A cela nous répondons? Non.

Fernand a dû connaître le rôle joué par Déza lors de l'acceptation des projets de Colomb par la cour de Castille ; en tout cas, il a connu indubitablement les services signalés rendus par Déza à l'Amiral pendant les dernières années de sa vie. Or, sur l'un et l'autre point, les *Histoires* sont d'un mutisme absolu, alors qu'elles auraient dû parler.

Nous avons vu plus haut que Fernand Colomb, en compagnie de son oncle Barthélemy, avait laissé son père à Séville, le 5 décem-

(1) *Fernand Colomb*, p. 68.

bre 1404, pour se rendre à la cour, près de son frère aîné Diégo, et l'aider à régler les affaires de l'Amiral. Fernand était dans sa dix-septième année. Colomb, dans ses lettres, recommande à Diégo de bien tenir compte de lui : il a un bon naturel et n'a plus les goûts d'un enfant (1). Il lui rendra des services. Il est jeune, mais sa raison est déjà mûre (2). Fernand a donc connu parfaitement tout ce qui s'est passé concernant son père pendant les dernières années de sa vie. Colomb, en effet, vint rejoindre ses fils dès le mois de mai suivant, et ne se sépara plus d'eux jusqu'à sa mort.

Arrivé à la cour près de son frère, Fernand ne manqua pas de lire les lettres que son père adressait à son frère aîné. Une des premières qui lui passèrent sous les yeux, fut celle du 21 décembre, celle-là même où l'Amiral dit à son fils de presser Diégo de Déza pour qu'il s'informe si la Reine a fait mention de lui dans

(1) « De tu hermano haz mucha cuenta : el tiene buen natural, y ya deja las mocedades » (Navarrete, *Colec.*, I, lettre du 1er déc. 1504).

(2) « Por mayor cumplimiento envio allá à tu hermano que bien que el sea niño en dias, no es ansi en el entendimiento » (Navarrete, I, *Mémoire de Colomb pour Diégo*).

son testament; que c'est Déza qui a été cause que Leurs Altesses possèdent les Indes, et que c'est lui qui l'a retenu en Castille quand déjà il partait pour aller à l'étranger. Cette révélation était assez grave pour que Fernand ne l'oubliât pas, au cas où il l'eût ignorée jusqu'alors. Quand l'amiral écrit quelques jours après, le 29 décembre, il joint à son envoi une lettre pour Déza et recommande que son frère et ses deux fils en prennent connaissance (1). C'est Déza qui est en 1404 et 1405 l'intermédiaire constant entre le Roi et les fils de Colomb. Au mois de mai, l'Amiral arrive lui-même à la cour. Toutes ses espérances, comme nous l'avons vu, sont toujours placées sur Diégo de Déza. Comment Fernand aurait-il ignoré la place tenue par ce personnage dans les négociations qui remplissaient à ce moment la vie de son père? Mais Déza, Fernand le connaissait depuis plusieurs années. Nommé page d'Isabelle le 18 février 1498 (2), il avait été pendant quatre années consécutives au service de la Reine, en contact quoti-

(1) « Yole di uná carta para le Sr. Obispo de Palencia ; vedla y veala tu tio y hermano y Carvajal » (Navarrete, *Coleción*, I, p. 348).

(2) Harrisse, *Fernand Colomb*, p. 5.

dien par conséquent avec le confesseur d'Isabelle, qui, lui aussi, était attaché à la cour et n'a pas laissé ignorer au fils de Colomb l'affection qu'il avait portée à son père et les services qu'il lui avait rendus. Nous savons par Las Casas que Déza aimait à rappeler ces souvenirs; et il n'en aurait rien dit à Fernand pendant les années où ils furent ensemble à la cour, ou plus tard, quand l'un et l'autre se retrouvèrent à Séville? Quand, revenu des Indes, où il avait accompagné son père pendant son quatrième voyage, Fernand trouve Déza mêlé à tous les intérêts de son père comme chancelier de Castille, comment, jeune homme âgé de 18 ans, réfléchi et précoce, comme on nous le montre, comment aurait-il ignoré tout cela? Or, non seulement les *Histoires* ne connaissent pas le rôle de Déza au moment de la découverte, mais elles lui substituent arbitrairement un personnage qui n'y a aucun titre. Que si, à la rigueur, on veut que cette part de la vie de l'Amiral ait échappé à la connaissance de son fils, comment peut-il en être de même en ce qui regarde les dernières années de la vie de Colomb, remplie par les événements dont ont été témoins ses enfants? Si quelque chose doit être présent à la mémoire de Fernand, ce sont

les derniers jours et les dernières actions de son père, alors qu'il était lui-même plus âgé. Or, dans les *Histoires*, cette période est la plus vague, la plus vide de toutes ; on peut dire qu'elle n'y existe pas.

L'auteur des *Histoires* semble donc avoir complètement ignoré des choses qui étaient manifestement connues de Fernand Colomb.

Mais nous devons encore pousser plus avant cette argumentation.

Diégo de Déza fut archevêque de Séville de 1505 à 1523. Dès 1511, Fernand est, lui aussi, établi dans la même cité (1). Sa vie, il est vrai, pendant de nombreuses années, fut remplie de fréquents voyages ; mais il est impossible qu'il n'ait pas été en relation à Séville avec l'archevêque, qu'il connaissait depuis longtemps, et qu'il n'ait appris au moins alors ce que Déza aimait à raconter, à savoir, que les Rois d'Espagne lui devaient les Indes.

D'ailleurs Fernand, écrivant après 1537, devait d'autant moins oublier les titres d'honneur de Déza, qu'il avait des liens d'affection avec les dominicains, sans parler des liens étroits de parenté qui attachaient son frère à

(1) Harrisse, *ibid.*, p. 10.

plusieurs d'entre eux, et dont quelques-uns jouèrent un rôle important dans les affaires des Indes et dans ses propres affaires.

On sait que le fils aîné de Colomb, Diégo, était entré dans une des plus illustres familles d'Espagne par son mariage avec Marie de Tolède, la fille de Garcia Alvarez, le premier duc d'Albe. Cette maison comptait, au temps où nous sommes, plusieurs de ses membres comme religieux dominicains : elle devait naturellement être affectionnée à l'ordre. Le cousin germain de Marie de Tolède, Jean Alvarez, était dominicain ; il appartenait à la branche aînée des ducs d'Albe par son père Fadrique de Tolède, cousin germain des Rois Catholiques. Le frère aîné du P. Jean Alvarez était Garcia, général des côtes d'Afrique, qui mourut dans l'expédition contre les Maures, le 20 août 1510, et dont le fils fut le célèbre duc d'Albe (1). Entré dans l'ordre à Salamanque dès les premières années du XVIe siècle, Jean Alvarez devint successivement évêque de Cordoue et de Burgos, fut fait cardinal en 1538, et mourut le 15 septembre 1557 (2). Le frère

(1) Pour cette généalogie, voy. Moreri. *Dictionnaire*, au mot *Tolède*.

(2) Touron, *Hist. des hommes illustres*, t. IV, 168-182.

même de Marie de Tolède, Antoine, était dominicain. Enfin, Garcia de Loaisa, qui devait être mêlé aux affaires des Colomb, était proche parent de Marie de Tolède. Quelques auteurs l'ont fait à tort le frère du P. Jean Alvarez; mais les maisons de Loaisa et de Tolède étaient alliées. Plusieurs frères de Garcia étaient aussi dominicains. Son frère aîné, Dominique de Mendoza, est surtout connu comme missionnaire. Garcia devint lui-même général de l'ordre (1518-1524), lors de l'élévation de Thomas de Vio Cajétan au cardinalat. Évêque d'Osma et confesseur de Charles Quint, cardinal en 1530, il est enfin évêque de Sigüenza, archevêque de Séville et président du conseil des Indes (1). C'est dans ce dernier office qu'il eut à intervenir dans le procès de succession intenté par Diégo Colomb pour rentrer dans les droits reconnus à son père par la couronne d'Espagne. A la mort de Diégo, ce fut sa veuve Marie de Tolède qui fit valoir les droits de son fils mineur Louis. Le procès se termina en 1536 par un compromis dans lequel le cardinal Loaisa et Fernand Colomb auraient été les

(1) Touron, *ibid.*, p. 410-420.

arbitres (1). En tout cas, Loaisa donna, comme président des Indes, le 28 juin 1536, une sentence arbitrale en vertu de laquelle Louis Colomb renonçait à ses droits de vice-roi des Indes et recevait en échange l'île de la Jamaïque, avec le titre de duc ou de marquis (2).

On comprend sans peine que dans de semblables conditions Fernand Colomb fût lié assez étroitement avec les dominicains. Faute d'autres indications, son testament nous en serait une nouvelle preuve. Fernand, comme on le sait, avait passé sa vie à recueillir les éléments d'une bibliothèque demeurée célèbre et pour laquelle il n'avait épargné ni soins ni argent. Érudit, savant, écrivain lui-même, les précautions qu'il prend dans son testament pour conserver, doter et développer sa bibliothèque, témoignent l'attachement qu'il portait

(1) Charlevoix, *Hist. de Saint Domingue*, liv. VI, 476. Cité par Harrisse, *Fernand Colomb*, p. 25.

(2) « En 28 de Junio de 1536 años, el Cardenal de Sigüenza (Garcia de Loaisa, évêque de Sigüenza) dió una sentencia de compromiso, en el pleyto que se trató entre el Fiscal de S. M. en el Consejo de Indias con el Almirante dellas y sus herederos, por la qual S. M. haya merced al dicho Almirante don Luis de la Isla de Iamayca con su jurisdiccion y con titulo de Duque ó de Marqués » (N° 208. *Dossier imprimé*, Paris, Bibl. nat., O. 296. Cité par Harrisse, *Fernand Colomb*, p. 34, note 2).

à cette précieuse collection. Ayant constitué don Louis, le fils de son frère, son héritier, et prévoyant que celui-ci, encore un jeune homme, pourrait bien ne pas partager sa passion pour des livres auxquels étaient annexées d'ailleurs des charges assez lourdes, constitua, en cas de refus de la succession, deux autres héritiers : le chapitre de la cathédrale de Séville, et, à son défaut, le couvent des dominicains de Saint Paul (1).

Le fait d'avoir placé les dominicains parmi les héritiers présumés de l'œuvre la plus chère de sa vie témoigne de l'intimité dans laquelle Fernand Colomb se trouvait avec ces religieux. Il ne pouvait donc pas ignorer ce qui concernait Déza, l'archevèque de sa propre ville, relativement à son père, puisque cela était de notoriété publique, comme nous le dit Las Casas. Oublier un tel bienfaiteur, alors que tout l'obligeait à en parler, trouve difficilement une explication satisfaisante.

L'attachement qui liait les Colomb aux

(1) « E si no acetare [la fábrica de la Yglesia Mayor desta ciudad], al monesterio de S. Pablo de esta ciudad, el cual dicho monesterio y cada uno de los arriba quí acetare mi herencia haga se cumpla lo que dexo ordenado de mi libreria ». (Harrisse, *Fernand Colomb,* p. 216.)

dominicains se manifesta une fois encore après la mort de Fernand (1539), dans la question même du legs de la fameuse bibliothèque. Don Louis, semble-t-il, ne fit pas acte positif d'héritier sur ce point, bien qu'il n'y eût pas non plus de sa part une renonciation expresse. Ses droits paraissaient donc plutôt persister. De 1539 à 1544, la bibliothèque demeura sous les scellés, dans la maison de Fernand. A cette dernière date, Marie de Tolède la fit transporter dans le couvent des dominicains de Saint Paul, à condition que l'on placerait sur la porte de la salle que la collection n'y était qu'en dépôt (1). Il n'est pas douteux que, dans la pensée de la belle-sœur de Fernand, la bibliothèque s'acheminait vers les dominicains pour leur rester, le jour où Louis se désisterait en leur faveur. A défaut d'une cession positive, le chapitre, de son côté, aurait pu être amené à une renonciation de ses droits, en présence de cette sorte de prise de possession. Mais il n'en fut rien. Le chapitre comprit la politique de Marie de Tolède, et chercha à faire valoir ses droits. Pendant huit ans, jus-

(1) Harrisse, *Ensayo*, append. *Diligencia sobre la traslacion de la liberia del Sr. Fernando Colon.*

qu'en 1552, la bibliothèque demeura sous la garde des moines de San Pablo. En 1551, les droits du chapitre furent reconnus, et on lui permit de recevoir la bibliothèque (1). L'année d'après, les dominicains durent intenter un procès au chapitre, qui mettait, méchamment peut-être, trop de lenteur à retirer les livres, et il était condamné à les enlever dans l'espace de six jours. Un inventaire minutieux devait être fait, en confrontant un à un tous les livres avec les catalogues (2).

M. Harrisse pense que c'est par les dominicains de Séville que Las Casas entra en possession de la carte de Toscanelli dont Colomb s'était servi dans ses voyages. Mais cela ne nous paraît aucunement probable. L'auteur de *Fernand Colomb* reconnaît lui-même que « l'on est obligé d'admettre que le chapitre reçut des moines de Saint Paul la bibliothèque Colombine, aussi complète qu'elle se trouvait le jour de la mort de Fernand » (3). Il n'est donc

(1) « *Colección de documentos ineditos*, etc., t. XVI, p. 482,483; Harrisse, *Fernand Colomb*, p. 47.

(2) Harrisse, *Ensayo*, p. 106. *Requerimiento hebo al Cabildo.*

(3) Fernand Colomb, p. 48. « Les religieux dominicains, titulaires et occupants de ce monastère, durent offrir toutes les facilités à un évêque de leur ordre, qui venait

pas vraisemblable que les dominicains aient pu disposer d'une pièce aussi importante. Que Las Casas ait consulté la bibliothèque pendant qu'elle était en dépôt au couvent, soit en 1544, l'année même où la bibliothèque entra à Saint Paul et Las Casas fut sacré évêque dans la chapelle du couvent ; ou en 1552, quand il publia à Séville de nombreux opuscules, la chose peut être regardée comme certaine. Las Casas indique en effet positivement certains ouvrages de la bibliothèque de Fernand, et l'on sait que depuis 1527 le célèbre missionnaire s'occupait à recueillir les matériaux de son *Histoire des Indes*.

Nous croyons que la carte de Toscanelli, comme les lettres de Christophe Colomb, de Barthélemy Colomb, que Las Casas a copiées ou possédées en propre, ont une tout autre origine. Ce n'est pas non plus dans les archives royales de Simancas, créées en 1543 (1), ni dans le dépôt de Las Cuevas, où étaient les titres des Colomb (2), que Las Casas a trouvé

justement d'être sacré dans leur chapelle même. Nous sommes aussi disposé à croire que c'est par eux qu'il obtint possession de la fameuse carte de Toscanelli » (*Christophe Colomb*, I, p. 129).

(1) Harrisse, *Christ. Colomb*, I, 126.

(2) Harrisse, *ibid.*, I, p. 124.

les documents les plus intéressants sur l'Amiral et l'affaire de la découverte. Les archives de Simancas et de Las Cuevas contenaient des documents juridiques, mais non des pièces historiques ; ce qui eût été inutile. En revanche, les documents en question devaient être conservés comme de pieux souvenirs dans la famille de l'Amiral. Ils appartenaient à Diégo, son héritier, et à sa veuve, quand il fut mort, son fils Louis étant encore fort jeune. C'est par Marie de Tolède que les documents seront passés, soit directement, soit indirectement, entre les mains de Las Casas. L'affection de la veuve de Diégo pour l'ordre nous est connue ; et de même qu'elle voulait que la bibliothèque de son beau-frère revînt aux dominicains, elle n'aura pas hésité à remettre entre les mains de l'évêque de Chiapa la carte de Toscanelli et autres pièces intéressantes. Peut-être Garcia de Loaisa, le président du conseil des Indes et confrère de Las Casas, lui aura-t-il servi d'intermédiaire ; peut-être est-ce encore le même Garcia qui lui aura communiqué les lettres de Colomb aux Rois Catholiques, à moins, ce qui n'est pas improbable, que ce soit par un des confesseurs dominicains de Charles Quint. Mais, encore une fois, nous ne pensons

pas que les documents purement historiques consultés ou possédés par Las Casas aient jamais été dans un des dépôts où les Rois et les Colomb conservaient leurs titres et autres instruments juridiques.

Ainsi donc, et pour revenir aux *Histoires*, ce que nous savons positivement de Fernand Colomb ne permet pas de croire qu'il eût gardé le silence sur Diégo de Déza, au cas où il serait lui-même l'auteur de cet ouvrage.

Quant à savoir à quelle préoccupation ou à quelle influence les *Histoires* ont obéi en substituant Louis de Santangel à Diégo de Déza, nous n'en voyons de plausible que la suivante. Il est manifeste pour quiconque a quelque peu observé les *Histoires*, surtout après avoir pris connaissance des critiques de M. Harrisse, que l'auteur supplée facilement à ce qu'il ne connaît pas d'une façon positive. Il a une tendance évidente à amplifier et compléter ; et nous sommes même persuadé que diverses données, très particulières et fort précises en apparence, telles qu'on les pourrait croire résulter de documents spéciaux possédés par l'auteur, n'ont cependant pas d'autre origine que cette facilité à l'induction et à la supputation. L'auteur n'aura pas ignoré,

sans doute, qu'une intervention particulière s'était exercée auprès d'Isabelle en faveur de Colomb après la diète de Grenade, puisque nous savons par Martin Cabrero et Las Casas que ce fait était, sinon de notoriété publique, du moins connu dans certains milieux. L'auteur des *Histoires*, ignorant peut-être le nom du personnage, et voyant la relation du premier voyage de Colomb adressée à Louis de Santangel, le 15 février 1493, en aura inféré que Santangel devait être ce protecteur, alors que l'envoi de Colomb était simplement motivé par l'office du trésorier de qui relevait son entreprise. Si l'*escribano de raciones* des Rois, ou sorte de grand comptable, avait pris la part indiquée par les *Histoires*, ne verrions-nous pas une allusion ou un remerciement dans la première lettre que Colomb adresse, après la réussite de son projet, à l'homme qui aurait été la cause principale de ce succès? Douze ans après la découverte, et dans de simples billets, Colomb saura rappeler ces choses et multiplier les formules de reconnaissance envers Déza ; et il n'y aurait pas un mot de gratitude pour ce Santangel auquel les *Histoires* transportent le rôle de Déza? Cela ne se conçoit pas. Bien plus, quelques années

après, Colomb écrira aux Rois, qui n'ignoraient pas quelle influence s'était exercée auprès d'eux, que tout le monde s'est opposé à ses projets, sauf deux moines qui l'ont constamment favorisé ; que de ces deux moines, Diégo de Déza est cause que les Rois Catholiques possèdent les Indes, puisque c'est lui qui l'a retenu en Castille alors qu'il était en route pour l'étranger ; et il ne sera pas clair comme le jour que Louis de Santangel n'a aucun titre à empiéter sur les droits de Déza ? En vérité, entre les affirmations si absolues de Christophe Colomb et celles d'un ouvrage suspect, écrit un demi-siècle après l'événement, l'hésitation n'est pas possible. Non seulement le récit des *Histoires* ne peut pas infirmer les droits certains de Déza, mais les droits positifs de Déza infirment l'authenticité des *Histoires*, battues en brèche d'ailleurs par la critique sur un grand nombre d'autres points. C'est ce que nous voulions démontrer.

CHAPITRE VI

UN DOUTE DANS LE PROBLÈME DES HISTOIRES. L'AUTORITÉ DE LAS CASAS.

Et cependant, avant de déposer la plume, nous devons dire toute notre pensée. En écrivant les dernières pages que l'on vient de lire, nous n'avons cessé de garder au fond de notre esprit un doute qui y est depuis assez longtemps : nous ne sommes pas convaincu que les *Histoires* ne soient pas de Fernand Colomb.

Dans ce curieux problème d'histoire littéraire, on peut observer une double attitude chez ceux qui le traitent : les uns, pensant que Fernand est bien l'auteur des *Histoires*, cherchent à atténuer les côtés fâcheux du livre, et à sauver ainsi la réputation de l'ouvrage et de l'auteur; les autres, comme M. Harrisse, mis manifestement en présence des méfaits des *Histoires*, condamnent le livre, et se refusent à

y voir le produit de son auteur présumé. Reste une troisième hypothèse : c'est que Fernand soit l'auteur des *Histoires*, et que les graves défauts de ces dernières témoignent chez le second fils de Colomb un état d'esprit très spécial, et dénotent un caractère tout autre que celui sous lequel M. Harrisse l'a envisagé.

Nous avouons qu'avant de connaître les travaux de M. Harrisse, nous avons eu autrefois cette pensée en présence de quelques-unes des erreurs mensongères des *Histoires*, et nous sommes loin d'avoir perdu nos doutes à cet égard.

C'est qu'en effet, dans la dernière hypothèse, la question se pose autrement, et la plupart des difficultés résultant, soit de la critique interne, soit de la critique externe, trouvent facilement leur solution.

Au point de vue de la critique interne, on peut grouper les erreurs des *Histoires* en une triple catégorie.

La première comprend les erreurs connues et voulues de l'auteur. Elles sont les plus graves, et ont manifestement pour but d'exalter Colomb et sa famille, au mépris de la vérité historique. De ce nombre sont les affirmations que les Colomb descendent d'un consul romain,

que Christophe a étudié à l'université de Padoue, que les Colomb sont parents des amiraux français de ce nom, etc. Il faut avouer que ces faussetés s'expliquent infiniment mieux dans l'hypothèse d'un Fernand vaniteux, tel que le montrent les *Histoires*, que de toute autre manière. Qui donc, en dehors des Colomb, avait intérêt à propager pareilles légendes ? Or voit-on quelqu'un qui, dans le court espace de temps dans lequel est enfermée la composition de l'ouvrage, ait pu remplir les conditions requises ? *Is fecit cui prodest.* Fernand, fils naturel d'un parvenu, n'a-t-il pas cédé à la tentation de voiler l'obscurité de sa race et de grandir les titres des Colomb, pour se hausser, lui et les siens, à la hauteur de ces familles illustres auxquelles ils s'étaient alliés en Espagne ? En vérité, les *Histoires* dénotent chez leur auteur un état psychologique qui ne permet guère de le chercher en dehors des Colomb. Or M. Harrisse lui-même a fait les éliminations : il ne reste personne en dehors de celui qui se les attribue.

Une seconde catégorie d'erreurs dans les *Histoires* n'indique pas nettement sous quelle influence elles sont venues au jour. Elles peuvent être le fruit des tendances de l'auteur à

l'apologie et au grossissement, ou simplement le résultat des préoccupations qu'il a de déterminer certains points qu'il ne connaît pas ou qu'il connaît imparfaitement. Cette classe d'erreurs ne milite pas non plus contre la paternité littéraire de Fernand.

Enfin, un troisième groupe d'erreurs ou d'omissions est tel, qu'il semble difficile d'en rendre responsable Fernand : par exemple, l'affirmation que son père était enterré dans la cathédrale de Séville, le silence gardé sur la translation du corps de l'Amiral et de celui de son fils Diégo à Saint-Domingue, etc. C'est à ce dernier lot de difficultés que recourront ceux qui voudront maintenir la thèse de M. Harrisse, à savoir que Fernand n'est pas l'auteur des *Histoires*. Mais ces difficultés sont les moins nombreuses, et il ne serait peut-être pas impossible de leur trouver une solution.

Dans ce que nous avons écrit précédemment, nous avons raisonné à la façon de M. Harrisse, dans l'hypothèse d'un Fernand Colomb droit et sincère. Il nous répugnait de faire autrement, et de porter contre lui les accusations fort lourdes qui résulteraient d'une paternité certaine des *Histoires*. Mais nous n'avons pas voulu non plus taire nos doutes :

car, s'il est clair comme le jour que les *Histoires* sont un livre infecté d'erreurs et gravement suspect, il n'est pas également visible que Fernand leur soit étranger.

Parmi les arguments que la critique extrinsèque peut faire valoir en faveur de l'authenticité des *Histoires*, nous devons signaler l'autorité de Las Casas. Cet écrivain semble devoir jouer un rôle important dans la solution, ou tout au moins dans la discussion de ce problème. C'est son *Histoire des Indes* qui a clairement démontré l'existence du texte espagnol des *Histoires*, et a fait abandonner à M. Harrisse le terrain sur lequel il s'était placé en cherchant à résoudre la question par l'intervention du traducteur italien (1). Non seule-

(1) M. Harrisse ne semble pas savoir beaucoup de gré à Las Casas pour ce service. Nous croyons même que c'est à cause de cela qu'à son insu, le savant historien se montre d'une sévérité, à l'endroit de l'*Histoire des Indes*, qui confine à l'injustice. Las Casas a supporté un peu de mauvaise humeur par suite de la querelle que la publication de son *Histoire* a soulevée entre M. Harrisse et les éditeurs espagnols. Une lettre autographe de M. H., annexée à l'exemplaire du Las Casas de la Bibliothèque nationale de Paris, donne le diapason de cette petite guerre, et je crains que le bon évêque de Chiapa n'ait un peu payé les frais de cette affaire.

ment Las Casas permet d'établir que le texte espagnol existait, et cela en 1559, comme l'a cru M. Harrisse, mais il démontre, comme nous l'avons indiqué plus haut, que les *Histoires* lui étaient connues dès 1552.

Le cas de Las Casas est en effet très embarrassant dans l'hypothèse de la non-authenticité. En 1552, il commence à écrire son *Histoire des Indes*, et il connaît à cette date l'ouvrage de Fernand Colomb, dont il a de très longs extraits sous les yeux, mais bien plus probablement le texte complet, qu'il transcrit ou suit fidèlement des pages et même des chapitres entiers. A cette année 1552, Las Casas est à Séville, où il publie une douzaine de traités sur les affaires des Indes ; il loge, selon toute probabilité, dans le couvent de Saint Paul, où la bibliothèque de don Fernand est en dépôt depuis 1544, l'année où Las Casas put déjà la consulter lors de sa consécration épiscopale dans l'église du couvent. Las Casas, Sévillan, mêlé à toutes les affaires des Indes et connaissant les Colomb, était à la source des renseignements pour savoir si Fernand était effectivement l'auteur des *Histoires* qu'il a sous les yeux, et qu'il lui attribue sans élever l'ombre d'un doute. Il est donc difficile d'ad-

mettre qu'il n'a pas été clairement renseigné sur l'origine des *Histoires*.

Quelle qu'ait été en effet la voie par laquelle ce livre est venu aux mains de Las Casas, l'origine de cette possession est liée intimement avec la connaissance qu'il a dû avoir de son authenticité. Les *Histoires* n'ont jamais été répandues en copies nombreuses, de sorte que Las Casas ait pu en avoir connaissance sans être positivement renseigné sur la question de leur provenance. Le point curieux et important du problème, c'est que « le mystérieux prototype des *Histoires* », comme l'appelait jadis M. Harrisse, nous est demeuré absolument inconnu. Il n'existe pas un seul manuscrit de cet ouvrage pourtant si fameux. Il n'a donc pas été vulgarisé, et Las Casas l'a pris à sa source même ; il a possédé, sinon l'original, du moins une première copie. Le lieu où il a vu l'original, ou la main qui lui en a livré une copie, ont dû lui révéler clairement et lui garantir le fait de l'authenticité.

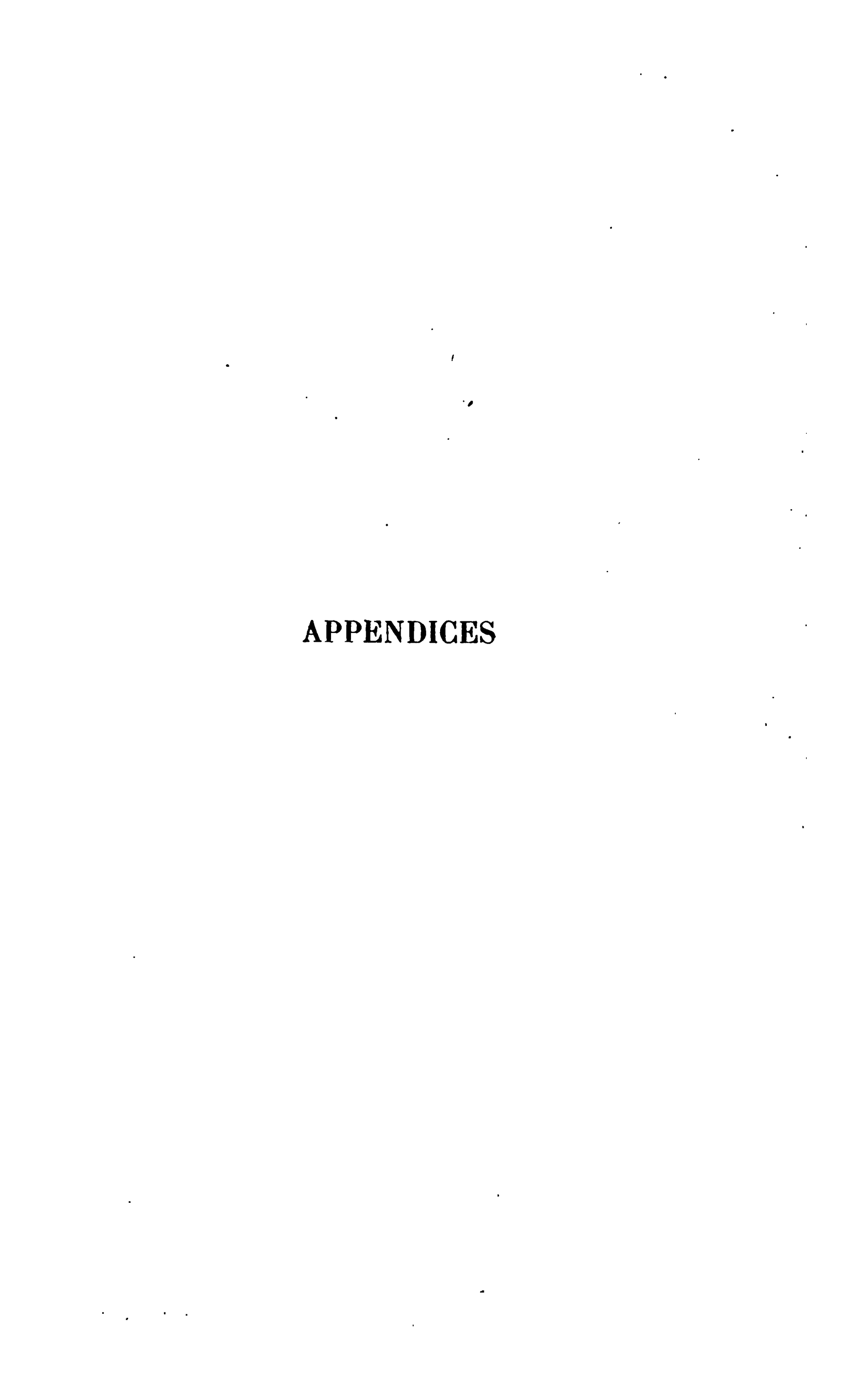
Si les *Histoires* sont l'œuvre de Fernand, nous croirions volontiers qu'elles sont venues à Las Casas, comme la carte de Toscanelli, par les Colomb, c'est-à-dire par Marie de Tolède. Le caractère spécial des *Histoires* en faisait un

document privé, qui pouvait n'être pas dans la bibliothèque de Fernand, où il n'a d'ailleurs jamais été trouvé. Nous inclinerions même à penser que le seul manuscrit des *Histoires* a été celui tenu par Las Casas, les Colomb n'en possédant pas eux-mêmes, puisque dans leurs procès ils durent faire appel à la traduction italienne d'Ulloa. Le manuscrit de Las Casas et tous ses autres papiers furent saisis après sa mort, en 1566, par ordre du roi, portés à Madrid et conservés dans les Archives du Conseil des Indes. Cette indication précise est donnée par Remezal, d'ordinaire très bien informé. Nicolas Antoine veut qu'on ait déposé les papiers de Las Casas dans la bibliothèque royale de l'Escurial. C'est peut-être de là que le manuscrit des *Histoires* sera sorti quelques années plus tard et aura servi à la traduction d'Ulloa, ce qui expliquerait l'absence totale du texte espagnol original.

En tout cas, les *Histoires* n'ont pas dû exister en plus de deux ou trois exemplaires, et le fait que Las Casas les a eues entre les mains peu après leur composition, qu'il les suit en toute confiance, favorise fortement l'hypothèse de ceux qui tiennent pour l'authenticité.

Quelle que soit l'attitude que l'on prenne à

l'endroit des *Histoires*, il y a là une question ouverte ; et nous ne croyons pas qu'il soit permis à des historiens consciencieux de passer là-dessus à pieds joints, comme on l'a fait tous ces derniers temps, et de continuer à prendre argent comptant toutes les affirmations des *Histoires*, comme si la critique n'avait pas élevé contre elles les doutes les plus graves et les mieux fondés.



APPENDICES

Lettre de Toscanelli à Christophe Colomb, d'après le texte original, publié par H. Harrisse.

Copia misa Christofaro Colonbo per paulum fisicum cum una carta nauigacionis.

Ferdinando martini canonico vlixiponensi paulus physicus salutem, a tua valitudine de gracia et familiaritate cum rege vestro genero [siss] imo [et] magnificentissimo principe iocundum mihi fuit intelligere. cum tecum allias locutus sum de breuiori via ad loca aromatum per maritimam nauigacionem quam sit ea quam facitis per guineam, querit nunc S[erenissimus] rex a me quandam declaracionem ymo potius ad occulum ostensionem ut etiam mediocriter doti illam viam caperent et intelligerent. Ego autem quamvis cognoscam posse hoc ostendi per formam spericam vt est mundus tamen determinaui, pro faciliori intelligencia ac etiam pro faciliori opera, ostendere, viam illam per quam carte nauigacionis fiunt illud declarare. Mito ergo sue Maiestati cartam manibus meis factam in qua designantur litora vestra et insule ex quibus incipiatis iter facere versus occasum senper et loca ad que debeatis peruenire et

quantum a polo vel a linea equinotiali debeatis declinare et per quantum spacium siue per quot miliaria debeatis peruenire ad loca fertilissima omnium aromatum et gemarum, et non miremini si voco occidentales partes vbi sunt aromata cum communiter dicantur orientales, quia nauigantibus ad occidentem senper ille partes inueniuntur per subterraneas nauigaciones. Si enim per terram et per superiora itinera, ad orientem senper reperirentur linee ergo recte in longitudine carte signate ostendunt distanciam ab oriente versus occidens, que autem transuerse sunt, ostendunt spacia a meridie versus septentrionem. notaui autem in carta diuersa loca ad que peruenire potestis pro maiori noticia nauigancium siue ventis siue casu aliquo alibi quam existimarent venirent ; partin autem vt ostendant incolis ipsos habere noticiam aliquam patrie illius, quod debebit esse iocundum satis. non considant autem in insulis nisi mercatores aserit (?). ibi enim tanta copia nauigancium est cum mercimoniis vt in toto reliquo orbe non sint sicuti in vno portu nobilissimo vocato zaiton. aserunt enim centum naues piperis magne in eo portu singulis annis deferri, sine aliis nauibus portantibus allia aromata. patria illa est populatissima ditisima multitudine prouinciarum et regnorum et ciuitatum sine numero, sub uno principe qui dicitur magnus Kan, quod nomen significat in latino rex regum, cuius sedes et residencia est vt plurimum in prouincia Katay. antiqui sui desiderabant consorcium christianorum iam sunt 200. anni, miserunt ad papam et postulabant plurimos dotos

in fide ut illuminarentur; sed qui missi sunt, inpediti in itinere redierunt. etiam tempore Evgenii venit vnus ad eugenium qui de beniuolentia magna erga christianos afirmabat et ego secum longo sermone locutus sum de multis, de magnitudine edificiorum regalium et de magnitudine fluuium in latitudine et longitudine mirabili et de multitudine ciuitatum in ripis fluuium, vt in vno flumine 200. circiter ciuitates sint constitute, et pontes marmorei magne latitudinis et longitudinis vndique colounpnis ornati. hec patria digna est vt per latinos queratur, non solum quia lucra ingencia ex ea capi possunt auri argenti gemarum omnis generis et aromatum que nunquam ad nos deferuntur, verum propter doctos viros philosofos et astrologos peritos et quibus ingeniis et artibus ita potens et magnifica prouincia gubernetur ac etiam bella conducant, hec pro aliquantula satisfactione ad suam peticionem quantum breuitas temporis dedit et occupaciones me concepsserunt, paratus in futurum regie majestati quantum volet latius satisfacere. data florencie 25 iunii 1474.

A ciuitate ulixiponis per occidentem in directo sunt 26 spacia in carta signata quorum quodlibet habet miliaria 250. vsque ad nobilisim [am] et maximam civitatem quinsay. circuit enim centum miliaria et habet pontes decem et nomen eius sonat cita del cielo ciuitas celi et multa miranda de ea narrantur, de multitudine artificium et de reditibus. hoc spacium est fere tercia pars tocius spere, que ciuitas est in prouincia mangi, siue vicina prouincie Katay in qua residentia terre regia

est. Sed ab insula antilia vobis nota ad insulam nobilisimam cippangu sunt decem spacia. est enim illa insula fertilisima aur[o] margaritis et gemmis, et auro solido cooperiunt tenpla et domos regias, itaque per ygnota itinera non magna maris spacia transeundum. multa fortasse essent apertius declaranda, sed diligens considerator per hec poterit ex se ipso reliqua prospicere. vale dilectissime.

ALBERTUS MAGNUS. DE CŒLO ET MUNDO, LIB. II.

TRACTATUS IV

CAPUT IX

IN QUO PER DEMONSTRATIONEM PROBATUR TERRA ESSE SPHÆRICÆ FIGURÆ.

Abhinc autem volumus referre tertium superius quæsitum, quod est terræ figura. De hoc quidem dicimus, quod figura terræ est sphærica sive orbicularis necessario : hujus autem demonstratio est per motum : omnis enim pars terræ extra medium accepta, gravis est : et gravitas illa in actu movet eam usquequo pervenit ad medium, et tunc cessat actu moveri, et quiescit in medio : et hæc quidem per totum circuitum centri undecumque moveantur partes terræ ad medium, non distat una pars ab alia sicut distant partes in eo quod est rarum vel spissum, sed constringuntur fortiter per circuitum, ita quod magna pars constringit minorem, ut non spargatur vel mendetur sicut id cujus partes defluunt in angulos diversos, sed potius frigiditate constringente et gravitate colliguntur, et congregante simul quantum conjungi possunt

ad centrum vicinius ut perveniant ad medium circumstando ipsum. Ex quo relinquitur, quo constructio earum sphærica est, quia in nulla alia figura appropinquarent medio quantum possunt vicinius. Et facilitatem hujus imaginationis accipiemus ab opinione antiquorum, qui vocati sunt naturales, eo quod de naturalibus locuti sunt, licet dicerent falsum. Dixerunt enim terram generari extra medium in horizonte, et facto motu cœli expelli eam per circuitum ab horizonte ad medium motu violento. Et nos dicimus sermone veriori et rectiore, quod motus ejus ad medium est naturalis et non violentus : et si volumus tunc accipere penes hanc opinionem facilem imaginationem ejus quod diximus, dicamus quod ipsi dixerunt, quod terra prius et quodlibet aliud elementum fuit in potentia : deinde per motum cœli exivit in actum elementi et formam quam videmus modo : et tunc terra per circuitum horizontis generata a motu cœli æquali distantia recendens ab horizonte paulatim appropinquavit medio donec resideat in ipso : et quia per circuitum centri venit æqualiter ab horizonte per partes æquales et naturam ac si veniret ab æqualibus arcubus horizontis per circuitum, tunc oportuit quod in medio resideret circulariter. Dico ergo ad modum istius imaginationis, quod quando corpora gravia moventur ab horizonte, in quocumque arcu horizontis fuerint, et veniunt ad medium, tunc sive sit motus eorum æqualis velocitatis, sive diversæ velocitatis, tamen quando idem medium contendunt accipere, et non transeunt a medio per lineam æque distantem lineæ protractæ ad medium, est necesse quod

figurentur in modum sphæræ circa medium mundi. Et licet Themistius dicat hanc imaginationem esse fundatam super falso, quod est terram esse generatam, cum ipsa sit ingenita et mundus, tamen non curamus de verbis Themistii : licet enim non dicamus terram prius fuisse ingeneratam, et postea per generationem naturalem quæ fit per motum cœli esse eductam in actum, sed potius ingeneratam hoc modo generationis : tamen scimus terram esse generabilem secundum partes, sicut et aliud elementum, et omnia elementa per partes generabilia sunt, licet secundum totum sint ingenerabilia generatione naturali. Et licet sit sic, tamen motus ad medium æqualiter causa est figuræ sphæricæ, sive sit generata, sive non generata : quia motus ejus non accipit diversitatem ex generatione ejus vel ingenerabilitate ipsius : omnes enim dispositiones quæ non sunt generabilis ut generabile est, et ingenerabilis ut est ingenerabile, omnes sunt tam generabili quam ingenerabili : sicut etiam nos videmus quod motus localis est prior aliis motibus secundum naturam : et cum in his quæ generabilia sunt id quod est prius natura, si prius tempore hoc modo quo prius natura dicitur prius causa : et tamen possibile est id quod est prius non esse : in æternis autem non dicimus quod possit prius non esse : sicut quia videmus similem esse consequentiam in æternis et temporalibus, ideo dicimus semper prius esse natura motum localem : et similiter est de habitudine causæ et causari tam in æternis quam in temporalibus : quia sicut domus esset æterna, adhuc causa ejus materialis essent lapides

et ligna : ita diximus et hoc quod sive terra sit generabilis, sive ingenerabilis secundum naturam, semper habitudo ejus ad motum et locum esset una et eadem.

Quia enim forte posset aliquis dicere, quod non accideret in toto quod diximus accidere in partibus motis ad medium, dicemus hoc esse falsum : sicut enim per partes terræ congregantur ad medium quando imaginantur venire motu æquali quantitate æquali ex omnibus partibus horizontis, quæ partes horizontis sunt arcus æquales : et quando moventur, constringuntur circuli terræ in arcus similes arcubus horizontis, et sic paulatim resident in circulo sphæræ terræ, ita necessarium est quod sit in motu totius terræ : quia homogenia est pars terræ toti terræ quoad motum et locum.

Et illud quidem est manifestum in tota terra sicut et in partibus, quia quando terra pervenit ad centrum ex omnibus arcubus horizontis æqualiter, qui undique circumstant medium, tunc fit inde sphæra : eo quod longitudo linearum egredientium a centro ad circumferentiam superficiei convexæ terræ est æqualis : tunc autem talis figura sphærica est et orbicularis proculdubio : cum istud sit naturale terræ ex ipsa sui gravitate, oportet quod hoc conveniat terræ, quamvis non dicamus eam motam fuisse ab horizonte, sed semper in medio substitisse : quia aliter non distaret ab horizonte qui est locus ignis, quod est contrarium elementum ad terram, sicut supra diximus : oportet enim quod pars majoris gravitatis impellat a medio versus concavum aquæ partem leviorem per totum centri

circuitum æqualiter secundum naturam, donec levissimæ partes terræ in ipso concavo aquæ locentur ad circulum: et sic terram sphæricam esse necesse est.

CAPUT X

IN QUO OSTENDITUR QUOD PER ILLAM CAUSAM QUIETIS TERRÆ ET FIGURÆ IN MEDIO SOLVITUR EIS QUÆSTIO DE FIGURA TERRÆ MOTA.

Ex ista vero causa quietis in medio quam induximus, potest aliquis absolvere omnem quæstionem quæsitam de hujus sphæræ motu, scilicet terræ ad medium vel quietis ejus in medio: omnes enim hujusmodi quæstiones unius et ejusdem sunt speciei.

Verbi gratia, quæret enim forte aliquis an terra naturaliter locata sit in medio, et an figura ejus sit sphærica? Objiciet autem fortasse dicens, quod si ponamus terram generari in horizonte, et paulatim residere ad medium : tunc enim forte dicet esse possible ut sub orbis semicirculo uno duplum quantitatis terræ generetur, quam est quod generatur sub altero horizontis semicirculo: et tunc descendit ab arcubus æqualibus horizontis de terra, et non erit æquale: ergo cum etiam istæ partes terræ veniunt ad circulum parvum, qui est concavum aquæ, quæ est locus terræ, duæ partes terræ erunt sub uno semicirculo concavi illius : et alia tertia

residua erit sub alio semicirculo: et tunc noverit medium terræ et medium mundi unum et idem, neque dimensionale eisdem lineis protractis a centro ad convexum terræ et ad concavum aquæ: si ergo terra sic locatur, unum de duobus inconvenientibus sequitur nacessario, scilicet quod aut non quiescit in medio mundi, quia medium terræ hoc modo non est medium mundi: aut si non concedatur quod non quiescit et stat in medio mundi, tunc possibile est quod removeatur a medio mundi: et sic non naturaliter movetur ad ipsum, et forte sequitur utrumque istorum si dicto modo terram figurari dicatur: hoc enim modo figurata non sphaericæ est figuræ cum duplum quantitatis ejus sub uno semicirculo horizontis et sub duplum sub altero, quod nullo modo potest contingere in circulis diversis super idem centrum descriptis.

Dicimus autem, quod absolutio istius quæstionis non erit laboriosa, et nihil inconveniens omnino sequitur, si mens fuerit bene imbuta his quæ in præhabitis dicta sunt: non enim dicimus terram casu venire ad medium, sed per naturam: ergo si etiam addi imaginetur in una parte horizontis et diminui in altera secundum modum dictum, cum in descensu ejus pars major extendit partem minorem ad medium mundi donec efficiatur medium terræ et medium mundi unum et idem: ita pervenit ad medium, et contingit ipsum, et format suum medium in medio mundi: eo quod de aptitudine naturæ, et non per casum habet consequi hunc locum qui vocatur medium: et quia una natura est in gleba una et quacumque parte terræ,

et terra tota, ideo talis consecutio medii æqualiter convenit toti terræ et cuilibet parti : et ideo pars addita in uno semicirculo terræ descendet inferius quantumcumque potest ad medium ultimum : et sic figurabitur terra in sphæram : jam enim diximus quod talis descensus ad medium non accidit parvæ terræ in quantum est parva, neque magnæ in quantum est magna : sed accidit terræ in quantum est terra, et gravitati naturali terræ, et omni corpori terrestri : eo quod de aptitudine ipsius est descensus ad medium. Si ergo hæc ita se habent, tunc etiamsi dicamus totam terram generatam esse in una parte horizontis, et descendere ab illo : tunc modo prædicto sequitur medium prædictum et pervenitur ad ipsum circumstando ipsum ex omnibus partibus sui convexi æqualiter.

Nec est differencia aliqua in hoc, nisi quod pars majoris gravitatis movetur velocius, et pars minoris gravitatis movetur tardius : tamen quia major extendit minorem donec medium terræ sit in medio mundi, oportet quod sphærica terra in medio figuretur. Si ergo dicamus, quod terra non est figurata nisi in medio, et non extra medium, sicut dixerunt quidam Antiquorum, adhuc propter eamdem quam diximus causam, oportet ipsum sphærice figurari : et si dicamus quod non est generata, nec in medio, neque in horizonte, adhuc ex causa dicta, convencitur esse sphærica, sive sit facta, sive non facta.

Si enim est secundum hanc dispositionem secundum quam generata est in primis, ut dicunt quidam quod scilicet habeat additionem altiorem in una parte horizontis quam in alia : adhuc propter

sermonem quem diximus, oportet quod sit sphæricæ figuræ et rotundæ: quia omnia corpora habentia gravitatem incedunt ad concavum sui loci ad angulos similes: quia geometrice probatum est, quod similium et æqualium arcuum in circumferentia sunt anguli similes et æquales in centro, qui continentur sub diametro, quæ ab arcubus æqualibus ad centrum protrahuntur: et illi semidiametri sunt sicut viæ per quas descendunt corpora gravia ad centrum: et quia sic sub angulis similibus et æqualibus gravia in centro locantur, oportet necessario quod hoc sit signum infallibile, quod ipsæ figuræ sint sphæricæ in cen'ro, et locus eorum erit necessario sphær cæ figuræ: non enim descenderet hoc descensu terra in omnibus suis partibus, nisi ipsa naturaliter esset orbicularis et rotunda et non violenter, sicut dixerunt quidam: si enim ex tali causa corpus terræ esset orbiculare, tunc oporteret necessario ipsum naturaliter esse rotundæ figuræ. Oportet autem supponere in tota natura esse hoc verum, quod omnis res naturalis semper aut frequenter habens dispositionem aliquam et figuram, habet eam per naturam: eo quod casu alia et violentia neque frequenter sunt, neque semper.

Sed objiceret forte aliquis, quod etiam vidimus figuras elementorum non esse semper manentes et stabiles ipsis elementis manentibus: quod autem aliquando adest, et aliquando non, non est naturale: ergo figuræ elementorum non naturales esse videntur, præcipue cum supra in primo libro habitum sit elementa esse rectarum superficierum, et

corpus cœleste rotundarum, et elementa figurari in rotundum nisi per accidens: quia scilicet in rotundo per motum suum locantur. Sed ad hoc dicit Averroes naturale esse æquivocum : quia videmus aliquid naturale inseparabile esse a natura, sicut sunt figuræ cœli : aliquod autem separabile, ut figuras elementorum. Dicit etiam dici posse quod figura inseparabilis est ab elemento, et separabilis : sicut etiam dicitur elementum secundum partes et secundum totum ingenerabile. Et huic secundæ solutioni ego non derogo. Sed tamen melius dicendum videtur, quod natura dicitur dupliciter, a natura secundum rem præcedente, et natura rem consequente : præcedens enim corpus secundum naturam est superficies terminans: et ideo naturale quod accidit corpori a natura præcedente quæ est principium ejus, est inseparabile a re : et hoc modo figura naturalis est, quæ respondet superficiei rectæ vel rotundæ : et hoc modo elementa sunt rectæ figuræ in omnibus suis diametris et superficiebus, sicut diximus in superficiebus: et corpora animata habent suas figuras ex dimensione secundarum superficierum, et similiter corpus cœli : motus autem est natura consequens rem quæ movetur, et potentia est secundum naturam quam natura ipsius rei motæ: et ideo quod accidit rei per motum, separabile est ab ipsa re adhuc manente: et hoc modo naturale est elementis figurari sphærice.

CAPUT XI

IN QUO PER SIGNA MATHEMATICORUM PROBATUR TERRAM ESSE ROTUNDAM ET PARVÆ QUANTITATIS.

Amplius autem hoc idem per signa sumpta ex Mathematicis probare possumus: quia: enim de figura et quantitate terræ quærimus, et de eisdem inquirunt Mathematici, licet aliter illi et aliter nos inquiramus: tales demonstrationes mathematicas possumus hic inducere propter rei quæsitæ identitatem: sed nos in signis mathematicis non habemus dicere propter quid, sed tantum quia: sed causa propter quid in mathematicis. Dicamus ergo quod primum signum probans terram esse rotundam, est id quod cadit sub visu nostro in eclipsi lunæ. Si enim terra non esset rotunda, non esset rotunda umbra terræ: et si umbra non esset rotunda, non videremus figurari eclipsim lunæ sub visu nostro in eclipsi lunæ, sicut modo videmus eam figurari: non enim potest dici quod figura eclipsis lunæ sit in visu tantum, et sic visus falsus ex longintate proveniens, sicut videmus accidere in lunæ accensionibus: scimus enim omne quod videtur, videri sub pyramide, cujus basis vel diameter basis ejus est res visa: et cum videmus lunam, scimus basim visus super lunam: et sive nos videamus eam profundam quando est

quasi cornuta et novacula, sive videamus eam mediam quando quasi linea recta secante lucidum ejus ab eo quod est tenebrosum in ipsa, sive videamus eam gibbosam, sive convexæ rotunditatis, nunquam apparet nobis quod basis visus nostri figuretur sphærice, sed sicut jaceat super superficiem æqualem : cum tamen sciamus ita non esse : ita enim forte aliquis dicat accidere in lunæ eclipsi sectionem circularem propter visum, et non esse ita a parte rei : hoc enim dici non potest, cum semper appareat circularis : et ideo oportet quod proveniat ex aliquo uno in se habente ad lunam, et non ex visu : hoc autem non potest esse nisi umbra terræ, quæ aut est sicut circularis, aut ut pyramis, aut ut columna : et quæcumque horum dicatur, tunc oportet quod figura terræ sit rotunda.

Aliud autem est signum simul significans, quod figura terræ est rotunda, et quod ipsa est parvæ quantitatis : sicut enim nos parvum transmutemur secundum latitudinem climatum a parte medii cœli quæ est versus Meridiem ad partem Septentrionalem, quæ dicitur Alfarcanda : quia *farcanda* est idem quod ursa quæ in Septentrionem mittatur, occultantur nobis quædam stellæ in Meridie perpetua occultatione quas prius liquando videmus : et si e contrario invenimus ab Aquilone versus Meridiem, occultabuntur nobis quædam Septentrionales stellæ, et quædam Meridionales orientur.

Ægyptus enim et Persia versus Meridiem sunt, et illis apparent multæ stellæ Meridionales, quas nos hic qui sumus in septimo climate non videmus : et e converso nobis multæ stellæ apparent sub polo

Aquilonari, quas illi nunquam vident. Nec hujus causa potest esse, nisi quia rotunditas terræ cadit inter nostros et illorum visus : si enim terra esset superficiei æqualis, absque dubio ubicumque esset homo in tota terra, appareret ei uterque polus, et omnes stellæ sitæ juxta polum utrumque. Parvitatis autem terræ signum est, quia hoc accidit per unam mutationem circuli quæ dicitur horizon. Cum enim determinatum sit circulorum, qui sunt supra centrum idem, esse proportiones similes, quandocumque mutatur horizon secundum quantitatem similem portioni arcus qui est inter stellam unam et aliam in circulo Meridiei qui est circulus latitudinis, tunc occultatur stella a visu hominis hujus qui est in centro circuli horizontis orientalis : et hoc est aliquando unus gradus, qui parum excedit sexaginta milliaria. Sicut ergo ostensum est per ea quæ dicta sunt, quod terra est orbicularis, et quod non est magnæ quantitatis : si enim magna esset, ex parva mutatione quantitatis non apparerent stellæ aliæ et juxta polos utriusque sitæ, et non appareret alius terminus qui est finis circuli horizontalis secundum diversos terminos orbis : si enim terra esset valde magna, super convexum terræ circulus magnus parum elongatur a linea recta æqualiter : et tunc diu permutaremur antequam aliæ stellæ nobis apparerent, et aliæ occultarentur. Nunc autem quia ad parvam mutationem hoc accidit, oportet horizon esse parvi circuli : et ideo curvus est valde et recedit multum a dispositione lineæ rectæ. Et si volumus attendere, erit insensibilis quantitatis in comparatione ad circulum signorum :

quia lineæ visuales egredientes ab oculis nostris ad duo puncta Orientis et Occidentis, dividunt circulum signorum in duo æqualia : quod patet per hoc quod sex signa semper sunt arcus cui subtenduntur lineæ versus nos, quia sex signa semper videmus : ergo lineæ visus nostri sunt diametri circuli signorum : et cum diameter sit linea producta per centrum circuli, oportet quod hoc quod est de quantitate terræ inter nos et centrum lineæ terræ, nihil omnino sit in comparatione ad quantitatem circuli signorum : est autem hæc medietas terræ cui cum conjuncta fuerit alia medietas ipsius, non erit quod componitur ex duobus medietatibus sensibilis quantitatis in comparatione ad circulum signorum. Cujus etiam alia probatio est, quia stellæ secantes circulos instrumentorum astronomicorum et in cosmimetria, quæ sunt sicut astrolabium et armillæ, secant ea sicut circulum terræ : quia aut oppositio per instrumenta non concordaret motui astrorum super terram : sed hoc non fieret nisi idem esset centrum terræ et instrumentum per quod operamur : ergo tantæ terræ quantitas interjacens inter verum centrum terræ et instrumenti est qualitas insensibilis omnino.

Amplius autem significatio parvitatis terræ et non rotunditatis, accipitur etiam ex longitudine climatum quæ est ab Oriente in Occidentem extensa : unde dicunt quod locus qui in Hispaniis vocatur Gades, sive statua Herculis (eo quod Hercules usque illuc pugnando venit, et idolum sui triumphi erexit, quod super mare Oceanum ex parte Occidentis est), secundum eamdem mensuram climatis continet ex

parte Orientis primum terminum ejusdem climatis in termino Orientali in terra Indiæ quæ est sub Cancro : inter enim horizontem habitantium in climate illo juxta Gades Herculis, et Orientem habitantium in India non est in medio, ut dicunt, nisi quoddam mare parvum : sed mare Oceanum motum est in climate illo ex occidentali parte. Cum ergo parum distet horizon Occidentalium ab horizonte Orientalium, longitudo semicirculi terræ quæ est mensura longitudinis illius climatis, non est magna, et sermo eorum qui hoc dicunt non est negandus : quod hæc enim duo loca sunt vicinitatis unius ad æquinoctialem per totam semicirculi terræ longitudinem, demonstrat natura elephantum, qui nascuntur in ea tam in Orientali parte ejus quam Occidentali ex utraque partis maris quod dividit horizontem eorum : eo quod unius climatis unus est modus caloris et siccitatis propter æqualem ejus respectum et comparationem ad solem : elephantes autem dicuntur arabice *alcoparati :* non enim nascerentur in utroque eorumlocorum elephantes, nisi loca illa aggrederentur in natura climatis minus, quia per aliam rationem non inveniuntur in eis : quia, sicut diximus, æqualis vicinitas horizontis ad solem causat in eis generationem animalium eorumdem in specie.

Amplius autem quod terra sit rotunda et parva, testantur Mathematici per rationes geometricas, id ab antiquo probantes, licet error aliquis sit in probatione eorum : scribunt enim in suis perfectis operationibus, in quibus simplicium demonstratur quantitas ex comparatione unius ad

alterum, et vocant *Almagesti* libros, in quibus tales continentur operationes secundum quantitates diametrorum solis et lunæ et terræ et aliorum corporum, sicut expresse docet Ptolemæus in suo *Almagesti*, dictione quinta : student enim Mathematici ad hoc ut per comparationem unius diametrorum per alteram doceant quantitatem revolutionis totius terræ, et dicunt quod circulus revolutionis totius terræ secundum Antiquos est viginti quatuor millia milliaria.

Et si hæc littera Aristotelis non sit vitio scriptorum depravata, tunc est falsa : et falsitas accidit ei ex eo quod tempore Aristotelis, nondum perfecte sciebantur quantitates diametrorum solis et lunæ et terræ secundum veritatem antequam alio modo invenit et super quam invenerunt sapientes Mathematici, qui secuti sunt Ptolemæum : tunc gradus unius ex gradibus terræ æqualibus continet quinquaginta sex milliaria, et duas tertias unius milliarii, secundum quantitatem milliariorum quæ determinatur in cosmimetria, quod est quatuor millia cubiti : et cum positus fuerit gradus unus, sicut dixit Ptolemæus, multiplicatus ille in totum circulum, qui trecentorum sexaginta graduum est, colligeret ex hoc rotunditatem circuli terræ, quæ est viginti millia et quadraginta milliaria : et cum divisum fuerit per tria et septimam partem unius, eo quod circulus vincit diametrum per tria et septimam : tunc exibit quantitas diametri terræ quæ nonaginta viginti septem milliaria : sic ergo significaverunt auctores *Almagesti*, quod terra est rotundæ figuræ, et parvæ quantitatis respectu superiorum corpo-

rum. Sic ergo completa doctrina de figura terræ et loci ejus, et quod ipsa est quieta immobilis, quia perfecta doctrina horum non potest haberi nisi per scientiam eclipsium solis et lunæ, per scientiam diametrorum ipsarum.

SANCTUS THOMAS.— DE CŒLO ET MUNDO. LIB. II.

LECTIO XXVII

Terram esse figuræ sphæricæ probatur : contra cujus probationem tres instantiæ afferuntur ac solvuntur.

Postquam Philosophus determinavit veritatem circa motum vel locum vel quietem terræ, hic determinat veritatem circa figuram ipsius: et primo probat terram esse sphæricam rationibus naturalibus, quæ accipiuntur ex parte motus. Secundo rationibus mathematicis et astrologicis, quæ accipiuntur ex his quæ apparent secundum sensum, ibi, « Adhuc autem et per apparentia », etc. Circa primum duo facit. Primo ostendit propositum ratione sumptum ex ipsa specie naturalis motus terræ; secundo ex figura motus ipsius, ibi, « Et quia omnia », etc. Circa secundum tria facit. Primo ponitrationem. Secundo comparat eam rationi, quam antiqui assignabant, ibi, « Oportet autem intelligere », etc. Tertio excludit quasdam objectiones ad rationem prædictam, ibi, « Sive igitur similiter », etc. Dicit ergo primo quod necesse est terram habere sphæricam figuram, hac ratione : quia quælibet partium ejus habet gravitatem ad medium, idest sua gravi-

tate naturaliter movetur ad medium, ut ex supradictis patet. Est etiam hic considerandum circa motum partium terræ, quia major pars depellit minorem, quousque ipsa major pars perveniat ad medium. Cujus ratio est : quia major pars terræ habet majorem gravitatem, et per consequens majorem virtutem ut moveatur ad medium : semper enim minor virtus vincitur a majori. Et ideo non est possibile quod partibus terræ motis versus medium, aliqua pars terræ intumescat vel fluat : ita scilicet quod elevetur in situ una pars terræ super aliam, sicut accidit in mari fluctuante, quasi terra sit alicubi non compressa, et alicubi compressa : sed oportet quod, cum omnes partes terræ tendant versus medium, superiores partes terræ comprimant inferiores, et una quasi consentiat alteri cedendo ei, quousque perveniatur ad medium : et sic oportet quod partibus terræ quasi undique æqualiter compressis versus medium, terra habeat sphæricam figuram.

Deinde cum dicit : « Oportet autem ».

Manifestat prædictam rationem comparando ipsam ad rationem de figura terræ ab aliis assignatam : et dicit quod oportet prædictam rationem intelligere ac si positum esset quod terra esset generata de novo concurrentibus undique partibus terræ versus medium, sicut antiqui naturales posuerunt; in hoc tamen differentia est quod illi ponunt motus partium terræ versus medium causari ex violentia gyrationis cœli, sicut supradictum est. Melius autem et verius est ut ponamus motum partium terræ accidere naturaliter propter hoc quod partes terræ

habent gravitatem inclinantem eas versus medium. Si ergo ponamus quod terra prius erat in potentia, sicut antiqui posuerunt, consequens erit quod partes ejus dispersæ et disgregatæ prius quando fuerunt in actu graves, ferentur simili modo ex omni parte ad medium, et ex hoc constituetur terra sphæricæ figuræ.

Deinde cum dicit : « Sive igitur ».

Excludit tres objectiones contra præmissam rationem. Quarum prima est, quod potest aliquis dicere quod prædicta ratio non cogit figuram terræ esse sphæricam, nisi supposito, quod in prima generatione terræ undique partes terræ similiter et æqualiter concurrant ad medium : sed potuit contingere quod in illa disgregatione partium terræ plures partes terræ inventæ fuerint ad unam partem superioris loci quam ad aliam; et sic plures partes terræ aggregatæ sunt ad unam partem ejus quam ad aliam, quod est contra rationem sphæricæ figuræ. Sed ipse dicit quod idem contingit circa figuram terræ, sive partes terræ quæ prius erant disgregatæ, similiter conveniant ab extremis terræ versus medium, sive aliter se habeant. Est autem manifestum quod si partes terræ similiter et æqualiter undique ab extremis ferantur ad medium, necesse est quod moles terræ undique distet æqualiter a medio : et in hoc salvatur ratio sphæræ, quia sphæra nihil aliud est quam corpus a cujus medio omnes lineæ ductæ ad extrema sunt æquales.

Non differt quantum ad hanc rationem si aliquis dicat quod partes terræ non similiter et æqualiter conveniunt ad medium, quia semper id quod

est plus, cum sit gravius, propellit id quod est minus grave usque ad hoc, idest usque ad medium. Quod quidem potest intelligi dupliciter. Uno modo sic ut intelligatur, quod id quod est minus grave propellatur a graviori quousque grave minus pertingat ad medium : sed hoc non contingit secundum intentionem Aristotelis, quia prædicta positione facta adhuc remanebit major quantitas versus unam partem terræ, ad quam plures partes concurrunt. Alio modo potest intelligi « usque ad hoc », idest quousque ipsum corpus gravius attingat medium : et hoc convenientius dicitur : quia unumquodque corpus grave naturaliter tendit ad hoc ut ipsum sit in suo loco : non autem ad hoc quod aliquod aliud in suo loco statuatur. Et inde est quod corpus gravius ad hoc quod ipsum magis appropinquet medio repellit per violentiam corpus minus grave a medio : sicut patet de lapide projecto in aquam, qui repellit aquam a contactu terræ. Et secundum hoc procedit ratio Aristotelis. Nam si versus unam partem terræ sit major quantitas, ad hoc quod ipsa magis appropinquet medio, depellet minorem partem per violentiam a medio quousque æquale pondus ex omni parte inveniatur.

Secundam objectionem ponit ibi. « Quod enim ». Et primo ponit ipsam objectionem : eo quod, sicut ipse dicit, eamdem habet solutionem cum his quæ dicta sunt. Est autem dubitatio talis : ponamus quod terra existat in medio, et quod sit sphæricæ figuræ, et quod versus unum hemisphærium terræ semper apponatur multo major quantitas quam ex alia parte : quod quidem dicit ad exclu-

dendum objectionem quæ posset fieri de montibus, qui videntur supereminere aliis partibus terræ. Nam quantitas montium nihil est in comparatione ad totam quantitatem terræ, sicut si pilus apponeretur ex una parte sphæræ corporeæ. Dato autem quod tantum de corpore gravi superadderetur versus unam partem, quod haberet notabilem quantitatem respectu totius terræ, sequeretur quod non esset idem medium mundi totius et terræ. Unde sequeretur, quod vel non quiesceret in medio, vel si quiesceret non in medio existens, etiam nunc quando est in medio sit nata moveri. Hæc igitur est dubitatio.

Secundo ponit solutionem ibi, « Videre autem ». Et dicit quod id non est difficile videre, si aliquis velit modicum considerare et distinguere, qualiter dignum ducimus quod aliqua magnitudo gravitatem habens feratur ad medium mundi. Manifestum est igitur quod feratur ad medium mundi, non usque solum ad hoc quod infima extremitas tangat centrum mundi ; sed nisi aliud impediat, oportet quod prævalente majori parte super minorem usque ad hoc feratur, quod corpus motum a medio sui tangat medium mundi, ad quod habent inclinationem omnia corpora gravia.

Puta, si non esset in medio aliud corpus grave nisi unus lapis, qui dimitteretur ab alio, oporteret ipsum tamdiu descendere quousque medium lapidis tangeret medium mundi : propter hoc quod major pars ejus repellit minorem a medio, quousque undique inveniatur æqualis gravitas, sicut supra dictum est. Unde ad hoc excludendum primo

concludit ex præmissis quod nihil differt hoc quod dictum est dicere in quacumque parte terræ, aut in tota terra : non enim hoc contingit propter magnitudinem aut parvitatem, quod dictum est de motu gravis ad medium : sed verificatur de terra, eo quod habet inclinationem ad medium ratione suæ gravitatis : unde sive tota terra ab aliqua parte cœli feratur ad medium, sive pars ejus, necesse est usque ad hoc fieri motum, donec ex omni parte terra similiter appropinquet ad medium : per hoc quod minores partes adæquantur majoribus, per impulsionem minorum a majoribus, ut dictum est.

Tertiam objectionem excludit ibi, « Sive igitur ». Posset enim aliquis dicere quod prædicta ratio procedit supposita generatione terræ : sed ipse hoc excludit dicens quod sive terra sit generata, sive non, necesse est quod hoc modo sit facta in medio existens, sicut supra dictum est : ita scilicet quod medio sui tangat medium mundi : et ita figura ejus erit sphærica : sive etiam non sit generata, oportet quod hoc modo se habeat sicut si esset generata, quia terminus generationis ex natura rei. Unde illud, quod non est generatum, oportet tale esse, quale fieret si generaretur : et secundum hoc convenit figuram terræ esse sphæricam, etc.

LECTIO XXVIII

Terram esse figuræ sphæricæ rationibus astrologicis ostenditur.

Præmissa ratione ad probandum rotunditatem terræ, quæ sumebatur ex specie partium ejus ; hic

inducit aliam rationem ad idem, quæ sumitur ex figura motus partium terræ : et dicit quod omnia corpora gravia ex quacumque parte cœli moveantur, feruntur ad terram ad similes angulos, idest secundum rectos angulos, quos facit linea recta, per quam est motus corporis gravis, cum linea contingente terram : quod manifestatur per hoc quod gravia non stant firmiter super terram nisi secundum lineam perpendicularem. Non autem feruntur corpora gravia ad terram juxta invicem, idest secundum lineas æque distantes. Quod quidem ordinatur ad hoc, quod terra apta nata sit esse sphærica, quia similem inclinationem habent gravia ad locum terræ, ex quacumque parte cœli dimittantur. Et ita similiter et æqualiter nata est fieri appositio ad terram ex omni parte, quod constituit eam sphæricæ figuræ. Si vero naturaliter esset lata in superficie sua, sicut quidam dicebant, fieret motus corporum gravium ad terram a cœlo non undecumque secundum similes angulos. Oportet igitur quod vel terra sit sphærica, vel quod naturaliter sit sphærica. Hoc autem ideo apposuit propter tumorositates montium et concavitates vallium, quæ videntur rotunditatem terræ impedire ; sed hujusmodi sunt ex alia causa accidentali, et non ex eo quod per se convenit terræ. Nec hoc habet aliquam quantitatem notabilem in comparatione ad totam terram, ut supra dictum est. Oportet autem unumquodque dicere esse tale quale est secundum suam naturam, non quale est per aliquam causam violentam vel præter naturalem. Et ideo, licet per accidens terra non sit omnino sphærica ex aliquo

accidente, quia tamen naturam habet ad hoc quod sit sphærica, simpliciter dicendum est eam sphæricam esse.

Deinde cum dicit: « Adhuc autem et ».

Probat terram esse sphæricam rationibus astrologicis, per ea quæ apparent secundum sensum: et inducit tres probationes. Quarum prima sumitur ex eclypsi lunæ; et dicit quod adhuc manifestum est per ea quæ apparent secundum sensum quod terra sit sphærica. Nisi enim terra esset sphærica, eclypsis lunæ non semper haberet circulares dicisiones. Videmus enim semper quando luna eclypsatur quod obscurum ipsius et lucidum distinguuntur per lineam circularem. Accidit autem eclypsis lunæ per hoc quod ipsa subintrat umbram terræ: unde apparet umbram terræ esse rotundam, ex quo apparet terram quæ facit talem umbram, esse sphæricam. Solum enim corpus sphæricum natum est semper facere sphæricam umbram. Si enim corpus lucidum, scilicet sol, sit majus terra, oportet quod faciat terra umbram pyramidalem, cujus conus sit in alto, et basis in ipsa terra: si vero sol esset minor terra, faceret quidem similiter umbram secundum figuram rotundæ pyramidis: tamen conus e converso illius pyramidis esset in terra, basis autem ejus in alto. Si vero sol esset æqualis terræ, faceret umbram cylindricam, idest columnarem: quicquid autem horum esset, sequeretur propter hoc quia terra est sphærica quod umbra ejus secundam lineam circularem absciunderet lunam. Posset autem aliquis dicere quod ista circularis abscissio lunæ non est propter rotunditatem terræ, sed propter rotundi

latem lunæ. Sed ad hoc excludendum subdit quod in augmento et decremento lunæ quod accidit per singulos menses, sectio lunæ accipit omnes differentias figurarum. Nam quandoque dividitur secundum lineam rectam, sicut quando dividitur per medium, puta cum est septima vel vigesima prima: quandoque autem fit amphitritos, idest undique secundum circulum, scilicet quando est plena, scilicet cum est quarta decima, quandoque est concava, puta cum est prima et a prima usque ad septimam et a vigesima prima usque ad defectum. Quod contingit propter diversam habitudinem ejus ad solem, ut supra dictum est. Sed in eclypsibus semper linea dividens ipsam est gibbosa, idest circularis. Quia igitur luna eclypsatur propter terræ interpositionem, rotunditas terræ, cum sit sphærica, est causa talis figuræ circa divisionem lunæ.

Secundam rationem ponit ibi, « Adhuc autem ». Quæ sumitur ex apparentia stellarum : et dicit quod ex diversitate apparentiæ stellarum, apparet quod terra non solum est rotunda, sed etiam parva in comparatione ad corpora cœlestia. Si enim aliquis modicum moveatur versus meridiem vel septemtrionem, manifeste diversificatur nobis horizon. Quod apparet quantum ad duo. Primo quidem quantum ad polum horizontis, qui est punctus cœli existens supra summitatem capitis nostri : quidem punctus diversificatur secundum modicam distantiam, ut apparet ex stellis fixis, quia in modica distantia diversæ stellæ apparent super summitatem capitis. Secundo apparet diversitas horizontis ex diversa abscissione cœli per horizontem. Et hoc

manifestat quia moventibus se versus septemtrionem vel meridiem non videntur eædem stellæ. In his enim qui habitant in sphæra obliqua, polus septemtrionalis elevatur supra horizontem ipsorum, et omnes stellæ quæ non distant a polo ultra elevationem poli supra horizontem, sunt perpetuæ apparitionis. Quia igitur propter diversitatem horizontis in terris septemtrionalibus polus septemtrionalis magis elevatur, et polus oppositus magis deprimitur, contingit quod quædam stellæ quæ sunt propinquæ polo antarctico, non sunt perpetuæ occultationis, sed videntur quandoque in terris magis meridionalibus, puta in Ægypto et circa Cyprum, quæ nunquam videntur in terris magis septemtrionalibus. Et e converso quædam stellæ sunt sempiternæ apparitionis in regionibus magis septemtrionalibus quæ tamen in regionibus magis meridionalibus magis occultantur per occasum. Et ex hoc apparet quod terra est figuræ rotundæ, præcipue secundum aspectum ad duos polos. Si enim esset superficiei planæ, omnes habitantes in tota terræ superficie ad meridiem et septemtrionem haberent eumdem horizontem, eædem stellæ eis apparerent et occultarentur nullo impedimento facto ex tumorositate. Et simili ratione probatur quod terra sit rotunda versus ortum et occasum : alioquin non prius oriretur astrum quodcumque his qui sunt in Oriente quam his qui sunt in Occidente. Si enim terra esset figuræ concavæ, sidus oriens prius appareret his qui sunt in Occidente : si vero terra haberet planam superficiem simul appareret omnibus. Manifestum est autem quod sidus oriens prius apparet his qui sunt in

Oriente per eclypsim lunæ quæ, si apparet in regione magis orientali, apparebit circa mediam noctem; in regione magis occidentali apparebit post mediam noctem, secundum quantitatem distantiæ.

Ex quo patet quod sol prius oritur et occidit in regione magis orientali. Per hoc autem, ut Aristoteles dicit, apparet quod non sit magna quantitas rotunditatis terræ: etenim si esset magnæ quantitatis, non in tam parva distantia fieret ita cito diversitas circa apparentiam stellarum.

Et ideo non videntur valde incredibilia opinari qui volunt coaptare secundum similitudinem et propinquitatem locum in extremo Occidentis situm qui dicitur esse circa herculeas columnas quas scilicet Hercules statuit in signum suæ victoriæ, in loco qui est circa mare Indicum in extremo Orientis: et dicunt esse unum mare Oceanum quod continuat utraque loca. Et similitudinem utrorumque locorum conjiciunt et elephantibus qui circa utrumque locum oriuntur, non autem in mediis regionibus; quod quidem est signum convienentiæ et similitudinis locorum, non autem propinquitatis.

Tertiam probationem inducit ibi, « Et mathematicorum ».

Quæ quidem sumitur ex mensura terræ; et dicit: Quicumque mathematici attentaverunt ratiocinari de magnitudine rotunditatis terræ, contingit usque ad quadraginta myriades stadiorum, idest quadragesies decem millia : quod est quadringenties millia stadiorum.

Est autem stadium octava pars milliaris. Secundum hoc rotunditas terræ erit quinquaginta millia

milliariorum. Secundum autem diligentiorem considerationem modernorum astrologorum est rotunditas terræ multo minor, idest viginti millia milliaria, et quadraginta, ut Alfraganus dicit, vel decem et octo myriadum stadiorum, idest centum octoginta millia stadiorum, ut Simplicius dicit : quod quasi in idem redit. Nam viginti millia est octava pars centum sexagenta millium. Hoc autem astrologi comprehendere potuerunt considerantes quantum spatium in terra facit diversitatem unius gradus in cœlo : et invenerunt quod quinquaginta stadia secundum Simplicium, vel quinquaginta sex milliaria et duas tertias milliarii secundum Alfraganum. Unde, si multiplices hunc numerum per trecentum sexaginta, qui est numerus graduum cœli, comprehendes rotunditatem terræ esse prædictæ quantitatis. Et sic ex his possumus argumentari quantitatem terræ non solum esse sphæricam, sed etiam non magnam in comparatione ad magnitudines aliorum astrorum. Nam solem probant astrologi esse centies septuagesies majorem terra, cum tamen propter distantiam videatur nobis pedalis. Dicit autem « aliorum astrorum », propter opinionem Pythagoræ, qui posuit terram unam de stellis.

Et in hoc terminatur sententia secundi libri.

ALBERTUS MAGNUS. DE NATURA LOCORUM

TRACTATUS I

CAPUT XII

DE NATURA ET DISPOSITIONE INFERIORIS HEMISPHÆRII.

Est autem nunc inquirendum de medietate terræ quæ in inferiori hemisphærio est, de qua diversa et pene contraria a diversis Philosophis scribuntur. Communiter enim scribunt et dicunt nullum nostræ habitationis ad illum locum pervenisse: quia omnes illi qui scripserunt de observationibus locorum et astrorum, invenimus in superiori hemisphærio posuisse suas observationes, et præcipue cognoscitur in scruptura quam scribunt de eclipsibus lunaribus. Eclipsis terræ est in omni terra eodem modo, et in uno eodemque tempore: et cum habitantes per longitudinem climatum Philosophi tempus eclipsium notaverunt, non invenimus umquam distantiam unius Philosophi ab alio nisi per duodecin horas æquales: et cum in qualibet hora ascendant quindecim gradus æquinoctia-

lis aequales, constat quod in duodecim horis centum et octoginta gradus ascendant : et hæc est medietas circuli cui tantum medietas terræ subditur: et tunc unus Philosophorum observantium in una regione eclipsim aliquam lunæ non distare potest ab alio nisi per medietatem terræ: sicut si esset eclipsis habitanti in Oriente in prima hora noctis, eadem esset habitanti in Occidente in duodecima hora ab illa: et in hac deprehenderunt Philosophi quidam in superiori hemisphærio tantum habitare homines, quibus tota fere multitudo Mathematicorum consensit, dicens ibi nullum omnino habitare: quia constat quod major est sphæra aquæ quam terræ: oportet igitur aquam in aliqua parte terram operire ponamus, sicut videmus quod aer operit aquam et terram: cum autem non operiat eam in nostro hemisphærio, videtur eis concedendum esse quod operiat eam in inferiori.

Cujus tres videntur mihi rationes quæ ab eisdem Philosophis colligi possunt, quarum una sumitur ab ortu orbis. Constat enim quod super inferius hemisphærium stellæ secundum diversum motum ab Occidente oriuntur : vadunt igitur super illos nocte a sinistro cœli, sicut patet ex his quæ in secundo libro Cœli et Mundi determinata sunt. Signa autem secundum quæ moventur planetæ, in eis supra ordinem naturalem disponuntur : quia in eis est Piscis post Arietem, et post Piscem Aquarius, et post Aquarium Capricornus, et sic de aliis : et cum naturalis motus planetarum sit secundum ordinem signorum ab Occidente in Oriens, videbitur non esse ordinatus motus cœli ad esse et gene-

rationem super illos. Propter quod dixit Pythagoras inferius hemisphærium esse locum pœnarum et tartari, vocans dispositionem orbis super inferius hemisphærium orbem sub quem deprimunt hominem peccata sua : et gemere eos qui ibi sunt sub aquis infinitis.

Aliam autem rationem inducunt quæ prius dicta est : quoniam dicunt aquam plus quam in quadrupla proportione esse majorem quam sit terra, et ideo non posse contineri sub terræ extremis, sed oportere quod terram plus medietate cooperiat : quæ quidem totam operire deberet si motus solis et aliarum stellarum eam in parte non exsiccaret.

Tertiam autem inducunt rationem Hesiodi, quod locus ille esset inutilis, cum nullus umquam ibi habitaverit : ab uno enim, ut inquiunt, omnes multiplicati sunt : et hunc aut in illo, aut in isto hemisphærio creatum fuisse. Quod quidem hic creatus sit, experimentum probat : ideo nullos ab ipso generatos dicunt illuc descendisse.

Hesiodus tamen dicit etiam terram inferiorem esse latæ figuræ, ut habilis sit ad natandum super aquas : quia latum non facile mergitur. Concordare autem cum ipso videtur Homerus, sicut Krices narrat in libro de Natura locorum habitabilium.

Sunt autem alii Philosophi, sicut Albumasar et sui sequaces, dicentes illam terram habitabilem esse, sicut et istam in qua nos habitamus. Cum enim solis radii et stellarum omnes angulos suos describant super eam, oportet quod exsiccent in ea humidum, in locis super quæ sunt anguli acuit

radiorum, et in locis super quæ radii perpendiculariter incidunt, et humidum generetur in locis aliis quæ longioris latitudinis sunt a via solis ; ex talibus autem effectibus locus fit habitabilis. Apparet igitur, ut inquiunt, quod locus inferioris hemisphærii habitabilis sit, sicut iste.

Nec obstat quod stellæ oriuntur eis a sinistro : quia sinistrum illud cœli non est acceptum secundum esse, sed secundum situm. Sinistrum enim cœli quod secundum esse accipitur, unum est, et aliquando est in oriente nostro secundum situm, sicut in libro Cœli et Mundi est determinatum. Sed sinistrum secundum situm hoc est quoad nos tantum, et hoc nihil prohibet quoad nos esse dextrum : et ideo ratio Pythagoræ nulla est omnino. Et quod dicit de ordine signorum, satis eliditur per hoc quod in nostro hemisphærio secundum duos motus cœli duo sunt ordines signorum : ab occidente enim in oriens disponuntur ordine naturali secundum motum naturalem planetarum : sed ab oriente in occidens secundum motum primi mobilis dispositione præpostera disponuntur : et sic est in hemisphærio inferiorum, quod ab oriente illius hemisphærii in occidens illius præpostere disponuntur : sed ab occidente suo in oriens suum ordinem habent et dispositionem naturalem.

Et quod aqua dicitur occupare majus spatium quam terra (ut elementum quod minus habet de materia quam terra, et spissum minus est) dictum est, non quod ita sit in effectu, sed quod ita est proportione aquæ ad terram. Si enim tantum materiæ aquæ quantum est in aliqua parte terræ, spatio

comparatur : erit aqua in majori spatio quam sit terra. Quod autem aqua major sit terra in effectu, incertum est, quia multa sunt aquam diminuentia : et cum ipsa sit elementum facilis conversionis in aliud elementum, facile minuitur et facile augetur : et ideo multoties diluvium fit per aquam plus quam aliquod aliud elementum. Si igitur fiat proportio materiæ aquæ ad terram, ex uno pugillo terræ fiunt forte mille pugilli aquæ : et ideo ad hanc proportionem dictum est esse aquam majori spatio quam terra. Si enim in effectu sic esset, aqua non posset limitari littoribus terræ : sed in uno erit supra terram totam. Sunt tamen aliqui qui contendunt aquam esse majorem multa proportione quam terra : sed illi fundant intentionem suam super proportione spissitudinis terræ ad spissitudinem aquæ : et ex tali proportione, cum nota sit eis proprietas terræ, æstimant de quantitate aquæ.

Quod autem ad nos non pervenit aliquis de habitatoribus inferioris hemisphærii, non est ex hoc, ut inducunt, quia nullus ibi habitat : sed potius quantitas Oceani interjacentis undique circa terram per circuitum, quod propter nimiam distantiam locorum suorum transnavigari non potest. Si autem in aliqua parte transnavigatum est, hoc est sub torrida : quia ibi secundum naturam littora ejus sunt magis stricta. Nec sunt audiendi qui fingunt ibi homines habitare non posse, eo quod caderent a terra si ibi habitarent : dicere enim eos cadere qui pedes habent ad nos, vulgaris imperitia est : cum inferius mundi non sit acceptum quoad nos, sed

simpliciter, ita quod simpliciter inferius est
que vocatur versus terræ centrum.

Si igitur dictis viris qui valde probati fu
philosophia, consentiamus, tunc dicemus
hemispharium omnino dividi, sicut superi
sum est, et habere regiones inhabitabiles
frigus, et inhabitabiles propter calorem, et
nem habitabilem distingui per climata, sic
tra distincta est : et hoc quidem est verum
dum contingentiam naturalis dispositioni
igitur de natura locorum per naturalem dis
nem dicta sunt.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Christophe Colomb et Diégo de Déza.

APPENDICES

Imprimerie de l'Ouest. — A. NÉZAN, Mayenne.

